27e Année — N° 15 — 1er Août 1920

GENERAL LIBRARY
SEP 20 1920
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Louis Barthou	*Autour de William Shakespeare*	449
Georges Delahache	*Strasbourg (1918-1920)*	487
Fernand Gregh	*Poèmes*	514
Hercé	*En Irlande*	521
André Beaunier	*L'Amour et le Secret* (2e partie)	556
André Gilles	*A l'Assaut des Monts*	604
Jacques-É. Blanche	*Les Arts et la Vie*	644
Jacques Ancel	*Essad Pacha*	662

Copyright 1920 *Revue de Paris*.

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS ET VENTE : 3, RUE AUBER

1920

LIVRES NOUVEAUX

LA PÉCHERESSE

par **Henri de Régnier.**

L'héroïne de M. Henri de Régnier est une femme vertueuse et dévote comme la présidente de Tourvel des *Liaisons dangereuses* ; M. de la Péjaudie n'a qu'à paraître, et il en fait « La Pécheresse ». Toutefois, il ne montre point la cruauté infernale d'un Valmont : c'est plutôt un joyeux coureur d'aventures qui traverse la vie en courtisant les belles et en jouant de la flûte divinement. Il nous fait rêver aux musiciens de la comédie italienne et à *l'Insouciant.* Un roman de M. de Régnier évoque toujours tout ce qu'il y a de plus délicieux dans les images galantes du passé. Ajoutons que dans celui-là les passages de force abondent, tels que la description des galères du roi et de la vie qu'on y mène. *La Pécheresse* est un beau roman de poète.

LES CONSÉQUENCES ÉCONOMIQUES DE LA PAIX

par **John Maynard Keynes.**

Le traité de Versailles, qui a soulevé de si violentes indignations chez nos ennemis, a suscité chez nos alliés anglo-saxons d'âpres critiques. Elles se trouvent vigoureusement condensées dans le livre de M. J. Maynard Keynes, qui fut le représentant officiel de la trésorerie anglaise à la Conférence de Paris jusqu'au 7 juin 1919. Le public français trouvera dans ces pages enfin traduites, le moyen de suivre avec plus de fruit les débats de ces conférences internationales qui, réunissant ennemis et alliés, risquent à tout moment de reviser et d'atténuer le traité sous couleur de mieux en assurer l'exécution.

LE FANION ROUGE

par **Madeleine-André Picard.**

Ce petit livre enferme en une centaine de pages une riche matière d'idées et de sentiments. La forme est celle du poème en prose, sans lyrisme conventionnel, mais fleuri d'images vives et spontanées et paré de cette grâce précise qui rapproche la prose du vers tout en lui laissant son allure et son rythme propres. Il est surtout parlé de la g erre dans le *Fanion rouge.* L'auteur le fait avec une sensibilité d'autant plus juste et plus pénétrante qu'elle sait être discrète.

LA LEÇON D'AMOUR DANS UN PARC

par **René Boylesve.**

Cette nouvelle édition du « conte libre » de René Boylesve rappelle au public et aux lettrés une des plus charmantes œuvres de l'écrivain. Sans doute, la fantaisie en est quelque peu osée, mais les conteurs du XVIIIe siècle ne se permettaient-ils pas toutes les hardiesses? Et par sa fantaisie, sa verve, sa grâce irrévérencieuse, *la Leçon d'amour dans un parc* est bien de ce temps-là. Elle est moderne par son ironie. On sait que l'ironie, chez M. Boylesve, est inséparable de la grâce : ce sont ses deux muses familières. Elles l'ont toujours inspiré de la plus heureuse façon, et jamais mieux que dans ce joli roman. On se croirait, selon le titre, dans un parc de Watteau habité par d'audacieux petits faunes.

LA VICTOIRE MÉCANICIENNE

par **Pierre Hamp.**

Au fait, qui donc a vaincu dans cette guerre? Pierre Hamp nous le dit : c'est la Mécanique actionnée par le Travail, c'est la brutalité du fer et de l'acier, doublement puissante pour détruire hier, et demain pour féconder. Ce livre où vit l'épopée du Métal, bourreau des hommes et de la terre même, plaint tour à tour et glorifie l'humanité, esclave de ses conquêtes et victime de son progrès. Ainsi la guerre n'a pas arraché tout espoir. « L'humanité refait son âme par la force et la spiritualité de la mécanique, par quoi est le salut et la beauté. »

LES ANIMAUX SAVANTS

par **Hachet-Souplet.**

On sait que M. Hachet-Souplet s'est fait une spécialité de l'étude du dressage. Il en parle avec une parfaite compétence, et de la façon la plus intéressante. Une abondante documentation graphique illustre ses explications. Celles-ci satisferont la curiosité des innombrables spectateurs qui jusqu'alors ont assisté au travail du cirque en se demandant toujours comment le dresseur pouvait tirer de tels effets du machinisme animal. Sur ce sujet on ne possédait guère jusqu'ici que des traités partiels et d'une lecture difficile : le livre de M. Hachet-Souplet est une encyclopédie du dressage, et très amusante.

AUTOUR DU
WILLIAM SHAKESPEARE
DE VICTOR HUGO

Documents inédits.

A quatorze ans, Victor Hugo voulait être : *Chateaubriand* ou *rien*. A vingt-cinq ans, il avait changé de dieu et il s'inspirait de Shakespeare. La préface de *Cromwell*, où le jeune poète affirmait en 1827, avec tant d'éclat, le programme de la nouvelle école, assignait à la poésie trois âges, dont chacun correspondait à une époque de la société : l'ode pour les temps primitifs, l'épopée pour les temps antiques, le drame pour les temps modernes. Cette classification sommaire était discutable et Victor Hugo lui-même en a démontré l'inexactitude par son œuvre lyrique où s'atteste la puissance de son génie novateur. Mais, se croyant surtout un auteur dramatique, il mettait dans le drame « la poésie complète », dont la « vérité » était le caractère essentiel. Au nom de cette vérité, qui copiait la vie dans ses réalités et dans ses contrastes, Victor Hugo affranchissait la scène des règles arbitraires que les « douaniers de la pensée » lui avaient infligées. Il libérait le drame, « qui fond sous un même souffle le grotesque et le sublime, le terrible et le bouffon, la tragédie et la comédie ».

Mais, chef d'école, il n'en saluait pas moins un précurseur et un maître dans le *poeta sovrano*, William Shakespeare, qu'il mettait pour le drame au rang où il plaçait la Bible pour l'ode et Homère pour l'épopée, c'est-à-dire au premier.

Trente-sept ans plus tard, cette admiration ne s'était pas affaiblie et les circonstances donnèrent à Victor Hugo l'occasion d'en développer l'expression dans un des livres les plus touffus et les plus étranges auxquels se soit abandonnée sa fantaisie, que la sûreté d'un goût impeccable ne guidait pas et ne modérait pas toujours.

Exilés à Jersey, l'un par la proscription impériale, l'autre par la fidélité de son dévouement, Victor Hugo et son fils François-Victor étaient assis, un matin de la fin de novembre, dans la salle basse de leur maison de Marine-Terrace.

« Ils se taisaient, comme des naufragés qui pensent.

Dehors il pleuvait, le vent soufflait, la maison était comme assourdie par ce grondement extérieur. Tous deux songeaient, absorbés peut-être par cette coïncidence d'un commencement d'hiver et d'un commencement d'exil.

Tout à coup le fils éleva la voix et interrogea le père :

— Que penses-tu de cet exil?

— Qu'il sera long.

— Comment comptes-tu le remplir?

Le père répondit :

— Je regarderai l'océan.

Il y eut un silence. Le père reprit :

— Et toi?

— Moi, — dit le fils, — je traduirai Shakespeare. »

François-Victor Hugo consacra douze ans à ce travail difficile. Ce ne fut pas de la peine perdue. Aucune traduction ne vaut celle-là puisque aucune ne rend avec plus de loyale exactitude le sens littéral, le mouvement et la pensée du grand Anglais. Achevée en 1863, sa publication pouvait coïncider avec la célébration du troisième centenaire de Shakespeare, qui était né au mois d'avril 1564. Les éditeurs, Lacroix et Verbroeckhoven, ne manquèrent pas cette chance d'une réclame profitable, à laquelle ils eurent l'idée d'associer Victor Hugo. Deux ans avant, ils avaient publié *les Misérables*. Cette affaire fructueuse les engagea à en tenter une

nouvelle et il ne semble pas que Victor Hogo ait beaucoup résisté à leurs avances. En servant les intérêts de son fils, il servait aussi ceux de sa bourse, qu'il savait défendre, et ceux de sa gloire, dont il était le meilleur gérant, attentif à toutes les occasions. En était-il une de plus favorable que cette édition et le centenaire? En 1827, l'auteur de *Cromwell* avait abrité sous l'ombre du grand Shakespeare les audaces de sa jeunesse. En 1864, l'auteur des *Burgraves* se croyait de taille, et non sans raison, si l'on ne s'en tenait qu'au génie, à traiter avec lui de pair à égal. M. Edmond Biré a reproché à Victor Hugo d'avoir sacrifié Shakespeare et de ne lui avoir consacré que quatre-vingts pages à peine de son livre sur cinq cent soixante-quatorze. Le calcul de M. Biré est grossièrement inexact, malgré une précision qui veut être décisive. Surtout il témoigne d'une parfaite incompréhension de l'œuvre. Je conviens que le titre y prête avec sa brièveté péremptoire. Mais il suffit d'ouvrir la courte préface pour connaître les intentions de l'auteur.

« Le vrai titre de cet ouvrage serait : *A propos de Shakespeare*. Le désir d'*introduire*, comme on dit en Angleterre, devant le public, la nouvelle traduction de Shakespeare, a été le premier mobile de l'auteur. Le sentiment qui l'intéresse si profondément au traducteur ne saurait lui ôter le droit de recommander la traduction. Cependant sa conscience a été sollicitée d'autre part, et d'une façon plus étroite encore, par le sujet lui-même. A l'occasion de Shakespeare, toutes les questions qui touchent à l'art se sont présentées à son esprit. Traiter ces questions, c'est expliquer la mission de l'art ; traiter ces questions, c'est expliquer le devoir de la pensée humaine envers l'homme... »

La genèse d'un tel livre, né d'un agrandissement du point de vue primitif, s'affirme, mieux encore que dans les vingt lignes de la préface, dans les lettres adressées par Victor Hugo, au cours de son travail, à ses éditeurs. La dispersion des papiers de M. Lacroix les a fait tomber, il y a quelques années, entre mes mains. A plus d'un titre, elles sont curieuses puisqu'elles nous révèlent sous un aspect nouveau la pensée et le caractère de Victor Hugo. Décidément ce génie est inépuisable et il faut admirer son extraordinaire puissance de travail,

qui ne laisse rien au dépourvu et qui des plus hautes pensées descend aux plus petits détails. Je ne crois pas qu'il se soit jamais mieux livré que dans cette correspondance familière où le pontife, s'il m'est permis de parler avec irrévérence, cède la plume à un critique très avisé et à un homme d'affaires que l'on ne trompe pas sur ses intérêts.

La première des lettres que je possède est écrite de Hauteville House le 18 novembre 1863. Elle embrasse en peu de mots beaucoup de questions.

« Mon cher monsieur Lacroix, les jours sont courts, j'ai le livre à finir, et je ne puis écrire à la lumière. De là la rareté et la brièveté de mes lettres. C'est pour cela que j'aurais voulu vous voir, outre le cordial plaisir de passer quelques jours avec vous. Je trouve excellent que vous soyez d'accord avec M. Pagnerre. Vous pouvez considérer les bases du traité Pagnerre comme admises. Il y aura des points de détail à régler. Il faudra, je crois, deux éditions, une *parisienne* et une *belge*, pareilles à votre édition in-8° des *Misérables*, la feuille des *Misérables*, édition belge de 1861, devant servir d'étalon et de type. Je me dépêche d'achever, car il faudra se hâter de paraître, au plus tard *fin février*, à cause du jubilé de Shakespeare. Quant à la traduction anglaise, j'exclus absolument le nommé Wraksall, l'inepte traducteur des *Misérables*. Le livre de ma femme a été fort bien traduit en anglais, prendre le même traducteur.

Tous les autres points de votre lettre voudraient être discutés, entre autres les *Chansons des rues et des bois*. En divisant vos 50 000 francs en 30 000 pour *Shakespeare* (avant la lettre collective de M. Pagnerre et de vous), en 20 000 pour les *Chansons des rues et des bois*, vous avez abaissé votre proposition de 5 000 francs et fort modifié la situation. En outre, si vous étiez ici, je vous ferais voir par les traités et les chiffres qu'il n'est pas un de mes volumes de vers qui ne m'ait rapporté, en *douze ans*, BEAUCOUP PLUS de 25 000 francs. Le jour me manque, je clos bien vite cette lettre, et je vous serre la main. Causer vaudrait mieux que toute cette correspondance, ça avance lentement.

Mille affectueux compliments. »

Ainsi se trouvent posées les questions du type du volume, du traité à passer et de la traduction. La lettre suivante, du 6 décembre, va les reprendre et en ajouter de nouvelles.

« Mon cher monsieur Lacroix, il y a quatre jours, le 2 décembre, au moment précis où j'entrais dans ma treizième année d'exil, j'ai fini ce livre, *Shakespeare*. La copie est en train, le collationnement commencera demain. Je vous envoie ci-joint les projets de traité que vous me demandez. Vous avez attendu ma réponse, mais vous voyez qu'elle va au but. Vous savez mon habitude de n'écrire que pour des résultats et de ne vendre que des ouvrages terminés.

L'ouvrage intitulé : *William Shakespeare* aura trois parties et sera divisé comme il suit :

Première partie.

LIVRE Ier. — Shakespeare. Sa vie.

LIVRE II. — Les Génies. (Homère. — Job. — Eschyle. — Isaïe. — Lucrèce. — Juvénal. — Tacite. — Saint Paul. — Saint Jean. — Dante. — Rabelais. — Cervantes. — Shakespeare.)

LIVRE III. — L'Art et la Science.

Deuxième partie.

LIVRE Ier. — Shakespeare. Son œuvre.

LIVRE II. — Les points culminants. (Hamlet. — Macbeth. — Othello. — Lear.)

LIVRE III. — Les Critiques.

LIVRE IV. — Les Esprits et les Masses.

LIVRE V. — Le Beau Serviteur du Vrai.

Conclusion.

LIVRE Ier. — Après la mort. Shakespeare. L'Angleterre.

LIVRE II. — Le XIXe siècle.

LIVRE III. — L'Histoire définitive. Chacun remis à sa place.

Je continue, voulant vous préciser le plus possible dans votre esprit. Quel volume cela fera-t-il?

Réponse :

Notre édition type pour imprimer, c'est votre première (in-octavo) des *Misérables* à Bruxelles. La page de cet in-octavo a, en moyenne, 880 lettres. Mon manuscrit a 288 pages, et ma page a, en moyenne, 1 227 lettres ; ajoutez les blancs (nous en ferons le moins possible), les choses en marge, etc... ; j'entrevois que le volume ira à 26 ou 27 feuilles. Je ne puis rien affirmer pourtant, tout ceci est nécessairement approximatif.

Est-il utile que le volume soit un peu fort? Oui, sans hésiter ; le public aime les travaux complets et les volumes où il y a de la substance. Celui-là a, je l'espère, de la moelle.

Maintenant, j'arrive à une observation importante. M. Pagnerre[1], dans sa proposition que j'ai entre les mains, ne fixe aucune limite; autant de feuilles, autant de 1 500 francs. Cependant, en y réfléchissant, j'avais pensé, dans l'intérêt de l'éditeur, qu'il fallait une limite, et je comptais en prendre l'initiative. Vous ne m'avez pas laissé ce plaisir ; cette initiative, vous l'avez prise, mon cher monsieur Lacroix ; mais vous l'avez prise *trop*. Votre modification à la proposition Pagnerre est radicale. Vous supprimez purement et simplement le prix au-dessus de 22 feuilles. Vous dites *trente-trois mille francs* sans réfléchir qu'il est juste, s'il y a une limite en haut, qu'il y en ait une en bas, et le volume alors, qu'il y ait 18 feuilles ou qu'il y en ait 25, devrait être dans tous les cas payé 33 000 francs. Votre modification, comme vous voyez, pourrait avoir des inconvénients. Je crois la mienne plus équitable et meilleure. Lisez l'article 9 des projets de traité, et je ne doute pas que vous ne soyez de mon avis.

Si pourtant vous n'en étiez pas, je n'ai aucune objection à rentrer dans votre chiffre, 22 feuilles et 33 000 francs. Je supprimerais, sans toucher au sujet Shakespeare, un certain nombre de livres (*l'Art et la Science, le Beau Serviteur du Vrai, Shakespeare et l'Angleterre*, d'autres encore) qui élargissent l'horizon, mais qui peuvent être retranchés sans troubler l'unité. J'ôterais ainsi environ quatre ou cinq feuilles que je réserverais pour une autre publication, la préface de mes œuvres, et que mon éditeur futur me paiera dix ou douze

1. Libraire parisien, qui avait publié l'édition de Paris des *Misérables*.

mille francs. Vous ne me ferez donc aucune peine en renonçant à les prendre pour deux mille francs.

Choisissez en toute liberté, et à votre aise, vous et M. Pagnerre, et faites-moi savoir votre choix.

Vous ne pourrez vendre le volume mince que 5 francs prix fort, le volume fort pourra être vendu 6 francs. Je fixe ces chiffres dans le traité, parce que c'est sur moi que retomberaient les plaintes. J'ai là sous les yeux *la Régence* de Michelet, le volume, préface comprise, a 480 pages, il ne coûte, *prix fort*, que 3 fr. 50, le mien sera à peu près aussi gros, si vous le voulez complet.

Si vous choisissez le volume de 22 feuilles, l'article 9 devra être modifié en conséquence. Si le traité vous va tel qu'il est, nous marcherons plus vite, vous n'aurez qu'à le faire copier à trois exemplaires sur papier timbré, vous signerez, ainsi que M. Pagnerre, ces trois exemplaires, vous me les expédierez, j'en garderai un et je vous renverrai les deux autres signés de moi. Je tiens à l'exclusion du sieur Wraksall.

Je vais presser la copie et le collationnement, afin que vous ayez le manuscrit, sitôt les signatures échangées ; même s'il se peut, avant les délais fixés. Vous, de votre côté, pressez l'impression. Vous savez que je ne fais jamais attendre les épreuves, le jubilé shakespearien anglais nous force à paraître vite. — Tout le monde est d'avis autour de moi qu'il faut de l'air (au moins cinq ou six mois) entre *Shakespeare* et les *Chansons des rues et des bois*. Nous avons donc le temps de reparler de ce volume-là. Quant au Victor Hugo de l'exil, vous ne m'en parlez plus, et ceci presserait pourtant. Je vous donnerai des choses inédites, et la saison des voyages va arriver très rapidement. Mille affectueux compliments. »

Si Victor Hugo, que son œuvre n'avait pas enrichi avant le succès retentissant et fructueux des *Misérables*, débattait ses intérêts matériels avec la plus habile énergie et en remontrait à son libraire, celui-ci n'hésitait pas à le suivre sur le terrain littéraire et à lui donner des conseils.

On verra par les deux lettres suivantes, écrites en février 1864, que Victor Hugo, loin de blâmer cette incursion, n'hési-

tait pas à en tirer parti. Il faisait son profit des suggestions qu'il trouvait bonnes et il résistait à celles qui ne lui paraissaient pas fondées.

H. H. Jeudi 11.

« Je vous donne tort pour Gœthe et raison pour l'Allemagne, il faut la satisfaire. Je vous enverrai par le prochain courrier quelques pages sur l'Allemagne (dont j'indiquerai la place, vers la fin du livre des Génies) avec un développement latéral sur Beethoven et la musique ; tout ce qui est de l'Art rentre dans le sujet. Mais comment vous, intelligence si distinguée et si élevée, pouvez-vous voir une infériorité de Dante à Shakespeare et me demander d'admettre Gœthe quand je n'admets pas Molière? Gœthe est surfait, il est temps de l'installer à sa place, au second ou troisième rang. C'est un talent, non un génie.

Je vous recommande mes observations sur les épreuves, faites-les toutes suivre, sans quoi nous perdrions du temps.

J'attends toujours :

1° La solution de la question Pagnerre, laissée à vous.

2° Votre mot sur la question Nadar.

3° *Et Primo, la lettre complémentaire du traité que vous avez à m'écrire* (voir ma lettre du 15 janvier).

Mille affectueux compliments.

Mon prochain envoi, vu les circonstances de la poste, ne pourra vous arriver que mardi soir 16.

Ci-incluses trois feuilles corrigées en première. »

Je voudrais croire qu'en écartant Gœthe de l'avenue où il rangeait « les immobiles géants de l'esprit humain », Victor Hugo ne cédait qu'à une préoccupation littéraire, mais je suis plus porté à penser qu'il satisfaisait une vieille rancune personnelle. Gœthe, esprit mesuré, ne goûtait pas toutes les hardiesses du romantisme naissant et *Notre-Dame de Paris* n'avait pas échappé à ses critiques. *Inde iræ*. Chez Victor Hugo, les ressentiments étaient durables : il aimait mieux se venger qu'oublier.

A la liste des génies qu'il avait adressée à Lacroix le 18 novembre 1863, Victor Hugo avait par la suite ajouté *Ézéchiel*,

« devin fauve » et « génie de caverne », dont le rugissement lui arrachait d'ailleurs une belle page. Mais on ne saurait trop s'étonner qu'il n'y ait pas inscrit Molière et Corneille. Pour Racine l'injustice s'explique par la lutte entre les deux écoles. Quant à Corneille et à Molière, elle serait une énigme si Victor Hugo n'avait pas dit qu'il leur a manqué « l'inconnu et l'infini » pour être, l'un l'égal d'Eschyle, l'autre l'égal de Shakespeare. Au premier abord cette opinion étonne : à la réflexion, on peut l'admettre. Mais s'il est vrai, comme Victor Hugo l'écrit, que « le chef-d'œuvre est adéquat au chef-d'œuvre », il est difficile d'exclure l'auteur de *Polyeucte* et celui du *Misanthrope* de la dynastie des génies « qui occupent des trônes dans l'idéal ».

Victor Hugo, hostile à Gœthe, ne refusa pas à Lacroix la satisfaction, peut-être plus commerciale que littéraire, qu'il demandait pour l'Allemagne.

H. H. Dim. 14.

« Voici, mon cher monsieur Lacroix, la satisfaction à l'Allemagne.

Cela fera le chapitre IV du livre II (*les Génies*).

Vous avez très bien compris pourquoi je n'avais point établi les poèmes anonymes. D'ailleurs, le *Romancero excepté*, ils sont fort inférieurs aux œuvres *nommées*. Je les ai tous, il y a beaucoup de fatras, je suis un Latin, j'aime le soleil.

Sous le même pli, vous trouverez la feuille 7 et force placards, mais en première.

Demain la fin des placards.

Mille bons et affectueux compliments.

V. H. »

Victor Hugo n'avait eu qu'à se souvenir du *Rhin* pour écrire quelques pages hâtives sur l'Allemagne, dont « l'âme sublime, si elle avait autant de densité que d'étendue, c'est-à-dire autant de volonté que de faculté, pourrait, à un moment donné, soulever et sauver le genre humain ». Il saluait l' « éveil généreux » de sa poésie et il disait : « Le grand poète définitif de l'Allemagne sera nécessairement un poète d'humanité, d'enthousiasme et de liberté. » Ce poète n'est pas venu, et à l'heure

où Victor Hugo annonçait son arrivée, le comte de Bismarck prenait sa place. On sait ce que l'humanité et la liberté y ont gagné !

Quant à Beethoven, Victor Hugo, tout en le qualifiant de sublime, ne le comprenait pas, et les lignes qu'il lui consacre sont un remplissage de commande, aggravé par une grossière erreur : « Beethoven, c'est l'âme allemande. » Certes, non : Beethoven, c'est une âme humaine, l'une des plus grandes et des plus profondes que le monde ait connues.

Deux lettres suivent, dont le seul intérêt consiste à montrer l'attention scrupuleuse avec laquelle Victor Hugo corrigeait les épreuves de son livre.

H. H. 17 février.

« La poste, mon cher monsieur Lacroix, ne m'apporte rien encore aujourd'hui. Ne craignez-vous pas qu'il ne se perde un temps qu'il sera difficile de ressaisir plus tard, même avec beaucoup d'épreuves par jour?

Voici encore deux intercalations que je vous envoie d'avance pour éviter les remaniements.

Veuillez, je vous prie, bien y veiller, ainsi qu'à la suppression du paragraphe indiqué dans ma lettre d'hier.

Mille compliments, et de tout cœur.

V. H. »

H. H. 16 février.

« Je n'ai rien reçu par la poste aujourd'hui.

Je vous envoie, mon cher monsieur Lacroix, le reste des placards corrigés en première.

Le nouveau chapitre : De l'Allemagne et Beethoven rend inutile et supprime le paragraphe (du chap. V du livre VI de la 2e partie) commençant par : *Ce sont ces colères*, et finissant par : *Beethoven*. Vous ferez bien de le raturer, ou de venir pour éviter un remaniement sur l'épreuve. Il faut retrancher ces dix lignes qui feraient double emploi.

Je jette ceci bien vite à la poste.

Mille affectueux compliments. »

Au livre achevé, Victor Hugo avait ajouté, pour en marquer le caractère, la préface dont j'ai donné un fragment. En même temps qu'il expliquait à son éditeur la nécessité et le ton de cette brève introduction, il portait sur la deuxième partie de son ouvrage une appréciation qui a manqué à M. Biré pour la comprendre.

H. H. 18 février. Jeudi.

« Si vous avez eu le temps, mon cher monsieur Lacroix, de lire la *seconde partie*, vous avez dû remarquer, arrivé à ce point de votre lecture, que, si grand que soit le titre, le livre le déborde. Ce n'est point un livre purement littéraire, c'est un livre humain, social, politique même, et c'est par là qu'il devient *l'art pour l'art*, et qu'il va se rattacher à toutes les émotions nouvelles, à toutes les questions pendantes et à tous les intérêts vivants. Sa valeur est là, mais il ne suffit pas de le faire, il faut le dire, et le lecteur a toujours besoin qu'on lui mette le point *sur l'i*, c'est pourquoi j'ai écrit vingt lignes en manière de préface qui vous satisferont certainement. J'y donne mes raisons, et elles sont irréfutables. Votre objection sur *à propos*, si juste pour *le jubilé*, n'existe pas pour Shakespeare, le jubilé passe, *Shakespeare* reste. *A propos* de Shakespeare, *à propos* de Dante, c'est éternel. Cette préface a tous les avantages ; entre autres, elle nous dispense d'aucune mention sous le titre. Elle permet en outre de rectifier une erreur de pagination ; la chose sur Marine Terrace, mise à tort en *avant-propos*, fait partie du Livre premier dont elle est le premier chapitre, et doit y rentrer. Faites faire, je vous prie, cette rectification immédiatement ; le numérotage des chapitres du Livre premier et des pages de tout le volume doit être modifié en conséquence.

Voici quel sera l'ordre des huit premières pages réservées, pour être tirées à la fin.

1. Faux titre.
2. Titre.
3. Dédicace.
4. Préface.

Traduire faux titre du Livre premier commençant par ce qui est aujourd'hui à tort l'avant-propos.

Je n'ai pas encore eu d'épreuves aujourd'hui. Serez-vous assez bon pour transmettre sûrement cette lettre à notre excellent ami commun M. Louis Ulbach?

Bien à vous. »

Victor Hugo ne se désintéressait pas de la typographie de ses livres. Il avait là-dessus des idées qu'il indiquait et qu'au besoin il imposait à ses éditeurs. Lacroix, déjà renseigné par la publication des *Misérables*, fit, à l'occasion de *William Shakespeare*, une nouvelle expérience de ce goût obstiné, comme en témoigne cette lettre du 21 février.

« Vous oubliez toujours, cher monsieur, de m'écrire la lettre complémentaire du traité, et il en résulte que nos deux copies ne sont pas conformes. Je vous envoie ci-joint la lettre toute faite, vous n'aurez qu'à la dater, à la signer et à me la renvoyer, ce qui est indispensable pour rétablir l'identité des deux exemplaires du traité. J'attends cette lettre par le prochain courrier. (Relire au besoin ma lettre du 15 janvier.)

Je fais ce que je puis pour vous être agréable, mais je ne puis aller jusqu'à rendre cette édition (première en *principe*) tout à fait difforme. Or vos avis des LIVRES *avec filet* seraient une difformité. Il faut absolument à chaque *livre* comme à chaque partie : une page blanche, et sur ce point, il m'est rigoureusement impossible de rien céder. Ce que je puis céder, et je le fais avec plaisir, c'est le recto pour commencer tous les chapitres ; qu'ils commencent donc au verso, si le verso est page blanche, j'y consens. Pas de remaniements de ce côté. Cette concession de ma part vous fera gagner sur le volume au moins deux feuilles. Ce ne sera pas beau, mais vous serez content, et je serai charmé que vous soyez content. Quant aux faux titres des livres, ils sont nécessaires, et après la concession que je viens de vous faire, vous n'insisterez certainement plus. Au commencement de chacune des trois parties, deux pages blanches, faux titres se suivront, rien de plus simple. Mes livres offrent de fréquents exemples de cela ; ainsi que toutes les éditions de quelque luxe.

Votre intelligence est haute et rare, car il vous suffit de quelques lignes pour me la prouver. Nous finissons toujours

par être d'accord. Je crois, en effet, que l'Allemagne sera satisfaite. Merci pour vos bonnes et charmantes paroles.

Bien cordialement à vous.

V. H.

Je vous ai laissé la solution de la question Pagnerre, qu'avez-vous décidé?

Votre mot sur Nadar, je ne l'attends plus, et d'ailleurs nous serons tous d'accord pour attendre à sa première ascension.

Voici vos deux feuilles corrigées. Mais pour marcher et avoir du bon à tirer, il faudrait commencer par le commencement, suivre mes indications à la lettre, et m'envoyer des épreuves définitives. LE TEMPS PASSE ! »

Qu'attendait Victor Hugo de Nadar? Les problèmes de la navigation aérienne le hantaient et il y apporta des vues singulièrement prophétiques. Nadar était un aéronaute célèbre, dont les ascensions intéressaient le public : la lettre à Lacroix prouve qu'elles ne laissaient pas le poète indifférent.

Deux autres lettres, l'une du 23 février et la seconde du 24, sont relatives à des corrections typographiques : on peut les passer sous silence. Au contraire, avec la lettre du 28 février, nous arrivons à l'un des plus curieux incidents dont la correspondance fasse mention. Elle touche aux relations de Victor Hugo avec Lamartine.

Lamartine avait été « ébloui et étourdi du talent devenu plus grand que nature » que Victor Hugo avait déployé dans *les Misérables*. Mais il avait été choqué par le « socialisme égalitaire » qu'il croyait y découvrir.

Pris entre ces deux sentiments, il craignait, avec son habituelle sincérité, de ne pouvoir les concilier dans une appréciation impartiale qui ne blessât pas Victor Hugo. Il s'en ouvrit à lui franchement. La réponse fut digne de la demande. Mis à l'aise par la liberté que lui laissait son ami de faire de son livre et de lui ce qu'il voudrait, Lamartine consacra en 1863 plusieurs *Entretiens* de son *Cours familier de Littérature* aux *Misérables* sous ce titre, qui suffit à en définir l'esprit : *Considérations sur un chef-d'œuvre ou le danger du Génie*. L'admiration y était grande, mais la critique y était

vive et Victor Hugo ressentit avec tristesse cet « essai de morsure par un cygne ». Il en souffrait évidemment encore, après tant de mois écoulés, lorsqu'il écrivait à Lacroix la lettre du 28 février 1866 dont cet incident explique l'ironie courroucée et l'âpreté de ton.

H. H. 28 février 1864.

« Vous me demandez, mon cher monsieur Lacroix, à propos d'un travail de M. de Lamartine sur *Shakespeare* que vous m'annoncez avoir (ayant celui-là, pourquoi êtes-vous venu chercher le mien? l'honneur très grand d'être l'éditeur de M. de Lamartine devait vous suffire), vous me demandez si je vois un inconvénient à faire coïncider la publication de l'ouvrage de M. de Lamartine avec la publication du mien. J'y vois plus qu'un inconvénient, j'y vois une offense, offense pour mon illustre ami Lamartine, offense pour moi. Cela fait une course au clocher. Nous devenons, Lamartine et moi, deux jeunes élèves concourant pour le prix sur un signe donné. Vous n'avez pas songé à cet énorme ridicule. De plus il y a là mauvaise odeur de spéculation, diminuant, pour une maison comme la vôtre déjà si haut placée, ce que vos rares intelligences combinées honorent. Vous descendriez brusquement de l'esprit des grandes affaires à l'esprit des petites. Vous me dites : « *Le succès que j'espère pour votre livre entraînerait la vente de l'étude de Lamartine.* » Je doute qu'il puisse m'être donné de remorquer un grand poète comme M. de Lamartine, et je doute qu'il soit agréable à M. de Lamartine d'être remorqué. Ceci, qui me froisse, ne le froisserait pas moins profondément, certes, s'il savait votre pensée. Cette pensée, elle est fâcheuse, abandonnez-la, mettez *au moins six mois d'intervalle* entre les deux publications pour l'honneur des deux écrivains et pour le respect dû à Lamartine; laissez l'étude de M. de Lamartine sur Shakespeare paraître à sa date dans la série que vous m'envoyez, et où elle est *la septième*. Ce tour de faveur que vous lui donneriez serait, je viens de vous le faire toucher du doigt, un tour d'offense. M. de Lamartine avec raison, s'il savait pourquoi vous le publiez en même temps que moi, ne vous le pardonnerait pas. *Six mois d'intervalle au moins.*

Je m'oppose formellement à toute simultanéité, et vous avez bien fait de me consulter. Mettez maintenant tous vos soins à l'exécution de notre traité, à la prompte publication du livre, à paraître, non *vers le 20 mars* (comme dit votre lettre), *mais le 20 mars* au plus tard. Hier encore je n'ai pas reçu d'épreuves. Relisez les détails de poste envoyés par moi, il faut maintenant attendre jusqu'à mardi. Trois jours de perdus.

Je vous ai dit, et je vous répète qu'une partie très importante de l'ouvrage : *Shakespeare et l'Angleterre*, donnant des conseils pour le jubilé, veut absolument être publiée au moins un mois avant ce jubilé, qui est le 23 avril. Un retard me forcerait de retrancher cette partie, *très importante*, j'y insiste, et qui deviendrait sans objet. Hâtez-vous, hâtez-vous, hâtez-vous. Ne faites pas sortir de son rang dans la série (la 7e) l'étude de M. de Lamartine, publiez-la en septembre, ou quand vous voudrez, la simultanéité étant évitée par six mois au moins, et publiez-moi en mars. (Le 20. Songez à cette date de rigueur désormais.)

Des épreuves ! des épreuves !

Mille affectueux compliments.

V. H.

Je vous dis ici pour M. de Lamartine ce que je voudrais que M. de Lamartine dît pour moi en pareil cas. »

Victor Hugo se servait avec habileté d'une maladresse de Lacroix pour éviter la simultanéité, dont on voit bien qu'il ne voulait à aucun prix, de son ouvrage avec celui de Lamartine. Il se donnait les apparences d'un bon procédé, qui sauvegardait la gloire et les intérêts de son illustre ami, mais au fond il redoutait une concurrence. Hélas ! elle n'était pas à craindre. Je crois bien que *Shakespeare et son œuvre* est le livre le plus faible qui soit sorti, dans ces douloureuses années de sa vieillesse abandonnée, des mains du pauvre Lamartine. C'est une compilation, faite de citations, où il n'y a vraiment rien à glaner, ni une pensée profonde, ni une formule originale. Le livre, inégal mais puissant, et à certaines pages tout à fait admirable, de Victor Hugo n'aurait pas eu

de peine à gagner le prix du concours que, par un souci de réclame commerciale, l'éditeur avait songé à instituer.

Lacroix dut s'incliner — mais il ne le fit pas de bonne grâce — devant une interdiction exigée avec tant de force. L'ouvrage de Lamartine ne parut qu'en 1865 après les délais voulus par Victor Hugo. Celui-ci donna dans son livre un coup de patte à son ami. L'un des *Entretiens* avait qualifié la biographie de l'évêque Myriel d' « un peu puérile » et d' « un peu niaise même ». Cette appréciation froissa Victor Hugo. Après avoir écrit qu'il admirait Shakespeare en bloc, « comme une brute », et s'être accusé de n'avoir pas plus « d'esprit que cela », il ajoutait : « Ayant eu récemment l'honneur d'être appelé *niais*, par plusieurs écrivains et critiques distingués, et même en plus par mon illustre ami, M. de Lamartine, je tiens à justifier l'épithète. »

Les épreuves tardant à venir, Victor Hugo s'impatientait.

(Note pour l'imprimeur.)

Hauteville-House. 6 mars 1864.

« Je n'ai rien reçu hier encore, et je ne puis plus rien recevoir avant mardi 8 mars. J'aurai eu *deux* épreuves en *quatorze jours*. Ce retard est de jour en jour plus inconcevable, et l'étrange, c'est qu'il persiste, malgré mes insistances et mes avertissements. Un de ces inconvénients, ce sera de me contraindre à mutiler mon livre, en supprimant le chapitre *Shakespeare et l'Angleterre*, que ce retard, s'il se prolongeait, rendrait inopportun. Je presse l'imprimeur de toute mon énergie, et autant qu'il est en moi. Je lui envoie sous ce pli, afin d'éviter les remaniements et les doubles épreuves, trois intercalations que je lui recommande. Je pense que toutes les autres intercalations envoyées par moi à Bruxelles lui ont été immédiatement transmises à Paris. Je rappelle qu'aux termes du traité, ce livre doit être imprimé avec la plus grande diligence.

V.-H. »

J'ai dit que Lacroix n'avait pas cédé tout de suite à l'injonction que Victor Hugo lui avait adressée de ne pas publier

simultanément son livre et celui de Lamartine. Du moins avait-il cherché à diminuer par une formule équivoque le délai imposé. Mais Victor Hugo savait trop le sens des mots et il était trop attaché à ses intérêts, servis par une volonté tenace, pour se laisser tromper par une échappatoire. Il le fit entendre à son subtil éditeur dans une lettre qui, cette fois, ne supportait pas de réplique.

H. H. 10 mars.

« Mon cher monsieur Lacroix. Vous savez combien j'aime la précision, j'aurais donc souhaité qu'au lieu de cette phrase vague : *Nous éviterons la coïncidence des deux publications*, vous rendant un compte exact de ma lettre, vous m'écrivissiez nettement : *Nous trouvons vos observations parfaitement justes, et nous mettrons six mois d'intervalle entre les deux publications*. Quant à vos intérêts *sacrifiés*, je regrette de trouver le mot sous votre plume. Vous devriez parler de vos intérêts *sauvegardés*. C'est un service que je vous rends en vous empêchant de faire une très grave faute.

Pour ce qui est des *Chansons des rues et des bois*, nous n'en sommes encore pas (malheureusement !) à nous occuper de la couverture du livre.

Je ne puis vous envoyer la fin du manuscrit tant que je n'aurai pas la certitude de pouvoir comprendre dans l'ouvrage le livre *Shakespeare et l'Angleterre* dont l'actualité exige une publication très antérieure au jubilé (23 avril). Ce chapitre est très important, et je serais désolé d'être contraint de le retrancher. Occupez-vous, je vous prie, de ceci qui est fort sérieux. M. Claye affirme n'avoir reçu de vous que le *27 février* les indications pour l'imprimeur envoyées par moi le 15 janvier. Ceci explique la perte des quarante jours, mais pourquoi avoir perdu ces quarante jours, c'est ce que je ne m'explique pas. Vous sacrifiez ici des intérêts d'une façon bien inconcevable !

Si vous lisiez les lettres qu'on m'écrit au sujet de votre idée de publier en même temps le livre de M. de Lamartine et le mien, vous jugeriez l'étendue du service que je vous ai rendu.

5 heures. J'arrive de la poste. Je comptais y trouver des

épreuves, au moins les cinq feuilles qui restent sur les douze composées, ayant donné *sept* bons à tirer. Il n'y a rien à la poste.

Je commence à être très sérieusement inquiet.

Qu'est-ce que cela signifie?

Répondez-moi, je vous prie, avec précision à mes lettres. Pressez-vous ! pressez-vous ! pressez-vous ! le traité ! le traité !

Mille compliments.

V.-H.

Ci-incluses des intercalations pour le livre W. S. de la 2e partie.

Veuillez me dire *avec précision* si toutes mes intercalations ont été bien soigneusement remises à l'imprimeur. Autrement, ce serait encore des retards, et toute la peine que je prends pour hâter l'impression et éviter du remaniement serait perdue.

Vous parlez d'opportunité, c'est la saisir étrangement que de faire manquer l'époque nécessaire de la publication et de me forcer à tronquer mon livre dans sa partie immédiate et actuelle. »

Victor Hugo, lui, n'aimait pas à manquer l'opportunité Il était naturel que, publiant un livre, il désirât lui assurer les meilleures conditions de vente, et même, si l'occasion s'en présentait, qu'il fît une édition séparée d'une partie immédiatement accessible au grand public. Justement cette occasion parut s'offrir.

H. H. 14 mars.

« En effet, mon cher monsieur Lacroix, il faut *Stationers' Hall* et *Newington*, je reçois des deux amitiés shakespeariennes (Londres et Stratford, S. A.) l'avis qu'une *Vie de Shakespeare* par Victor Hugo, courte, traduite en anglais, avec le texte en regard, vendue bon marché (1 schelling 6 pence) se vendrait à *des cent mille* pendant les fêtes, et pendant la quinzaine des fêtes. Or cette *vie* est justement dans mon livre, il vous faut mon consentement pour l'en détacher, je vous

le donnerais si vous adoptiez l'idée. Vous auriez dans ce cas-là deux partis à prendre, ou vous entendre pour cela avec un libraire de Londres, ou faire la chose vous-même (faire traduire et éditer). Dans ce dernier cas, moyennant cinq cents francs la chose pourrait être traduite ici sous mes yeux par M. Talbot, très bon écrivain anglais, avec révision par mon fils. Pourtant le meilleur de tout, ce serait un libraire anglais, intelligent, qui ferait lui-même l'affaire, avec le luxe habituel d'annonces et de réclames, etc... On m'assure que vous pourriez *rafler* là (je répète le mot qu'on m'écrit) au moins quarante mille francs, cela en vaudrait la peine. Et cette vente, loin de nuire à la traduction ultérieure de tout le livre, l'annoncerait, la servirait, et mettrait en appétit. Voyez et décidez, bien vite. Si vous vous déterminiez à faire traduire ici, par M. Talbot, plus mon fils *supervisuel* comme disent les Anglais, il n'y aurait plus une minute à perdre. Cette vie est compacte et assez longue encore, surtout quand le temps presse. Écrivez-moi bien vite un oui ou un non à ce sujet. (N'en parlez pas à M. Marquand ; c'est par M. Talbot que la première idée est venue.) Je suis prêt à vous envoyer tout le reste du manuscrit (en réservant le livre *Shakespeare et l'Angleterre*). Vous savez pourquoi, mieux il me semble que cela ne presse pas du tout, malheureusement, puisque le caractère vous manque, et qu'avant de composer la *conclusion*, il faut que la *2e partie* soit clichée, tirée et distribuée, or je ne sache point qu'il y ait encore une ligne de composée de la *2e partie*. Tout ceci vous crie : Hâtez-vous ! vous allez perdre le moment favorable. Le succès immédiat, *certain et considérable si l'on paraissait fin mars*, est compromis par les déplorables et inexplicables lenteurs. Vous pourrez vous vanter d'avoir vous-même tué la poule aux œufs d'or.

Dimanche, 5 h. — Je viens de corriger les quatre feuilles ci-incluses. Je suis stupéfait. On n'envoie donc pas à Paris les intercalations que j'envoie à Bruxelles !!! Voyez ma note à l'encre rouge, f. 10, p. 153. Cela fait que je ne puis vous envoyer que trois bons à tirer ; il me faut donc revoir la feuille 10. Et vous allez laisser échapper la vente énorme du jubilé ! et cela par votre faute ! je suis extrêmement contrarié.

Faites-moi envoyer, je vous prie, les bonnes feuilles au fur

et à mesure des tirages. Hâtez-vous ! Hâtez-vous ! *Vestra res agitur*. Tout à vous. »

Malgré ces exhortations pressantes, on ne se hâtait pas. Victor Hugo, navré et même furieux « de tout le temps perdu de si inexplicable façon », se plaignait vivement du tort que tant de lenteurs lui causaient : « C'est mon propre succès que vous minez par ces retards irréparables, je le crains. »

H. H. 16 mars.

« Mon cher monsieur Lacroix, une lettre de Paris m'avertit qu'il y a du caractère de fondu, et qu'on peut composer tout de suite la fin du manuscrit, ceci me détermine à vous l'envoyer. Je pense que le branle est donné, et que nous paraissons au plus tard dans les premiers jours d'avril. Vous verrez, en lisant, l'urgence de paraître. La *Conclusion* que je vous envoie, a des côtés actuels et immédiats, et, même en dehors de cela, c'est, comme vous en jugerez, la partie la plus importante du livre. Le livre sera gros, tant mieux, il justifiera ainsi le prix du volume un peu insolite. — Voici tous mes placards corrigés, stimulez l'imprimeur, qu'on m'envoie des feuilles bien revues (plus de placards), je ne demande qu'à donner des bons à tirer. *En avant, marchons !*

Je ferme cette lettre *in hastes*.

Mille bons compliments.

V. »

M. Lacroix ayant quitté Bruxelles pendant quelques jours, c'est son associé M. Verbroeckhoven qui reçoit les instructions et aussi les remontrances de l'auteur retardé et irrité.

17 mars. H. H.

« Mon cher monsieur Verbroeckhoven, de quoi est-ce que je me plains? de ceci : mes instructions, envoyées le 15 janvier, n'ont été exécutées que le 27 février, perte de quarante jours. Voici les faits : j'envoie, le 15 janvier, *la 1re partie*, avec mes *instructions* pour l'imprimeur, huit jours après, je reçois épreuves et placards, je me plains à vous. Cela occasionne des

retards et dans de certains cas, jusqu'à quatre renvois d'épreuves (relisez mes lettres), les placards continuent, enfin je reçois des feuilles mises en pages, je me récrie, on n'a tenu aucun compte de mes *instructions*, faux titres, pages blanches, etc... Réponse : c'est vrai, mais c'est que le caractère étant un peu trop gros, oblige à supprimer les pages blanches. J'insiste. Pourquoi a-t-on choisi un caractère trop gros? Enfin, comme le temps presse, je capitule, je maintiens les faux titres des *livres* et je concède les belles pages des *chapitres*. Tout cela, accompagné d'une inconcevable lenteur dans les réponses à mes questions, mène jusqu'au 27 février, perte de quarante jours. Supposons le caractère choisi moins gros (on pouvait le choisir juste, on savait, à dix pages près, le contenu du manuscrit), supposons mes instructions du 15 janvier suivies tout de suite, au lieu d'être inexécutées, puis discutées pendant six semaines, nous aurions gagné ces six semaines et le livre aurait paru ou serait prêt à paraître. Votre réponse aux ouï-dire de l'imprimerie me paraît juste, mais ce n'est point là la question. La question est dans les faits que je viens de vous rappeler, qui vous sont connus comme à moi, et qui sont inconcevables. — Du reste, je me borne à répondre à votre lettre, je ne récrimine pas, je rectifie, les récriminations sont stériles. J'aime mieux finir en vous remerciant de tant de bonnes et charmantes paroles où j'ai reconnu votre pénétration intelligente et délicate.

Maintenant tout est d'accord, marchons rapidement.

Mille compliments affectueux.

5 heures du soir.

Je n'ai pas attendu votre demande pour vous envoyer la fin du manuscrit. Vous l'avez en ce moment.

Encore des placards ! et pleins de fautes ; mais on m'enverrait dix épreuves comme celles-là sans m'arracher un bon à tirer.

M'envoyer les bonnes feuilles. — Que décidez-vous pour l'affaire *Vie de Shakespeare* ? Attendre, c'est la manquer.

10 heures du soir.

Je vous renvoie vos quatre placards corrigés, je vais envoyer à la poste, je crains qu'il ne soit trop tard pour affranchir le paquet.

Les lettres de M. Olmer sont insolentes. C'est la première fois qu'un prote se permet ce style vis-à-vis de moi. Jusqu'à ce jour les ouvriers imprimeurs avaient tous vu en moi un ami. »

H. H. Dim. 19 mars.

« Les paroles qui vous ont semblé *dures*, mon cher monsieur Verbroeckhoven, ne sont que justes. Établir que là où j'ai écrit *dix* jours, il n'y en a que *huit*, c'est ne rien prouver. Ce détail est peu, et ce qu'il faut voir, c'est l'ensemble : l'inexécution de mes instructions du 15 janvier, l'envoi obstiné des placards, l'action (quand on n'a pas une minute à perdre) remplacée par la discussion pied à pied de toutes mes indications d'imprimerie, quarante jours ainsi perdus, etc., etc... Sans doute la maladie de M. Claye est pour quelque chose dans ces retards, mais n'y a-t-il pas une autre cause de lenteur, et bien grave, dans la mise à exécution dans la même imprimerie (personnel et matériel partagés), de ce projet de publication simultanée qui ne pouvait se réaliser par convenance pour les deux auteurs ? Je me suis plaint, et je le devais ; pour qui? pour vous. Vous laissiez perdre l'opportunité; le succès immédiat d'un livre m'importe peu, à moi. Je retrouve dans les années suivantes ce qui m'a échappé la première année. Vous aussi sans doute, vous avez pu réparer les fautes du point de départ, en douze ans d'exploitation, mais quand on peut tout avoir, pourquoi sacrifier de gaîté de cœur la moitié de son affaire? Supposez mes instructions suivies, pas d'impression partagée entre un autre ouvrage et le mien, pas de placards, de bonnes épreuves, pas de discussions (interminables), nous devrions gagner les quarante jours perdus, le livre aurait paru ou paraîtrait à cette heure ; or ceci vous donnait le marché anglais. Ce marché anglais, il est douteux que vous l'ayez maintenant, du moins je le crains. Londres a besoin d'un bon mois de publication à Paris. Alors Londres sait, c'est donc pour vous que je me plaignais à vous de vous. J'ai pris vos intérêts plus que vous-même. Vous devriez me remercier.

A présent laissons cela de côté, rallions-nous dans une pensée de rapidité et de réparation du temps perdu. Je pense que

vous vous êtes directement adressé à Londres même pour l'idée *Vie de Shakespeare par Victor Hugo*. C'était, en effet, comme je vous l'avais écrit, le meilleur moyen d'en tirer parti, un libraire anglais vous achetant l'idée et le droit, et l'exploitant lui-même. Mais la librairie anglaise est pirate, et si elle peut se passer de vous, elle le fera. Avec cette librairie-là, il importe de toujours prendre les devants. — A ce propos, s'il vous faut procuration de moi pour vos déclarations de propriété, envoyez-moi vite des indications, ne vous laissez pas arriérer.

Voici la couverture, le titre devra être pareil; pour ce qui est au dos, réglez le caractère le mieux possible.

Quant aux *Chansons des rues et des bois*, je n'ai pas compris ce que m'a écrit M. Lacroix, les demi-engagements ne signifient rien en affaires, je n'en prends pas, je signe des traités quand le moment est venu, le moment viendra et ma pensée est que, notre bon accord se maintenant, nous traiterons ensemble ; la meilleure des promesses, c'est la continuité des bonnes relations.

Je vous envoie tous les placards remis, mais à quoi bon ces placards? Voici, indiquée pour la quatrième fois, la marche à suivre : faire corriger avec *perfection* à l'imprimerie, sur le manuscrit presque sans faute, le placard et la première épreuve ; m'envoyer la seconde épreuve à peu près parfaite ; là-dessus on aurait toute chance d'un bon à tirer immédiat. Que de temps on économiserait ! Paraissons ! Paraissons ! M. Vacquerie veut bien veiller à ce que mes dernières corrections soient exécutées, en donner, sur *épreuve sans faute, le bon à tirer définitif*.

Rendez-vous bien compte de ceci, mon cher monsieur Verbroeckhoven, mes remontrances sont sollicitude pour vous A leur vivacité, mesurez l'intérêt que je vous porte. Votre jeune maison, si honorable et si considérable, est une construction excellente à laquelle je crois avoir un peu pris part, et je veux toujours et partout le succès pour vous.

Mille bons compliments. »

Le succès des *Misérables* avait fait la réputation universelle de la librairie Lacroix, Verbroeckhoven et Cie. Elle atti-

rait l'attention des jeunes écrivains. L'un d'eux, M. Octave Giraud, auquel Michelet portait une tendre affection, s'adressa à Victor Hugo pour le prier d'obtenir dans cette maison d'éditions la fonction de lecteur de manuscrits. Cette demande d'un inconnu, digne d'intérêt, explique le début de la lettre suivante, qui est tout à l'honneur de Victor Hugo.

28 mars.

« Vous trouverez, en tournant la page, mon cher monsieur Lacroix, une lettre que je vous recommande. Je serais charmé que vous puissiez faire quelque chose de ce que désire M. O. Giraud. Pesez sa lettre attentivement. Je lui ai dit que je ne pensais pas que vous eussiez besoin d'un lecteur de manuscrits. Mais comme écrivain, et ayant été aux colonies, il pourrait, ce me semble, faire d'excellentes et utiles révélations sur les questions que soulève l'esclavage, questions plus que jamais vives et saignantes. Un bon livre, nourri de faits, sur ces matières, pourrait être une très fructueuse affaire. Je vous recommande vivement ce point de vue. — Causons de votre lettre. Quelle que soit la cause du retard, il est profondément regrettable de paraître le 15 avril au lieu de paraître le 15 mars, c'est compromettre l'affaire, non au point de vue des douze ans d'exploitation, mais au point de vue de l'à-propos qui sera évidemment manqué. Un volume livré le 15 janvier, et publié seulement le 15 avril, c'est là ce que j'ai toujours trouvé, et ce que je trouve encore inexplicable. Trois mois pour un volume pressé ! C'est six semaines de trop ; quel que soit le succès possible, ces six semaines-là, précieuses entre toutes, sont perdues. C'est là ce qui m'a fait dire et me fait répéter que j'ai pris vos intérêts plus que vous-même. Il me paraît évident que la faute est à l'imprimerie. Votre tort est d'avoir souffert ce déplorable assoupissement. Rappelez-vous ma plainte (entre autres) sur ce fait de deux épreuves seulement en quinze jours (février). Du reste, prenons notre parti de l'irréparable et tâchons de tirer le meilleur parti possible de la situation ; sur cela nous sommes complètement d'accord. Je ne comprends pas les libraires de Londres, la *Vie de Shakespeare*, annoncée et vendue comme extrait,

était une annonce et non une défloration. On m'écrit et l'on me répète encore que dans la quinzaine du jubilé on en eût vendu *100 000.* — Vendre cent mille prospectus, et les vendre un schelling, c'est une bonne affaire. — Les libraires de Londres me paraissent errer complètement. — Envoyez-moi, je vous prie, le modèle des lettres que vous désirez que j'écrive. — Pour *les Misérables*, vous avez eu besoin de procurations en règle. Vous ne me demandez plus que des lettres, est-ce que la législation est changée? Réponse sur ce point.

Quant au titre, voici : — On m'écrit d'Angleterre que le titre *très attractif* pour les Anglais serait :

WILLIAM SHAKESPEARE par VICTOR HUGO	*fac-similé de la signature de Shakespeare qu'on a, fac-similé de ma signature.*

Qu'en pensez-vous? Si cela était admis pour l'Angleterre, cela pourrait l'être pour l'Allemagne. On me dit également que l'affiche devrait être longue et donner les deux noms ainsi :

SHAKESPEARE par HUGO *mêmes caractères.*

Cet assemblage par trait d'union serait très bon, m'écrit-on. Votre avis?

Quant à la France, je doute que cela fût bon, il faut le nom de William Shakespeare seul, tout au plus mes initiales en haut : V. H. Envoyez-moi une épreuve ainsi faite. »

29 mars.

« J'ai écrit à Aug. Vacquerie au sujet des fautes que je retrouve dans les bonnes feuilles. Aujourd'hui en relisant j'en trouve une très grave, mais je suis plutôt disposé à l'attribuer à une erreur sur la copie du manuscrit qu'à une méprise des imprimeurs. N'importe, il faudra absolument un carton, p. 189, ligne 27, au lieu de volonté de *possession* exclusive, il faut : volonté de *jouissance* exclusive. Le mot *jouissance* est d'autant plus nécessaire ici que le mot *possession* se trouve une ligne plus haut à la fin de l'alinéa précédent. Veuillez, je

vous prie, donner les ordres pour ce carton absolument voulu par la nature grave de la faute, et m'en faire envoyer épreuve. Quant à la faute, je le répète, c'est à la copie que je l'attribue.

10 heures du soir. — La poste, vu l'équinoxe, n'est arrivée qu'à 6 heures, distribuée à 7 heures, de là le retard. J'ai passé ma soirée à corriger; je vous envoie quatre bons à tirer. Je vous recommande mon travail sur la couverture (important); demain la suite.

Mille bien affectueux compliments. »

Le mot dont Victor Hugo exigeait avec tant d'énergie la correction nécessaire se trouve dans le passage suivant du livre : « Evergète, par volonté de jouissance exclusive, et traitant une bibliothèque comme un sérail, nous a dérobé Eschyle... » Évidemment *possession* ne valait pas *jouissance*, et l'on sait si Victor Hugo tenait aux mots :

Car le mot, qu'on le sache, est un être vivant!

On était au 31 mars, l'impression n'avançait pas et Victor Hugo, dont l'événement devait justifier les craintes, se plaignait de retards qui pouvaient causer un préjudice sérieux à la publication.

« Mon cher monsieur Lacroix, l'inconvénient de ces lenteurs, c'est qu'elles sont suivies du grand galop, il faut rattraper le temps perdu, et l'on met les morceaux doubles; doubles, non, il faut dire triples ou quadruples. L'imprimerie m'a laissé pendant deux mois les bras croisés et m'en punit aujourd'hui par les travaux forcés. Cela ne serait rien si cela ne gênait que moi, et je ne m'en plaindrais pas, mais cela gêne le livre même dont le texte peut grandement souffrir de cette correction précipitée. Quand j'ai là huit ou neuf feuilles de suite, je n'y vois plus, et à moi-même les fautes peuvent échapper. Je vous ai donné contraint et forcé des bons à tirer que je regrette presque. Il m'est impossible de continuer à courir cette chance, il faudra donc m'envoyer en deuxième les épreuves que je vous expédie, d'autant plus qu'il y a un fort remaniement à faire. Du reste, cela marchera vite;

Aug. Vacquerie a eu l'excellente idée de m'envoyer directement les épreuves, je lui expédie en ce moment celles-ci mêmes en double, corrigées. Paris les aura le 2, en corrigeant le 3 (on peut travailler le dimanche à Paris), j'aurai le tout le 5, et l'imprimerie, toujours par envoi direct, aura tous les bons à tirer le 8. On sera grandement à l'aise pour paraître le 15. En même temps de votre côté, vous recevez tout, lisez tout, et m'envoyez tout. Ce double va-et-vient me donne double besogne, mais est très utile. Je ferme vite ma lettre avec mes meilleurs compliments. »

Si le volume paraissait le 15, il n'y avait pas de temps à perdre pour lui assurer la réclame dont les plus grands écrivains ne peuvent se passer. Lamartine ne disait-il pas que Dieu lui-même a besoin des cloches?

Victor Hugo savait à merveille faire sonner les cloches de sa renommée. Le 5 avril, il écrivait en hâte à son éditeur :

« Voici, cher monsieur, votre prospectus, très bien copié. J'ai effacé une ligne qui rapetissait votre rédaction excellente.

Je n'ai pas compris votre idée de me renvoyer mes corrections refaites à la plume, c'est imprimées que je les voulais.

Je me décide à envoyer directement à Paris les *bons à tirer* sur les bizarres épreuves non corrigées, je prie Vacquerie de veiller.

Demain je vous écrirai.

Mille bons compliments. »

Si excellente que fût la rédaction du *prospectus* préparé par Lacroix, Victor Hugo réussit à l'améliorer. J'ai sous les yeux le texte imprimé, qui porte ses corrections manuscrites. On n'est jamais mieux servi que par soi-même.

Lacroix avait écrit : « Un livre français dédié aux Anglais, Shakespeare étudié par Victor Hugo, le plus grand génie du XVIe siècle jugé par le plus étonnant poète du XIXe siècle, voilà la bonne nouvelle que nous apportent les éditeurs des *Misérables*. » La rédaction était lourde : Victor Hugo l'allège et, simplement, — mais quel orgueil dans cette simplicité !

— il écrit : « Un livre français dédié aux Anglais, Shakespeare *apprécié* par Victor Hugo, *le poète de l'Angleterre jugé par le poète de la France.* Voilà... »

D'autre part, Lacroix avait écrit : « Ce sera un manifeste littéraire qui marquera dans le XIXe siècle. » Victor Hugo rectifie la phrase et il la complète : « *Ce sera le manifeste littéraire du* XIXe *siècle. Ce livre continuera l'ébranlement philosophique et social causé par* les Misérables. *La même vogue immense lui est assurée.* »

Victor Hugo, attentif à tout, se préoccupe d'éviter les contrefaçons et de servir, en temps utile, les journaux et les amis.

H. H. 6 avril.

« Renseignements pris, il est absolument nécessaire, mon cher monsieur Lacroix, qu'une déclaration de propriété soit faite au *Stationers' Hall*, autrement la contrefaçon est possible en Angleterre dès demain (c'est notre absence de déclaration qui a rendu légale la piraterie de Loffs). Je ne m'explique pas comment, vous qui avez pris si diligemment cette précaution pour *les Misérables*, vous ne la prenez point pour ce livre. Vous me semblez dormir. On m'écrit de Londres : *En ne paraissant point le 30 mars, vos éditeurs ont perdu des semaines dont chaque minute était une guinée.* — Et maintenant, vous oubliez le *Stationers' Hall*! Je ne sais plus quelles sont les formalités, mais il importe que vous vous en informiez promptement pour les remplir au plus vite ; s'il vous faut, comme je le crois, ma procuration, ne perdez pas de temps pour me la demander. Quant aux retards de l'imprimerie Claye, permettez-moi de vous dire qu'un *livre pressé*, et de moi, ne s'imprime pas sans convention préalable avec l'imprimeur, et sanction pécuniaire par jour de retard. *Hernani* a été imprimé en trois jours, *Lucrèce Borgia* en quatre jours, *Ruy Blas* en cinq jours, *Notre-Dame de Paris* en un mois. Avant de donner le livre à l'imprimeur, vous deviez faire avec lui vos conditions, et aller ailleurs, si elles n'étaient point acceptées. Aujourd'hui vous voyez les conséquences de cette précaution négligée, si simple et si facile à prendre pourtant ! — Je vous envoie les deux lettres que vous me demandez. Mais songez à la prise de pro-

priété, vous aviez pris propriété partout pour *les Misérables*, en Portugal, en Espagne, etc... Craignez de négliger des formalités et d'avoir plus tard à solder cette négligence en contrefaçons. Il est déjà bien tard pour cela. Occupez-vous du *Stationers' Hall.* — Vous trouverez ci-joint un paquet à l'adresse de M. Vacquerie qu'il faudrait lui transmettre le plus tôt possible, car cela importe pour la publication. Ce sont les pages frontispices signées de moi et destinées aux journaux et revues ; le paquet est sous bande volante pour que vous puissiez en prendre connaissance, il y a le paquet des journaux de Paris, puis des journaux de province, puis mes paquets à moi pour mes amis les journalistes. Ce dernier paquet dépense *20* des *40* exemplaires qui me reviennent (lisez-en la bande). Je vous serai obligé de m'envoyer ici *10* exemplaires (*6* pour moi, *4* pour les journaux. Marquand, Talbot, Mackensie, Kesler) cela fera *26* exemplaires, sur mes *40* ; c'est-à-dire 27, car j'entends que l'exemplaire offert par moi à mes *honorables et chers éditeurs et amis*, soit pris sur mes exemplaires personnels. Je pense que mon éloquent ami Bancel fera un article sur le livre, ce qui fait que l'exemplaire donné par moi sera fourni par vous. Je vous serai obligé de faire porter de ma part un exemplaire à M. Coumont, 1, place des Martyrs, ce qui portera à *28* le nombre de mes exemplaires dépensés. Vous ne m'en devrez plus que *12*. Outre le paquet pour la France que vous voudrez bien transmettre à M. Vacquerie (je vous l'envoie pour éviter la curiosité de la poste) vous trouverez deux autres paquets ; un pour la *Belgique*, l'autre pour l'*Angleterre*. Lille, est-ce bien M. Jules Géry, et la *Revue du Nord*? Je ne me trompe pas.

Ne laissez pas périmer la prise de propriété, il y a des délais de rigueur. En ne songeant qu'au droit de traduction, vous faites passer la question qui a le temps avant la question pressée. Il n'y a point péril en la demeure pour la traduction ; la traduction ne s'improvise pas, la contrefaçon s'improvise. On ne traduit pas en un jour, on contrefait en vingt-quatre heures.

6 heures du soir. — J'achève à vous, mon cher monsieur Verbroeckhoven, cette lettre commencée à M. Lacroix.

Je suis de votre avis, les initiales V. H. ne valent rien, il faut maintenir le titre dont j'ai donné le bon à tirer : *William Shakespeare* tout seul, les cinq derniers bons à tirer ont été envoyés directement à Vacquerie. On paraîtra le lundi 18 ; le retard est tiré, il faut le boire. Mais quelle fatalité d'avoir laissé perdre les quarante jours du 15 janvier au 27 février ! Enfin réparons la chose par le plus d'explosion possible. Cela vous regarde. J'envoie la table à Vacquerie. Transmettez-lui immédiatement sous une enveloppe le paquet ci-joint pour lui et dont vous comprenez l'importance. Le samedi 16 avril, M. Coumont se présentera chez vous pour moi, vous aurez à lui remettre 17 500 francs espèces, plus une traite de 17 500 francs à six mois [1]. Je vous donne avis. Occupez-vous des envois d'exemplaires avec frontispices en Belgique et en Angleterre.

Mille bien affectueux compliments.

V. »

H. H. Dim. 10 avril.

« Mon cher monsieur Lacroix. Mon fils qui vient de lire les journaux de Londres y a vu l'annonce que mon livre avait paru chez Blanckett. Ce serait là une grave, et plus que grave, infraction du traité, qui veut expressément (et vous savez à quel point j'y tiens) que le livre paraisse d'abord à Paris, et simultanément ailleurs. Mais je pense qu'il y a erreur. L'*Illustrated* que j'ai sous les yeux dit : *just published*. Je suppose que ce qui aurait paru, c'est la *Vie de Shakespeare*, dont je vous ai conseillé, ainsi qu'au libraire de Londres, la publication immédiate. Si c'est ce chapitre seulement, détaché et avec texte français en regard, c'est bien, *à la condition que cela soit donné comme extrait et annexe du livre, la publication partielle devant servir de prospectus à l'œuvre totale*. Si la petite publication était faite isolée et sans la rattacher à la première, cette publication deviendrait une faute, et le libraire Blankett aurait à s'en repentir. Mes correspondants de Londres écrivent que s'il y a une *baraque foraine* à Stratford-sur-Avon, des hommes porte-affiches, etc., il est encore temps de faire

1. Le traité assurait à Victor Hugo, en échange d'une cession de douze années, une somme de 35 000 francs.

une grosse vente. Pourtant quand on laisse manquer l'occasion, il y a toujours de l'irréparable et le hasard lui-même se mêle de punir les retardataires. L'arrivée imprévue de Garibaldi[1] fait diversion, et l'on doit bien regretter de n'avoir point paru il y a six semaines, la récolte serait aux trois quarts faite aujourd'hui.

Du reste, en relisant les annonces anglaises, *Vie et œuvres de Shakespeare par Victor Hugo*, mon fils pense comme moi que c'est du chapitre détaché qu'il s'agit, il est impossible que ce soit le livre lui-même. Vous n'auriez pu songer une seule minute à une telle violation du traité portant une si profonde atteinte au succès parisien, qui est la source du succès général. C'est impossible.

Je vous envoie une lettre de M. O. Giraud que je recommande vivement à votre attention. C'est là un plan excellent d'où sortirait, je le crois, un excellent livre. L'*Histoire de l'Homme noir* est une idée, je lui proposerais de mettre ce titre, qui éveille tout d'abord l'intérêt.

Serez-vous assez bon pour transmettre le plus tôt possible ce billet à M. Frédérix?

Mille affectueux compliments.

V. H. »

COMPTE DES FRAIS D'ENVOI DE MANUSCRIT ET D'ÉPREUVES (*William Shakespeare*).

Janvier	32 fr.	80
Février	11	20
Mars	38	80
Avril	16	25
	99 fr.	05

20 avril.

« Mon cher monsieur Verbroeckhoven. Nous sommes en compte; voici le relevé des frais de poste à votre charge.

1. Garibaldi fit en Angleterre un voyage triomphal, au cours duquel Victor Hugo lui écrivit : « Un homme n'a pas le droit de vous prendre à un peuple. Guernesey salue Caprera, et peut-être un jour lui fera visite. En attendant, aimons-nous. »

Veuillez, je vous prie, porter à mon actif ces 99 fr. 05 pour notre petit compte spécial (Tarride, Daëlli, etc.).

Voici la réponse à M. Lacroix, avec ce qu'il me demande. Lisez et transmettez le plus tôt possible. N'oubliez pas de m'envoyer l'*Indépendant* et les journaux belges auxquels j'aurais à écrire.

Envoyez-moi l'*Europe*.

Compliments. »

Enfin le livre sort. Un livre qui paraît, c'est un enfant qui naît, et les incertitudes, les craintes, les angoisses sont les mêmes. Enfant ou livre, l'affection paternelle est également inquiète. On l'entoure des mêmes sollicitudes et Victor Hugo, si habitué qu'il fût par sa longue et féconde carrière aux paternités littéraires, n'en éprouvait pas moins chaque fois les mêmes tressaillements. Il soignait ses livres nouveau-nés avec une tendresse vigilante qui se penchait sur leur destin pour guider leurs premiers pas et éviter leurs chutes. *William Shakespeare*, dont la naissance avait été pénible et longue, avait besoin d'attentions particulières. On verra par les trois lettres suivantes qu'elles ne lui furent pas épargnées.

H. H. 20 avril.

« Cher monsieur Lacroix. Je sais que tout va bien. Auguste Vacquerie m'envoie d'excellentes nouvelles de la vente ; ce dont je suis certain, c'est que le temps servira ce livre. Tant mieux donc s'il a la vogue du moment par-dessus le marché. Voici une page signée par M. A. Lavertujon et une autre par M. Oscar Tardy (du *Peuple*, 27 faubourg Montmartre), lui envoyer un exemplaire. Veuillez faire passer cette lettre à M. Perrier et envoyer cette autre à M. Boué de Villiers, à Évreux. MM. Louis Neyret et Dartigues indiquent la *Publicité* (à Marseille, v. Haxo), leur faire l'envoi, ainsi qu'à M. d'Etchegoyen, à *Ernée*, à M. Louis Boulanger, à *Dijon*, à M. Emmanuel Des Essarts, à *Sens* (A. Vacquerie sait l'adresse), à M. Emile Deschamps, à *Versailles*, et à M. Antoni Deschamps (savoir l'adresse par madame Louise Colet). C'est à M. Charles Bataille, l'écrivain et le critique

excellent que j'envoie la page que vous avez avec un exemplaire. Il écrit dans la *Revue Nouvelle*. Voici, je crois, toutes vos questions répondues. Mille bien affectueux compliments. *Currendo*.

V. H.

Je recommande tout à vos bons soins.

Voici, de plus, une page signée pour M. Amédée Rolland qui fait l'article de la nouvelle *Revue de Paris*. Veuillez, je vous prie, la joindre à son exemplaire. Vous comprenez l'importance de faire bien tous ces envois. »

H. H. 26 avril.

« Mon cher monsieur Verbroeckhoven. Mes amis de Paris ont le soin de m'envoyer les journaux de Paris et de France que je puis avoir à remercier; si ce soin n'est pas pris pour les journaux belges, cela peut avoir de graves inconvénients que je vous laisse à apprécier. Jusqu'à présent (excepté le *Journal de Bruges*) je n'en ai pas reçu un seul. Il me semble que je dois avoir à remercier MM. Berardi et Frédérix. A tout hasard je leur envoie mon portrait-carte, ainsi qu'à Victor Gely et à Bancel. Aurez-vous la bonté de les leur faire porter le plus tôt possible? Vous trouverez aussi sous ce pli une lettre pour madame Bourson, que je vous prierai de vouloir bien lui envoyer *avec un exemplaire du livre*. Je crois qu'il serait important que je reçusse les journaux belges qui ont été ou qui seront bien. Je vous les recommande. J'apprends avec regret que M. Lacroix est indisposé, j'espère que ce ne sera rien.

Recevez mes plus affectueux compliments.

V. H. »

H. H. 5 mai.

« Cher monsieur. Voici une nouvelle lettre de Garibaldi, utile à publier dans les journaux belges, je l'ai envoyée hier à l'*Indépendance*. Voulez-vous vous charger de faire parvenir ces exemplaires à l'*Étoile*, au *Précurseur* et au *Journal de Bruges*? Voudriez-vous donner l'ordre de faire envoyer le

livre *William Shakespeare* (exemplaire français) à M. *W. M. Reynolds*, à Londres, 313, Strand ? Il est très chaud, et son journal se tire à 300 000. Le *Morning Advertise* qui a aussi une très vaste publicité (plus grande que le *Times*) a publié un article excellent sur le livre. Je pense que vous l'avez lu. Voudriez-vous faire passer ce petit mot à madame Marie Joly, et cet autre pli à M. E. Van Bemmel, son annonce est on ne peut mieux. M. Kesler vous prie de lui dire qu'il lui fait et qu'il va lui envoyer deux articles, un sur le livre de Vacquerie, l'autre sur mon livre. M. Van Bemmel peut compter sur ces deux articles auxquels M. Kesler travaille avec force. J'envoie à M. Van Bemmel mon portrait en remerciement de sa sympathie cordiale. Nous allons être, je crois, fort attaqués, et de beaucoup de côtés à la fois. Cela m'inquiète peu. En littérature, on ne tue que ce qui doit mourir. Mes ennemis ont le jour, j'ai le lendemain. Offrez mes hommages à madame Verbroeckhoven et recevez mes plus affectueux compliments.

V. H. »

Aux parrains attendus, sollicités ou spontanés dont l'appui vint au livre naissant, il se joignit une marraine illustre qui jeta sur son berceau ses souhaits de fée bienfaisante. George Sand publia, le 15 mai 1864, dans la *Revue des Deux Mondes*, une admirable *Lettre d'un Voyageur* qui était un chef-d'œuvre de pensée lumineuse et profonde, d'émotion délicate, de printanière fraîcheur. Victor Hugo et son *William Shakespeare* y étaient associés, avec quelle aisance et quelle grâce ! aux impressions de la nature et aux charmes d'une excursion délicieusement racontée. Voyager à la fois dans un livre de Victor Hugo et dans un paysage de la Creuse, c'était raffiner sur son plaisir, mais George Sand, qui n'était pas égoïste, le faisait partager à ses lecteurs au cours de vingt-deux pages pittoresques et nuancées où s'épanouissaient son génie, son esprit et son cœur.

Victor Hugo, surpris et ravi, — on l'eût été à moins — répondit par une de ces lettres de flatterie exquise dont il avait, quand il voulait plaire, le secret triomphant. « Quelle idée de génie d'avoir mêlé la nature à ce livre, de raconter

votre vie au village en même temps que l'art et la science, et de faire entendre, çà et là, à travers les grandes choses que vous dites, des bruits de feuille et des chants d'oiseaux. Dante dicte une page, Virgile l'autre. C'est l'enchantement dans la force. Ah ! Circé ! ah ! George Sand ! »

Cette fois, hélas! les enchantements de Circé furent stériles. *William Shakespeare* ne réussit pas.

Si les premiers jours avaient paru favoriser la vente du livre, le succès ne se maintint pas et Lacroix, dont les 35 000 francs étaient compromis dans cette aventure, ne dissimula pas son dépit à Victor Hugo, qui lui répondit le 12 juin avec une sérénité olympienne.

« Mon cher monsieur Lacroix, dans ma situation je suis cible et rien n'est plus simple que ces coalitions d'envie et de haine; Bonaparte s'y ajoute; les fonds secrets récompensent, et les aboyeurs reçoivent, leur besogne faite, le prix Monthyon de la police. Tout cela est dans l'ordre. Ayant les avantages de la situation, j'en dois avoir les inconvénients. Quant à vous, je ne vous apprends rien en vous disant que toute affaire faite avec moi peut osciller dans le commencement, mais dans un espace de dix ans, et à plus forte raison de douze, est immanquablement excellente. Consultez tous les chiffres de mon passé, il n'y a pas, dans tous les livres que j'ai publiés, une seule exception à cette règle ; il faut avoir foi, savoir attendre et pouvoir attendre. Tout est là. J'ai le lendemain. Vous m'écrivez que vous avez vendu 5 000 exemplaires et qu'il vous faut vendre 15 000 pour couvrir vos frais. Dans un temps donné, la réaction se faisant infailliblement pour le livre si bêtement attaqué (si habilement aussi, par les valets de plume, voyez mon livre, p. 337), avant un an d'ici, vous aurez vendu vos 15 000, et vous me l'annoncerez. J'ajourne jusque-là la publication des *Chansons des rues et des bois*. Rossini s'est tu après *Guillaume Tell*, je me suis tu après *les Burgraves*. *Guillaume Tell* chuté, *les Burgraves* sifflés, c'est une raison pour que l'auteur sourie et se taise. Il y a de la dignité dans ces silences-là.

Je n'ai pas reçu un seul des journaux belges (*Étoile*, *Écho du Parlement*, etc.) dont vous me parlez, il aurait été impor-

tant que je pusse lire les articles et écrire aux auteurs de ces articles ; aucun journal allemand non plus. J'ai lu de M. L. Ulbach dix lignes dans *le Temps* et dix dans *l'Indépendant*, mais non l'article dont vous me parlez. Envoyez-le-moi, je vous prie, je serais charmé de pouvoir remercier M. Ulbach.

Je suis heureux de vous savoir rétabli, et en pleine santé. J'approuve *les Misérables* à 10 francs, l'opération eût été prodigieusement bonne tout de suite après la première édition à 60 francs. Elle sera encore excellentissime. Ne perdez pas de temps.

16 juin. — Je n'ai pu fermer cette lettre plus tôt, je suis dans ce tourbillon de lettres que vous connaissez, et qui redouble après une publication. C'est un déluge, surtout de lettres anglaises et américaines. M. Kesler me prie de vous prier de dire à M. Van Bemmel que d'ici à dix jours il lui enverra un grand article sur le *William Shakespeare* pour la prochaine livraison de la *Revue Trimestrielle*, ainsi qu'il l'a promis ; il y travaille avec force. Voudrez-vous avoir la bonne grâce de faire remettre les deux lettres ci-incluses. Mes cordialités à vous et à vos aimables associés. »

La presse impériale avait, en effet, donné avec ensemble contre un livre littérairement discutable et qui dissimulait mal sous des digressions ou des allures transparentes le mépris et la haine du régime établi. En prévoyant les attaques des « valets de plume », Victor Hugo ne s'était pas trompé. « Jadis l'autorité avait ses scribes. C'était une meute comme une autre. Contre le libre esprit, le despote lâchait le grimaud. » Les grimauds, les scribes de l'autorité, les valets de plume, coûtèrent plus cher au libraire qu'à l'auteur, qui, ayant des droits, les faisait valoir.

H. H. Mercredi 13 juillet.

« Mon cher monsieur Lacroix, soyez assez bon pour me faire savoir si vous vous chargez toujours de faire toucher chez Tarride l'effet de 2 000 francs échéant fin juillet. Si vous vous en chargez, je vous enverrai immédiatement l'effet. Vous savez que sur ces 2 000 francs, il reviendra 200 francs à M. Settrand.

Nous avons un compte à faire, j'ai à vous rembourser l'argent reçu pour le traité non réalisé des *Châtiments*, vous avez encaissé pour moi sur Baëlli et Tarride, j'ai encore sur vous un compte de poste dont je vous ai envoyé le chiffre, ce chiffre de poste devra être diminué de ce que vous avez payé pour l'affranchissement des deux exemplaires de *William Shakespeare* envoyés à deux de mes amis, M. L. Boulanger, à Dijon, et M. d'Etchegoyen, à Ernée. Ces deux affranchissements doivent être à ma charge. Une fois l'effet Tarride encaissé (si vous vous en chargez), et M. Settrand satisfait, je vous serai obligé de m'envoyer le chiffre de la somme que je pourrai tirer sur vous dans les premiers jours d'août. Cette somme entre dans ma bourse de voyage.

Vous avez maintenant la fin de l'article de M. Kesler, copié par madame Chenay pour la *Revue Trimestrielle*. Victor qui l'a lu m'en a dit le plus grand bien. Vous m'avez parlé de *l'excellent article de M. Ulbach*, j'ai lu ses dix lignes d'annonce, je voudrais lire son article. Madame Chenay vous l'a demandé de ma part. Vous savez combien j'aime M. Ulbach, il est tout à fait votre ami, et je crois qu'il est un peu le mien, il doit s'étonner que j'aie tant tardé à le remercier. Envoyez-moi, je vous prie, son article. Mille affectueux compliments.

V. H. »

La correspondance relative à *William Shakespeare* s'achève sur une lettre du 22 janvier (1865?) qui oppose les scrupules de Victor Hugo à une proposition hardie, quoique assez fréquente, de son éditeur.

« Mon cher monsieur Lacroix. Mon fils F.-Victor, qui est à Bruxelles en ce moment, vous dira en détail ma réponse à votre lettre de la semaine passée. Il y a un point que j'ai omis. C'est la question au sujet de la 3e édition que vous voudriez faire du *Shakespeare* avec les 3 000 exemplaires restant. Je ne suis point d'avis de faire cette édition, elle ne serait point vraie et réelle. Il eût été bon de diviser, à l'époque de la publication, le tirage de 10 000 en quatre ou cinq éditions fort sérieuses de 2 500 ou 2 000 exemplaires chaque. C'était

l'avis de Vacquerie. Je regrette que vous ne l'ayez point suivi. Aujourd'hui nous serions normalement, en moins d'un an, à la 4e ou 5e édition *vraie*. Le raccommodage que vous me proposez n'est pas bon, il faut laisser cette édition de *dix mille* s'épuiser lentement, mais sûrement et sincèrement, la vraie nouvelle édition devant être un grand in-18° bon marché qui, loin de nuire à l'écoulement du reliquat in-8°, y aiderait. Le système des éditions bon marché servant de prospectus et de véhicule aux éditions de luxe a été pratiqué avec beaucoup de succès par plusieurs éditeurs français, et a toujours réussi depuis vingt ans, quand il s'est agi de mes ouvrages. Je vous le recommande. Je n'ai plus que la place de vous envoyer mon cordial serrement de main. »

Quoi qu'en pensât Victor Hugo, son *William Shakespeare* n'a pas eu « le lendemain » qu'il s'en promettait. Certes le livre, qui contient des pages très belles et très fortes de critique ou d'histoire, vaut mieux que le silence sous lequel on l'accable, et j'en pourrais citer de nombreux passages qui seraient l'honneur durable d'une anthologie. Mais il manque d'unité et de mesure. Et l'on sent trop que *Lui, toujours Lui* ! y réclame en gloire ses jetons de présence. Il n'est pas un de ses quatorze *Génies* auquel il n'ait prêté avec complaisance des traits transparents de son propre génie ou de sa vie tourmentée. *Ego Hugo* : jamais sa devise ne s'est étalée avec plus d'orgueil que dans ce livre partiellement manqué. Mais une hirondelle morte n'empêche pas le printemps de fleurir et, malgré *William Shakespeare*, Victor Hugo, paré de ses chefs-d'œuvre, a sa statue immortelle, avec les grands hommes qu'il a exaltés et avec ceux qu'il a omis, dans « l'avenue des immobiles géants de l'esprit humain ».

LOUIS BARTHOU
de l'Académie française.

STRASBOURG 1918-1920

La France avait si peu voulu la guerre que, même pour l'organisation et l'administration de l'Alsace, elle n'arrivait pas à l'armistice avec un programme tout prêt. Des commissions s'étaient réunies, de 1915 à 1918, avaient élaboré de nombreux rapports, substantiels et judicieux. Pratiquement, les solutions essentielles étaient encore à l'étude ou en suspens, quand survint, avec la fin des hostilités, la « désannexion », qui exigeait des décisions immédiates.

***

Des départements du Bas-Rhin et du Haut-Rhin en entier, partiellement de la Meurthe et de la Moselle, conquis en 1870, l'Allemagne avait fait, en 1871, une manière d'État, l'Alsace-Lorraine, *Terre de l'Empire* (*Reichsland*), ou, comme on traduit habituellement, *Terre d'Empire*, — propriété indivise de la Prusse, de la Bavière, de Bade, du Würtemberg, de tous les royaumes et grands-duchés qui avaient lié partie pour la conquérir. Au-dessus des préfectures et des sous-préfectures, — qui subsistèrent (*Bezirke*, *Kreise*), — il y eut, à Strasbourg, un lieutenant de l'empereur, le *Statthalter*, commun gouverneur de nos anciens départements ainsi réunis ; également commune, une représentation plus ou moins tamisée du pays (d'abord, *Délégation*, en une seule

Chambre, plus tard, *Diète* provinciale, avec Chambre haute et Chambre basse) ; commun, tout un ministère avec ses divers départements, justice, instruction publique et cultes, intérieur, finances, agriculture, travaux publics. Si cette organisation de l'Alsace, telle que le gouvernement de Berlin l'avait faite, s'accordait à celle de l'ancienne Confédération germanique, toujours visible et facile à reconnaître dans le cadre plus neuf de l'empire allemand, tout la séparait des principes et des traditions qui régissent la République française « une et indivisible ». Les pensées pouvaient encore rejoindre la France par-dessus les Vosges, mais c'est l'Allemagne qui était là, depuis plus de quarante ans, et elle ne souffrait point qu'on oubliât sa présence. Peu à peu, elle façonnait à sa manière les habitudes administratives et politiques du pays ; peu à peu, les Vosges formant frontière douanière en même temps que territoriale, l'activité commerciale, industrielle, financière, s'était orientée vers l'Allemagne ; le français était proscrit à l'école, ou sa place parcimonieusement mesurée. Il y aurait donc toute une réadaptation à faire, non des sentiments, mais des institutions, de leur forme et parfois de leur esprit : tâche qui se dressait, formidable, devant la France, à l'heure où celle-ci revenait, encore étourdie de la lutte...

Après une période d'à-coups et d'improvisations, où l'autorité n'avait pas de pouvoirs, où l'on supprima sans remplacer, la reconstruction commença. A la tête de chaque ministère furent placés de hauts fonctionnaires, détachés du Conseil d'État ou de l'Inspection des Finances, appartenant au cadre des Ponts et Chaussées, des Eaux et Forêts, de la Justice, de l'Instruction Publique, qui avaient donné ailleurs mainte preuve de leur compétence dans leur spécialité et de leur aptitude à administrer ; et l'homme qui, pendant près d'un an, reçut leurs rapports, leur donna ses directives, porta leurs efforts au maximum d'effets, celui-là savait comprendre rapidement les affaires, travailler par lui-même, décider, vouloir, — et il avait reçu, avant de rejoindre son poste, tous les pouvoirs nécessaires : ministre d'hier, ministre de demain, ayant, même « détaché », lui aussi, ses entrées au Conseil d'égal à égal. L'œuvre, entreprise d'une humeur vaillante

par M. Maringer, malgré les défauts d'un système dont il était le premier à déplorer qu'on ne pût se servir pour une action efficace et rapide, puis reprise et méthodiquement, tenacement poursuivie par M. Millerand, cette œuvre est grande et force le respect.

Il fallait, avant tout, — l'antique adage empruntant aux circonstances économiques du moment un sens particulièrement précis —, il fallait que le pays vécût.

D'où ce double programme.

D'abord, assurer le pain quotidien. Quoique l'Alsace et la Lorraine n'eussent pas souffert de la disette au même degré que certaines parties de l'empire, que les relations familiales entre citadins et campagnards eussent facilité la circulation en fraude du beurre, des œufs, du jambon, les vivres, les denrées de première nécessité, s'étaient de plus en plus raréfiés. Le pain était complètement noir, la ration de viande ne dépassait pas cent cinquante grammes par semaine, le vin coûtait quinze marks le litre, le chocolat était oublié ou inconnu, pas de café ni de bière véritable, pas de savon du tout, du coton et de la laine en papier. En quelques jours, en quelques heures, le ravitaillement fit merveilles; dans toutes les boutiques, à tous les foyers, ce fut, comme par enchantement, la résurrection.

Ensuite, éviter la faillite. Le retour de la France pouvait avoir pour conséquence immédiate et directe la ruine matérielle de l'Alsace. Le mark, en effet, constituait, à l'armistice, l'unité monétaire du pays, et, tandis qu'en 1871, lors du changement inverse de souveraineté, le rapport du franc au mark s'était maintenu très voisin du pair, en novembre 1918, au contraire, l'état du change allemand diminuait considérablement la valeur du mark (0 fr. 70 environ, au lieu de 1 fr. 25), de l'unité monétaire en usage, qui n'aurait bientôt plus cours légal. Il résultait de là une sorte d'obligation morale pour la France de reprendre aux Alsaciens et aux Lorrains les monnaies allemandes qu'ils avaient en leur possession, et de les reprendre à la parité du franc, ou à peu près, sous peine de créer en Alsace et en Lorraine une crise économique aiguë, puisque la population n'aurait plus entre les mains, sans cette mesure compensatoire, qu'une monnaie

dépréciée. L'arrêté du Président du Conseil, ministre de la guerre, en date du 26 novembre 1918, qui retirait au mark son cours légal à partir du 15 décembre suivant, prescrivit en même temps l'échange, au profit des Alsaciens et des Lorrains, de leurs monnaies allemandes en circulation contre des monnaies françaises au taux de 1 fr. 25 ; et la loi de régularisation du 23 avril 1919 devait ouvrir à cet effet un compte spécial dans les écritures du Trésor, jusqu'à concurrence d'un débit de deux milliards deux cent cinquante millions.

Le salut ainsi assuré, un autre devoir s'imposait : reprendre en sous-œuvre tout l'édifice administratif, les eaux et forêts comme l'enseignement, l'enregistrement comme les travaux publics. Non point pour le plaisir de recréer à sa propre image, mais par suite d'une nécessité absolue : on ne pouvait pas laisser les fonctionnaires allemands, tête et corps de cette administration, *Ministerium*, *Bezirke*, *Kreise*..., gouverner, administrer, rendre la justice, enseigner les enfants, comme s'il ne s'agissait pas d'un pays français redevenu français. La transition ne devait pas être trop brusque, certaines lois, certains règlements pouvaient être utiles à garder, même, peut- être, à généraliser dans le reste de la France, — mais il fallait aussi qu'on préparât le lendemain, qu'on remît l'Alsace et la Lorraine, sans précipitation comme sans nonchalance, dans le chemin qui devait les amener, en quelques années, jusqu'à ce terme : la réintégration dans la collectivité nationale, au même titre et sur le même plan que les quatre-vingt-six autres départements. Cette multiple et complexe réorganisation fut conduite selon les vues les plus élevées. Les deux évêques ont été nommés par le président de la République, sur la proposition de M. Clemenceau. L'instruction religieuse continue à se donner dans les écoles. On a largement — comme il était naturel, mais sans faire valoir cette méthode par une publicité de mauvais goût — utilisé les concours qui s'offraient dans le pays même pour occuper les places laissées vacantes par le départ des fonctionnaires allemands. On a définitivement réveillé de leur sommeil les projets de percées des Vosges, périodiquement assoupis depuis l' « annexion ». On a pris au compte de la France les légi-

times ambitions de Strasbourg relatives à son port du Rhin...

Pourquoi donc, après un si magnifique effort, après même, il faut le dire, tant de réalisations immédiates, pourquoi quelques-uns sourient-ils, — tel le sceptique aigri à qui l'on parle de mariage d'amour et qui murmure, comme une réponse toujours prête, le mot de La Rochefoucauld : « ... Il n'y a en pas de délicieux... »? Malgré l'importance et l'étendue de l'œuvre accomplie, malgré le labeur, les sacrifices qu'elle démontre, il y a parfois, dit-on, non point un flottement dans l'opinion, rien, surtout, qui ressemble de près ni de loin à un regret de l'Allemagne chassée, de la France revenue, mais, chez certains, à l'égard de notre administration, une sorte de surprise inquiète, avec quelques récriminations. Pourquoi?

***

Il convient peut-être ici de rappeler quelle était, lors de l'armistice, la composition de la population en Alsace-Lorraine, la proportion respective de l'élément autochtone et de l'élément immigré. Le fait nouveau ne pouvait pas, on s'en convaincra aisément, modifier du jour au lendemain une pareille situation, sans qu'une grave perturbation s'ensuivît. Il y avait, en 1918, sur une population totale de 1.800.000 habitants, environ 400.000 Allemands, immigration qu'avaient attirée plus particulièrement les grandes villes (Strasbourg et Metz surtout, pour 50 p. 100 de leur population) ou quelques centres industriels de Lorraine (comme les arrondissements de Forbach et de Thionville). Qu'allait-on faire de ces Allemands? Personne n'en savait rien.

Tout le pays était contre eux, incontestablement, violemment : lointaine et toujours présente hostilité, tantôt proclamée avec éclat, tantôt plus silencieuse et comme contenue, mais non moins âpre, prête à se manifester au moindre incident, exaspérée, enfin, depuis quatre ans, par *leur* politique et *leur* attitude, les vexations de toute heure et de toutes catégories, l'amende, la prison, l'expulsion vers l'intérieur de l'Allemagne, résidence surveillée ou internement, la crainte, trop fondée ! de ce qu'*ils* auraient fait de l'Alsace après la

victoire[1], la joie insolente des « bonnes nouvelles », les sonneries de cloches qu'on ne voulait pas entendre, toutes ces souffrances, toutes ces colères expliquaient et justifiaient qu'on voulût se débarrasser de l'Allemand, lui faire repasser le Rhin (*iwer's Bächle*), réaliser, Hans et Gretel contre « chapeaux-verts », les images de Hansi... Quant à l'armée, à l'administration françaises qui arrivaient, — qu'elles ne tendissent point l'autre joue, nul n'en était surpris : trop d'horreurs remplissaient encore leur souvenir et leurs yeux, depuis l'agression brutale, en pleine paix, jusqu'aux crimes et aux destructions du Nord, dont on venait seulement d'apprendre après la libération, toute la monstrueuse vérité, — et trop claire était, chez ceux-là aussi, la conscience du châtiment que tenait en réserve pour la France l'Allemand victorieux... Un incident, un cri ! — et une Saint-Barthélemy éclatait, où beaucoup de gens n'auraient vu que la juste compensation de leurs cauchemars passés...

Peu nombreux, il est vrai, mais non moins passionnément français, d'autres firent un rêve. Maintenant que l'Allemagne n'était plus en Alsace, même s'il y restait des Allemands, ces esprits généreux souhaitaient voir s'étendre sur le pays le grand geste classique qui apaise avec une majestueuse assurance les flots soulevés... 400.000 Allemands ! leur expulsion en masse était-elle possible ? La France, avant 1914, n'avait pas de quoi les remplacer. Hélas ! depuis 1914... Et puis, l'Alsace en avait absorbé, assimilé, francisé bien d'autres. Il ne faut jamais oublier qu'elle est un pays-frontière, et que, si le Rhin, avant 1870, limitait la France à l'Est, l'Allemagne à l'Ouest, comme disent les manuels, il n'était pas encore devenu, entre les deux inconciliables, l'abîme. Les relations étaient assez fréquentes d'une rive à l'autre. L'échec de la Révolution de 1848 en Allemagne avait jeté en Alsace beaucoup de révolutionnaires vaincus ou déçus, qui y prirent racine, et, le jour venu, ne virent plus dans l'Allemand que l'ennemi. Même depuis l'« annexion », plus d'un Français avait rappelé — allusion ingénieuse, illusion parfois exagérée — le souvenir de la Grèce captive, qui séduisit son farouche vain-

1. Cf. Ch. Schmidt, *Ce qu'ils auraient fait de l'Alsace-Lorraine...*, Berger-Levrault, Nancy-Paris-Strasbourg, une brochure in-18, 1919.

queur. Ils n'étaient pas tous également mauvais — qu'on entende ce mot dans son acception la plus générale ou qu'on en limite le sens au point de vue national —, beaucoup d'Alsaciens le reconnaissaient eux-mêmes, qui les poursuivaient d'une haine collective et criaient qu'on les mît tous à la porte, mais s'enhardissaient à mainte démarche discrète pour faire lever l'expulsion de celui-ci, surseoir à l'expulsion de celui-là. Il n'était que juste de reconnaître leur activité, leur esprit méthodique, leur patience à s'instruire, leur audace à entreprendre. Pourquoi ne point tirer parti d'une situation aussi spéciale, et n'imagine-t-on pas les heureux effets pour la France d'une « révocation de l'Edit de Nantes » à rebours?... Ce n'était qu'un rêve, comme l'exécution loyale du traité de Versailles elle-même et dans la même mesure qu'elle. La réalité, de ce côté-ci du Rhin, était « fonction » de l'autre côté. Dans le premier moment, accablés par l'imprévu du désastre, ils se faisaient volontiers déférents, leur modestie nous sollicitait à l'indulgence, presque tous, soudain, se découvraient un grand-père qui avait servi dans les contingents westphaliens ou hessois de Napoléon (tandis qu'en 1871, on peut le dire en passant, aucun Alsacien ne se serait vanté d'avoir un ancêtre chez le vainqueur d'alors...). Mais, à mesure qu'on s'éloignait de l'armistice, leur attitude n'était plus la même. Là-bas, de l'autre côté, ils s'obstinaient à ne se croire ni responsables ni vaincus. Alors, de ce côté-ci, peu à peu, on relevait la tête, on parlait haut l'allemand par les rues, — eux qui, pendant ces quatre années, avaient interdit tout mot de français en public... —; tout bourgeois qu'on est, on guette aux kiosques l'arrivée des journaux qui prêchent le grand soir, on ricane en voyant passer, les jours de grève, certains cortèges tumultueux, on ricane, et l'on y reconnaît un peu de son désir réalisé....

Ce ne fut donc, en masse, ni l'expulsion, ni l'absorption. Alors, il ne restait plus guère que le hasard : le hasard poussé par la dénonciation, le voisin qui a souffert d'une concurrence, le tiède d'hier qui veut paraître ardent, la tentation d'un appartement dont il serait si facile de provoquer la vacance,... tous les mobiles parfois inélégants, qui se donnent libre cours dans les périodes troublées, la vengeance, l'intérêt, la peur : Tacite demeure vrai hors de Rome, et loin du Régent, Saint-

Simon. Il y eut des conduites vers Kehl où l'on ne saurait fixer longtemps son esprit sans voir une ombre se profiler sur l'avenir : petit commerçant, employé retraité, jadis venu tout jeune d'Allemagne, élevé en Alsace, marié avec une Alsacienne et depuis longtemps « assimilé », dont les fils, au lieu de devenir peut-être de bons Français, iront grossir là-bas, de toutes leurs rancunes, l'armée de la haine ; industriel actif et riche, fortement refaçonné, lui aussi, depuis son enfance, et qui n'aura pas de cesse qu'il n'ait rétabli sa puissance commerciale ailleurs en supplantant sur le marché sa propre firme d'hier... Je n'insiste pas : je sais trop que la critique est aisée et j'ai voulu seulement montrer combien l'art est difficile, combien délicate l'alternative. On peut dire pourtant qu'il y avait bien quelque illogisme — et quelque danger aussi —, tandis que nous préconisions en Rhénanie occupée une politique aimable, à annihiler ainsi, par l'effet certain de ces expulsions, l'effet éventuel de notre propre propagande. Et voici que, pour porter cet illogisme et ce danger au comble, survint tout à coup l'invraisemblable alinéa 6 du paragraphe 2 de l'annexe à la Section V du Traité de paix, qui prescrit la naturalisation de droit, sur leur simple demande, sans enquête, discrimination ni opposition possible, de toute une catégorie de personnes — identiques à celles que nous venions d'expulser pendant de longs mois[1]....

Au problème des Allemands s'ajoutait, complication supplémentaire, une question des Alsaciens, et certaines mesures, en partie nécessaires, relatives à la population autochtone, contribuèrent à agiter encore les esprits.

Une double raison avait présidé, je crois, à l'institution des *Commissions de triage*, qui, prévues bien avant l'armistice, formées d'hommes compétents (civils ou mobilisés, généralement originaires d'Alsace), commencèrent à fonctionner immé-

1. Les Allemands mariés à des Alsaciennes, ou réciproquement. Voici le texte de l'article : « Dans l'année qui suivra la mise en vigueur du présent » traité, pourront réclamer la nationalité française les personnes appartenant » à l'une des catégories suivantes : ..... 6°) Le conjoint de toute personne soit » réintégrée en vertu du paragraphe Ier, soit réclamant et obtenant la nationa- » lité française aux termes des dispositions précédentes... *La réclamation de* » *nationalité pourra faire l'objet d'une décision individuelle de refus de l'auto-* » *rité française*, SAUF DANS LE CAS DU NUMÉRO 6° DU PRÉSENT PARAGRAPHE. »

diatement après l'entrée des troupes : d'abord, séparer, parmi les Alsaciens, le meilleur grain du médiocre, pour rejeter celui-ci — même au delà du Rhin (ce qui peut, toutefois, paraître assez singulier, puisqu'il s'agissait de citoyens redevenus français...) ; ensuite, les garantir contre l'éventualité de décisions trop brusques de l'autorité militaire, si celle-ci, pressée d'agir, s'était contentée d'informations superficielles. Principes excellents, mais qui, à l'user, se révélèrent gros d'incidents et de conséquences pénibles. Peut-être ne se seraient-ils montrés que sous leur beau jour, si l'on avait avancé dans le pays tranchée par tranchée et qu'il eût fallu, à chaque village gagné, assurer ses derrières. Il n'en était pas ainsi. Mais pouvait-on, même après l'éclat de ce retour triomphal, unique dans l'histoire du monde, faire confiance à *toute* la population *alsacienne*, feindre d'ignorer les défaillances qui avaient pu se produire, chez certains timorés, au cours du drame, laisser revenir enfin la grande paix heureuse, sans évoquer d'abord le passé récent et lui instruire son procès? Cette mansuétude absolue et générale ne parut point possible. Trop de gens avaient souffert... Qu'on imagine l'état d'esprit d'un homme qui a connu, pendant quatre ans, la prison, l'exil, une existence heurtée et difficile, loin de chez lui, loin de sa famille restée en Alsace et tracassée par l'autorité allemande, loin de ses fils qui combattent dans les rangs français, imaginez-le revenant au pays avec la victoire et rencontrant sur son chemin, peut-être à sa porte, son dénonciateur ! Sans une épuration, il semblait que la justice immanente, qui venait de prouver magnifiquement son existence, n'aurait pas fait œuvre complète. Mais, quelle que soit l'équité des juges, une besogne comme celle-là ne va jamais sans de multiples remous, qui ne demeurent pas toujours superficiels : accusations réciproques, calomnies et querelles, voyez encore le duc et ses *Mémoires* ! Et qui se flatterait de soutenir qu'on a bien renvoyé les pires, qu'on n'en a pas gardé d'autres, plus douteux, moins faciles à ressaisir?

Au bout de quelques semaines, nouvelle aggravation. Pour diverses raisons d'ordre administratif et de contrôle, et parce qu'aussi le public s'irritait chaque jour davantage de voir circuler « comme avant » tout ce qui était « boche » ou

« demi-boche », on décida de répartir la population en catégories alphabétiques, qui prirent bientôt, dans la langue courante, forme d'adjectifs : on *est* « *carte A* », ou « *carte B* », ou « *carte C* », ou « *carte D* ». Je laisse de côté les deux dernières : les « *cartes C* », c'est-à-dire les ressortissants de puissances neutres, et, sauf à y revenir un instant, les « *cartes D* », les Allemands, puisque j'en ai déjà parlé tout à l'heure. Restent *A* et *B* : *A*, les Alsaciens, nés de parents et de grands-parents tous Alsaciens (c'est-à-dire Français), et *B*, nés en Alsace de parents et de grands-parents parmi lesquels figure un ascendant (ou une ascendante) originaire d'Allemagne, — même si l'impétrant est né avant 1870, même si l'ascendant est arrivé en France il y a un siècle ou davantage. Éducation, vie en commun, les mille réactions de la société sur l'individu pendant trois ou quatre générations, rien ne compte : soudain, voici le *pedigree*, qui tient lieu de tout, implacablement : « Aux quartiers qu'on exige d'un Français d'Alsace...? » insinuerait irrévérencieusement Figaro... Conséquences les plus diverses, comiques et tragiques. La loi ? la femme ne suit plus la nationalité de son mari, que dis-je? elle ne suit plus son mari lui-même, car, s'il est *A*, il a le droit de circuler en Alsace comme il lui plaît, et, si elle est *D*, même mariée avec *A*, les guichets de la gare lui sont interdits. La logique? On aurait pu trouver plus d'une « *carte B* » parmi les personnalités en évidence qui arrivèrent de Paris au lendemain de l'armistice : « *carte B* », un des plus justement considérés, parmi les chefs de service de la première heure, — « *carte B* », quatre galons au képi, derrière moi, dans la tribune centrale, le jour de la première visite présidentielle, — « *carte B* », pour qui l'on ouvrît le ban, l'autre matin, avec les formules solennelles de la réception dans la Légion d'honneur. La justice? On vient de voir que, de l'aveu même de l'administration, un *A* n'est pas nécessairement un pur entre les purs ; combien de *B*, par contre, — dont certains ne pouvaient même pas se douter de leur tare originelle, — avaient pensé et agi toute leur vie en Alsaciens ardents, allaient en pèlerinage à Nancy ou à Belfort tous les 14-juillet, furent notoirement parmi les plus *deutschfeindlich* pendant les quatre années de guerre, les plus confiants, malgré tous les communiqués Wolff, dans la vic-

toire française, les plus enthousiastes à l'heure attendue de la délivrance, — et, aujourd'hui, parce qu'une grand'mère qu'on n'a jamais connue, était venue de Kehl sous Louis XVIII, *le déshonneur d'être carte B !* — je ne dramatise pas : j'en ai vu pleurer de honte... Car cette catégorisation à outrance n'eut sans doute qu'un seul effet heureux : celui de faire apparaître combien vibrait jusqu'au fond du peuple l'amour-propre de la carte *A*, l'ambition de la carte *A*, en un mot, la fierté d'être Français. Elle en a eu assez d'autres : les vexations, les suspicions, la difficulté de s'expliquer devant des scribes qui n'ont point la vertu de patience, l'impossibilité de trouver du travail, les intrigues pour changer de classe, les déconvenues démoralisantes (« les Boches me traitaient de Français, — maintenant que nous sommes Français, voilà que je suis Boche »), mille répercussions profondes et durables. Durables, comme il arrive, même quand la cause initiale eut disparu, quand, après quelques mois, la *réintégration* commença de jouer, proclamant qu'il suffisait, pour être Français, en Alsace comme ailleurs, d'être fils de Français [1].

... Il faudrait rappeler, ici encore, jusque dans la libre et nécessaire critique, les circonstances de l'action. Si l'on a catégorisé peut-être avec trop d'entrain, si l'excellence de l'intention n'a pas toujours suffi à conserver à cette entreprise de classification épuratrice en grand tous ses partisans du début, c'est que la matière était particulièrement difficile à traiter, l'exacte justice difficile à satisfaire, dans cette société que secouaient encore les frissons d'une crise ethnique et morale de quarante-huit années, peut-être unique, elle aussi, dans l'histoire...

***

Après ces causes d'agitation quotidiennes, qui provenaient en partie de la position géographique du pays et de ses plus récentes vicissitudes — l'envahissement par groupes compacts à la suite du traité de Francfort, certaines immigrations

1. Ou petit-fils, si le père est né après 1870 ; sans tenir compte, cette fois, ni de la mère, ni de la grand'mère paternelle, ni des grands-parents maternels.

individuelles plus anciennes, étaient des faits dont nous avions peut-être insuffisamment prévu, mais dont nous n'avions pas créé l'extraordinaire complexité, — il faut bien, pour être vrai, en indiquer d'autres, dont il dépendait de nous, semble-t-il, avec une méthode plus sûre, de pallier les effets.

On a vu tout à l'heure ce qu'était l'œuvre immense de la valorisation. La France ne voulait pas que les Alsaciens et les Lorrains eussent à marquer comme une date néfaste dans leurs bilans personnels le jour qui les lui avait rendus, frémissants de joie et de confiance. Or, pour n'avoir été, sans préparation ni réflexion suffisante, qu'un chaleureux élan de finance primesautière, la valorisation n'a pas produit tout l'effet moral qu'on était en droit d'espérer. Dès le premier jour, les spécialistes avaient estimé qu'on pourrait faire mieux à moins de frais. En valorisant le mark à 1 franc, au lieu de 1 fr. 25, selon l'avis le plus fréquent, ou, selon d'autres, en limitant l'opération quant à son extension, d'après des règles non moins libérales, mais plus sages, on eût provoqué le même enthousiasme pour ce grand acte de bienveillante justice, et l'on aurait pu se montrer plus large dans le règlement des innombrables cas spéciaux. Après avoir dépensé sans compter, on se prit à réfléchir : d'abord, parce que la récapitulation des comptes de banques sur documentation précise fit ressortir des chiffres qui dépassaient de centaines de millions toutes les prévisions ; en outre, parce que le Traité de paix n'accordait à la France le droit de réclamer à l'Allemagne le remboursement des billets échangés qu'au taux moyen du mois précédant l'armistice, c'est-à-dire à 81 cm. 34 le mark, et non point à 1 fr. 25, — d'où un déficit, pour le Trésor français, de 43 cm. 66 par mark échangé. Maintenant qu'il fallait veiller à la dépense, apparurent des quantités de problèmes qu'on ne sut comment résoudre. L'échange de la monnaie allemande contre la monnaie française était intégralement opéré. Mais la valorisation des dépôts à vue et à préavis se trouvant dans les banques, — lesquelles avaient immédiatement crédité leurs clients à raison de 1 fr. 25 au mark, sans que l'administration des finances les eût couvertes jusqu'à présent que par une avance partielle? Mais la situation de nombreuses collectivités,

syndicats ouvriers, caisses agricoles, assurances, etc., obligées aujourd'hui de faire face à leurs engagements de toutes sortes sur la base de 1 fr. 25, alors que leurs avoirs ou leurs fonds de réserve sont constitués, dans des conditions qu'on ne saurait leur reprocher, par des titres allemands ou par des effets dont les souscripteurs sont allemands? Il ne serait pourtant pas juste qu'un industriel, un banquier, un simple particulier, dont l'actif et le passif auraient été, en novembre 1918, de 100 000 marks, par exemple, fût ruiné. en un instant, de par la conversion de son passif en 125.000 francs, tandis que son actif ne serait plus représenté que par 81 340 francs[1] (les 81 cm. 34 au mark stipulés dans le Traité de paix.)

Et surtout il y a la multitude des cas en instance, pour lesquels on se heurte à tous les bureaux, on attend des réponses, on implore des solutions, on s'énerve à ne rien voir venir : des quantités d'Alsaciens qui se trouvaient au delà du Rhin au moment de l'armistice, pour des raisons très dignes de considération et parfois de reconnaissance, et qui n'ont pu revenir à temps pour la date du 15 décembre 1918 (la date extrême fixée pour le cours légal du mark par l'arrêté du 26 novembre) — non que le désir leur en manquât, mais par suite de difficultés administratives de toutes sortes, soulevées tantôt par l'Allemagne, tantôt par la France. Défilé lamentable ! L'un, déporté pour *Deutschfeindlichkeit*, se débarrasse, pour « faire » un peu d'argent et rentrer plus vite chez lui, des quelques meubles qu'il avait emportés, revient tout heureux, mais trop tard... ; l'autre, évacué par les Allemands sur l'Allemagne, lorsqu'en août 1914 les troupes françaises pénètrèrent en Alsace, puis, autorisé à rentrer chez lui, — mais, impossible, le front faisant frontière ! *chez lui*, c'était Dannemarie, Dannemarie, une des localités de la haute Alsace non abandonnées par les Français après la retraite de Mulhouse : il reste en Allemagne, essaie de vivre, s'établit au hasard, liquide dès l'armistice son établissement temporaire, et revient — huit jours après la date fatidique ; un autre (qui habitait au pied du Hartmannswillerkopf), réfugié dans le Palatinat, veut ren-

1. Cf. *Chambre de Commerce de Strasbourg, Procès-verbal de la séance extraordinaire du 22 janvier* 1920.

trer en Alsace dès le lendemain du 11 novembre, mais le commissaire aux réfugiés, n'ayant pas reçu d'ordre, s'oppose à tout départ, — et les instructions régulières ne sont arrivées que le 28 décembre ; un autre, curé de village, près de la frontière suisse, emprisonné par les Allemands comme suspect, puis expulsé, n'a pu revenir, lui aussi, qu'après le terme fixé : profitant du voisinage de la Suisse, avant que ses biens ne fussent sous séquestre, il avait réussi à mettre en sûreté quelques papiers allemands dans une banque de Bâle, — et il attend toujours « sa » valorisation ; celui-ci, fait prisonnier par les Anglais en Afrique au mois de novembre 1917, n'a été remis par les Anglais aux Français qu'en mai 1919, n'a pu revenir qu'en juillet... ; et celui-là, à qui ses propos anti-allemands valurent vingt jours de prison, puis mobilisé, fait prisonnier en Roumanie, d'où il n'a pu revenir qu'au mois de mars 1919 ; et celui-ci, qui représentait à Francfort les intérêts d'une des plus puissantes industries françaises ; et celui-là, citoyen français, toléré en Alsace par l'autorité allemande, prisonnier civil, ainsi que sa femme, après la déclaration de guerre, autorisés tous deux, à cause de leur âge, à se rendre en Suisse : d'où ils ne purent revenir en Alsace qu'à la fin décembre 1918, non sans avoir « passé au Consulat français », où « on nous a dit que nous ne pouvions emporter d'argent allemand, — sur leur conseil nous l'avons placé à Bâle », dans une banque alsacienne, — et il y est toujours, non valorisé... Aussi bien, partout, comme au consulat, qu'ils rentrassent par Kehl, par Rastatt, par Griesheim, par l'un ou l'autre des centres de rapatriement, le personnel de service donnait avec autorité des renseignements vagues, promettait, parlait d'un « avis dans les journaux », qui paraîtrait « dans une quinzaine », pour dire « où chacun pourrait changer son argent »...

Parce qu'on a manqué de sang-froid, ou de docilité aux conseils des techniciens, le souvenir du bienfait collectif risque de s'évanouir parmi la multiplicité des déceptions particulières : ainsi parfois, dans la joyeuse splendeur des fêtes illuminées, les gerbes les plus brillantes retombent en dangereuses étincelles...

D'une autre mesure également improvisée les conséquences pèsent lourdement sur l'esprit public en Alsace et en Lorraine. Aux fonctionnaires envoyés de l'intérieur furent attribuées des indemnités spéciales. Et c'était justice, — mais avec quelques réserves.

Il était indispensable qu'au lendemain de l'armistice, chacun des départements ministériels détachât, comme on l'a vu, dans le pays désannexé un certain nombre de fonctionnaires de son ressort, auxquels il était normal de tenir compte des dépenses supplémentaires qui résultaient de leur envoi en mission : pour quelques semaines, pour quelques mois, sans qu'il fût possible de leur donner d'avance la moindre indication sur la durée probable de leur absence, ils laisseraient chez eux leurs familles ; loyers, frais de maison continueraient à courir ; c'était une double existence, dont l'Etat devait porter la responsabilité pécuniaire, jusqu'à ce que leur mission prît fin. Autre cas. Parmi ces fonctionnaires, il y a — et on ne le dira jamais assez — des chefs de service éminents, de ces hommes qui, par leur faculté d'adaptation, par leur puissance d'organisation et d'initiative, par l'action qu'ils exercent sur tout un personnel et celle qu'ils peuvent exercer sur le développement de tout un pays : ailleurs les retenaient leurs attaches de famille et leurs habitudes d'existence, une carrière définitivement engagée, désormais facile, qui ne leur laissait plus, comme on dit, que des lauriers à cueillir ; et, pourtant, tels d'entre eux poursuivraient volontiers l'œuvre qu'ils avaient eu mission d'entreprendre ici, œuvre importante et délicate, lourde de travail et de responsabilités ; l'Alsace a besoin de leurs capacités, ils lui consacrent tout un renouveau de leur activité et de leurs talents. Troisième exemple, d'un ordre à peine différent. L'Université allemande de Strasbourg jouissait d'une grande réputation. Nous voulons lui garder un prestige au moins égal. Les professeurs allemands disparaissent. Il faut donc les remplacer par d'égales valeurs, par des maîtres auxquels leur savoir, leurs travaux ont valu une égale autorité. Or, chacun sait ce que représente la situation d'un professeur à la Faculté de médecine de Paris, par exemple, les avantages moraux et matériels qu'il doit à de longues années de labeur, à la fréquentation quotidienne de

l'élite scientifique, des corps savants de la capitale, à une clientèle illimitée. Si on veut attirer, retenir de tels hommes à Strasbourg, il faut bien — je m'excuse de la brutalité de l'expression — leur faire des offres capables de les séduire. Il y va de l'intérêt de l'Alsace, de l'intérêt de la France.

Mais, normales, temporairement, dans le premier cas, pour une plus longue durée, dans le second, le troisième, et beaucoup d'autres, certes ! ces indemnités cessent de l'être quand elles s'appliquent à tous les fonctionnaires indifféremment, non point seulement à des organisateurs en mission, non point seulement à des hommes qui abandonnent une situation conquise à grand'peine ailleurs et qui peuvent enrichir l'Alsace de leur personnalité, mais encore à tous ceux, même très jeunes, même débutants, inexpérimentés, sans « états de service », qu'on y envoie par le simple jeu des rouages administratifs. Et la France, appauvrie en « matériel humain », n'avait pas toujours le choix. A Lunéville, pas d'indemnités, à Château-Salins, des indemnités, et, parfois, quelles indemnités ! A côté d'eux, le personnel local, qui comprend des hommes d'âge, d'expérience, sachant les deux langues, reste en fonctions, avec son traitement sans indemnités, soit un total étrangement inférieur. D'ailleurs, pour beaucoup de ceux que leurs administrations respectives mettaient ainsi à la disposition du Service général d'Alsace et de Lorraine, la mutation s'accompagnait d'un avancement, parfois très avantageux par lui-même et qui aurait dû suffire. Enfin, personne ne saurait prétendre que tous ces fonctionnaires dussent leur nomination à une connaissance spéciale du pays, ou à des qualités particulières qui en imposeraient à leurs collègues autochtones. Dans les dernières années du régime allemand, les Alsaciens avaient maintes fois reproché au gouvernement impérial de traiter l'Alsace-Lorraine comme un pays d'exploitation trop rémunérateur pour ses fonctionnaires, et nos sympathies encourageaient volontiers ces manifestations de l'opposition alsacienne. Nous ne recommencerons pas l'expérience à nos dépens, nous saurons faire le départ nécessaire entre les avantages légitimes et les autres, mais il ne faudrait pas laisser trop longtemps à l'opinion alsacienne l'occasion de s'égarer, car la délicatesse de la tâche ne suffit pas à justifier certaines

inégalités, ni certaines prodigalités, invraisemblables, mais vraies. L'administration française n'était-elle pas assez ingénieuse pour trouver au problème une solution plus élégante? On a peine à le croire. En tous cas, si quelqu'un a pu supposer un seul instant que ce système des indemnités, conçu et appliqué comme il le fut, suivrait un bonhomme de chemin sans soulever des tempêtes de récriminations sur son passage, c'est que, le jour où Descartes écrivit que « le bon sens est la chose du monde la mieux partagée », l'auteur du *Discours de la Méthode* fut le premier des humoristes.

***

Au-dessous des questions d'ensemble, qu'importent les détails? « L'administration est bien compliquée, routinière, vieillotte; le fonctionnaire se préoccupe trop de ses patrons politiques et de ceux du voisin; il accueille avec une indifférence presque hostile les affaires nouvelles, même utiles à l'État, mais qui dérangeraient sa tranquillité bureaucratique » : tous les Français, chaque jour, répètent de tels propos, citent de tels exemples, toute la France se plaint — quelquefois même à tort ou avec excès... — de ces mœurs administratives; pourquoi les Alsaciens ne les remarqueraient-ils pas à leur tour, et n'en souffriraient-ils point comme d'une déception? « Ne jamais savoir à quel service s'adresser, être renvoyé d'une porte à l'autre, aimablement, mais interminablement, n'arriver à rien si l'on n'a pas un ami dans la place, mais, dans le cas contraire, arriver à tout... » : un Parisien sourirait, parce qu'il connaît de longue date toutes ces misères. « Qu'est donc devenu...? — Vous ne savez pas?... Il est parti... avec de l'avancement... — Comment? pour avoir si mal réussi ici? — Sans doute !... » De cette surprise aussi Paris serait surpris. Mais nous ne sommes pas à Paris... Et quelques honneurs de qualité, qui n'ont récompensé, notoirement, que d'habiles entregents... : je vous le dis, le boulevard est loin, et, ici, on s'étonne encore. Aussi bien, dans tous les temps, les plus avides de récompenses sous le régime nouveau ne sont-ils pas toujours ceux qui ont le moins coqueté avec l'ancien ; se faire oublier serait un aveu ; il est aussi prudent qu'agréable

de reparaître en bonne et brillante place. Pourtant, avoir, du front occidental, envoyé un peu trop de bonnes choses à l'arrière, avoir escompté un peu trop complaisamment le rapport éventuel d'une expropriation de biens français, avoir, en un mot, trop ouvertement « misé sur le mauvais cheval », ne sont pas des titres à la bienveillance particulière de notre administration. « Ce n'est pas tout d'être blâmé, disait déjà M. de Sartines à Beaumarchais, il faut encore être modeste. » Quelques-uns ont un peu manqué de modestie, mais leur succès a prouvé que M. de Sartines avait tort. De cela aussi, qui sait? un Parisien sourirait. En Alsace, selon l'expression familière qui revient dix fois par jour en ce moment dans les propos strasbourgeois, « cela fait faire beaucoup de mauvais sang », parmi ceux qui ne se poussent point dans le monde et qui se sont contentés d'être fidèles, même quand la cause paraissait perdue. Mais il doit y avoir beaucoup de joie au ciel, s'il est vrai que les pécheurs repentis y donnent le ton...

De temps en temps, je l'accorde, on a bien ri, même en Alsace : ainsi, au mois de février 1919, quand parut, sous l'en-tête officiel : « RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. — POSTES ET TÉLÉGRAPHES », cet Annuaire des abonnés au téléphone de Strasbourg, où la Préfecture ne figurait que sous le nom de l'ex-préfet allemand : PAULI, *Bezirkspraesident* (*Amtszimmer*) — *4977*, où la résidence du Haut-Commissaire de la République s'appelait toujours : STATTHALTER-PALAST, *Brandgasse* — *180*! ainsi, encore, quand le *Journal Officiel* publia, au mois d'août 1919, des nominations d'officiers d'Académie au titre d'institutrices « à la *Höhere Mädchenschule* privée » de Colmar, ou de professeur « *à l'Oberrealschule* », ou de « directrice intérimaire de *Mädchen Mittelschule* à Strasbourg » ; ainsi, toujours quand l'Administration des Postes, au cours de l'été de 1919, — plusieurs semaines après la signature du Traité de Versailles, — fit placarder, sur toutes les boîtes aux lettres des mille sept cents communes d'Alsace et de Lorraine, cette formule, singulièrement apte, n'est-ce pas ? à rétablir dans les esprits la notion de l'intégrité nationale... : « En vue de faciliter les correspondances *à destination de la France*... ! »... J'en passe... Ah ! oui, on a bien ri à Strasbourg ; mais peut-être aurait-il mieux valu ne point prêter à rire... Et aussi, qu'on

n'eût pas toujours à revenir du plaisant au sévère, — parce que trop de maladroits sont arrivés de Paris, et d'ailleurs « en France », négociateurs de dérogations, orateurs aux apostrophes déplacées (« Oh ! entendre cela, à Strasbourg !... » interrompit quelqu'un, un soir...), trop de plaisantins ou de sots, prompts à considérer comme « Boche » l'hôtelier qui n'a pas de chambre disponible, le petit employé qui ne veut pas signer une « souscription à tempérament », le contrôleur de tickets qui ne s'exprime pas encore couramment en français... Ce ne sont que détails, je le sais, mais qui importent, au contraire, parce qu'ils sont nombreux (je n'ai fait qu'un choix discret), divers à l'infini et de la vie de chacun, de la vie de tous les jours. Vraiment, on ne peut exiger, parmi tant de petits faits contraires, que les Alsaciens montrent, à toute heure, à tout instant, une âme de « 22-novembre [1] », et s'étonner qu'à leur bonheur même se mêle parfois quelque « mauvais sang ».

*
* *

Certains, dit-on, se complairaient à cette humeur... Je sais bien qu'il est délicat pour un amant passionné de jouer les Alceste :

Plus on aime quelqu'un, moins il faut qu'on le flatte ;
A ne rien pardonner le pur amour éclate.

Mais Célimène elle-même ne serait-elle pas doucement émue, si l'homme aux rubans verts, sans « fermer les yeux aux défauts qu'on lui trouve », proclamait, du même coup, qu'elle n'y est pour rien? que seuls l'ont ainsi faite ces « vices du temps » dont il voudrait « purger son âme »?

Ce sont, en effet, les vices du temps, je veux dire les quarante-huit années de l'occupation allemande, qui ont limité l'horizon de l'Alsace. Un acte diplomatique ne contient en apparence que des stipulations territoriales, financières, économiques. Les conséquences d'un autre ordre ne se révèlent que plus tard. Ainsi du traité de Francfort : ce fut

1. Le 22 novembre 1918, jour de l'entrée des troupes à Strasbourg, est resté la date symbolique de la délivrance.

un de ses plus tristes effets que ce resserrement de l'Alsace entre les Vosges et le Rhin, qui la contraignit peu à peu — ne pouvant être française, ne voulant être allemande — à ne plus penser qu'à elle-même. Cette mentalité-là aussi, quand elle se dessina, dans les quinze ou vingt dernières années du régime allemand, nos sympathies l'encouragèrent, car nous y voyions une garantie contre l'intrusion du germanisme en Alsace. « L'Alsace aux Alsaciens » fut alors une commode plate-forme d'opposition. « C'en est fini pour toujours, a très bien dit M. Millerand dans son beau discours de Phalsbourg, de ces formules étroites et égoïstes qui furent, un jour, la traduction heureuse et nécessaire de votre résistance à l'Allemagne. Vous voici rentrés dans la grande unité française... [1] » Mais nous avions observé naguère sans déplaisir le progrès de ce mouvement, et, qu'il ne nous fût pas possible, aujourd'hui, de l'arrêter brusquement, de faire comprendre à chacun, du jour au lendemain, la différence des temps et des situations, rien de plus naturel. Aussi bien de nombreuses raisons s'opposaient-elles à ce que cet état d'esprit s'évanouît avec le régime allemand, comme par un coup de baguette magique. Tandis, par exemple, que les Alsaciens de 1871, obéissant à un sentiment de dignité très méritoire, mais qui n'était pas sans péril pour la collectivité alsacienne, s'obstinèrent dans l'abstention totale, la génération suivante, habile à faire pièce à ses maîtres, s'engageait peu à peu dans des avenues jusqu'alors interdites ou jalousement surveillées. Si donc quelques-uns de ces jeunes hommes, toujours maintenus en sous-ordre dans la hiérarchie judiciaire ou universitaire du pays, soudain débarrassés de leurs chefs allemands, se jugeaient, d'office, capables de remplir les plus hautes places enfin vacantes, même en brûlant les étapes, c'est là un phénomène trop général à l'heure actuelle, ailleurs non moins qu'en Alsace, pour qu'on s'étonne de le voir se produire quelquefois ici, à la faveur des circonstances spéciales qui ont défait, refait, encore défait, encore refait l'ossature administrative du pays. Toutefois, dans la fièvre du moment et le bouillonnement de la vie renaissante, cette ten-

1. Discours prononcé le 12 octobre 1919, à l'inauguration du monument aux défenseurs des trois sièges.

dance a eu ses outranciers. Sans aller jusqu'à dire, comme ce brave garçon, plus simple encore que simpliste : « Toute notre potasse passait en Allemagne, maintenant elle s'en ira en France, nous ferions mieux de garder notre potasse pour nous » — et les mines du Haut-Rhin en produisent 100 000 tonnes par an !... — quelques-uns n'ont pas toujours une vue large des choses. Ils rétréciraient volontiers le champ de l'Alsace jusqu'à en exclure, dit-on, ceux qui ont quitté le pays après 1871, même, peut-être, ceux qui l'ont quitté en 1914, agents naturels, pourtant, de la liaison à rétablir, dont la seule présence eût écarté de la place autant d'éléments moins capables de comprendre, dont la seule ambition était de bien servir, sans indemnités, ceux-là, pour l'honneur et la joie de servir chez eux ! D'autres ne se rappellent pas qu'on a maintenu, nommé ou promu plus d'un fonctionnaire originaire du pays, uniquement parce qu'il était sur place et en place, — ou bien, s'ils y pensent, m'assure un observateur sans doute malicieux, c'est pour en dire encore bien davantage sur son compte, — *parce que* des leurs... Dans leur hâte légitime à vivre une vie nouvelle, ils oublient qu'on ne peut pas les mettre tous au premier rang avant de les avoir formés à nouveau. Qu'ils se rassurent ! — car c'est là une différence essentielle — : l'Allemagne de 1871 et, plus encore, celle qui a suivi, les effrayait à juste titre, ayant un trop-plein de population administrative, commerçante, ouvrière à déverser sur le pays ; or, il n'en est pas de même de la France de 1918, et il ne saurait s'agir de remplacement, mais de directions et d'encadrements, sans lesquels, si chaude qu'ait été l'étreinte du retour, quelle que soit la bonne volonté des cœurs, la réadaptation réciproque serait perpétuellement différée, à chaque instant compromise, et, pour tout dire, impossible.

D'autres symptômes révèlent une déformation d'un autre aspect, mais d'une même origine.

L'Allemagne a trop gouverné l'Alsace. La Prusse, il ne faut pas l'oublier, l'avait prise directement au sortir du second Empire. Quand la liberté est revenue, les Alsaciens ne l'avaient pas vue depuis 1848. Aussi ne l'abordent-ils pas sans quelque gêne, qui se traduit tantôt par des hésitations, tantôt par des privautés également singulières. A quelqu'un qui lui deman-

dait s'il avait souscrit au récent emprunt, un paysan des environs de Wissembourg répondait : « Non... pas encore... je ne demande pas mieux, mais je ne sais pas s'il faut... le sous-préfet ne nous l'a pas encore dit... » Certains réclameraient volontiers, comme je l'ai entendu moi-même, un échange : « un peu plus d'ordre, un peu plus de fermeté contre un peu moins de liberté ». En revanche, les enfants des écoles, dans la joie de notre arrivée, croyaient l'obligation scolaire abolie, la *Freiheit* qu'ils criaient, c'était la liberté de ne plus aller en classe, — et il y a bien un peu de cet état d'esprit, même chez ceux qui ne sont plus des enfants... On s'étonne que l'administration française n'ait pas à son tour une officieuse *Strassburger Post*, pour dire « ce qu'il faut penser » et pour corriger les bruyants « échos » auxquels d'autres feuilles s'amusent parfois, enfin libres ! devant un public qui n'est pas encore immunisé contre le racontar du jour par l'on-dit du lendemain. Ils ne respiraient plus, depuis trop longtemps, qu'un air raréfié, et, par la faute de ce régime, les voici, aujourd'hui, un peu surpris par le vent du large, obligés de refaire un apprentissage de la liberté, ces hommes qui, « du temps français », s'y étaient montrés des maîtres, amis de l'équilibre, jusque dans les évolutions les plus hardies.

... Et puis, il faut bien avouer que la vie les a un peu gâtés, depuis quelques années : à quoi l'on s'accoutume aisément, non sans un inconscient désir qu'il en soit toujours ainsi. Par un heureux et juste retour, la guerre, cette fois, les a épargnés. Ils ont eu leurs angoisses, — des angoisses dont la France doit leur garder une reconnaissance éternelle, — ils ont eu leurs privations et leurs douleurs, mais ils n'ont pas vu de leurs yeux, chez eux, les ruines et les désorganisations qui séparent, comme deux mondes, 1919 de 1914. Les admirables rouages administratifs dont ils se souviennent étaient d'une régularité parfaite, — peut-être un peu moins parfaite aujourd'hui, — de l'autre côté du Rhin... ; et ils ne se disent pas toujours que, si le train de Fegersheim ou de Pfaffenhofen n'est pas arrivé à l'heure, ce retard n'est qu'une des infimes et lointaines conséquences du cataclysme universel, qu'il n'est point nécessairement un fait de mauvaise administration locale. On n'a pas été, à deux reprises en cinquante ans,

parmi des drames effroyables, l'enjeu d'une rivalité plusieurs fois séculaire et l'objet de l'attention passionnée du monde, sans acquérir dans cette situation éminente quelque assurance de jugement. Si quelques-uns acceptent plus volontiers le changement qui les favorise que celui qui les dérange, cela n'est-il pas humain, et de tous les temps? Contre la législation de l'enregistrement et son introduction précipitée, j'ai entendu de nombreuses plaintes ; contre la loi de sursis, aucune. Pour qui ne connaît pas toutes les nuances de la langue française, plutôt que de travailler à les apprendre, — dur labeur, pour des hommes faits !... — la tentation est forte, parfois, d'ériger en principe tout ce qui favoriserait le maintien d'un état de choses où elle n'était pas indispensable : raison de toutes les raisons, en vérité, une de ces raisons *incognito*, d'autant plus puissantes qu'on ne les avoue pas, aux autres ni à soi-même, — et qui s'aperçoit clairement au fond de presque toutes les réserves, les bouderies et les nervosités.

Péchés véniels que tout cela, et qui ne se rencontreraient point chez des hommes d'une moins haute intelligence, moins raisonneurs parce qu'ils seraient doués d'une moins vive raison; petits défauts de bons Français, si Français qu'ils estiment n'avoir pas d'effort à faire pour le paraître, et qui aiment à parler politique — par où ils sont aussi de la famille.... —, et qui voudraient la France parfaite, toujours et en tout, pour n'avoir pas à lui reprocher quoi que ce fût, à elle....

***

La vie normale n'a pas repris sur la terre. Il n'y a pas de raison pour qu'elle ait repris en Alsace, dans un pays où, pour la deuxième fois depuis un demi-siècle, tout a été bouleversé : nationalité, cadres politiques et administratifs, langue, commerce, industrie, matières premières et débouchés, fournisseurs et clients. Pour que reprenne enfin cette vie normale de l'Alsace dans la vie normale de la France, pour faciliter, en même temps, la réadaptation, une mesure, parmi d'autres, apparaît nécessaire, dans un délai qui ne soit pas trop éloi-

gné, mesure purement extérieure en apparence, mais qui touche au fond même des choses, en réalité.

Sous un autre drapeau, avec des méthodes différentes, le Commissariat général de la République ne faisait pourtant que prendre la suite du statthalter impérial. Une solution de continuité — on faillit en faire l'expérience.... — ne pouvait aboutir qu'à un désastre : il était impossible de revenir brusquement du type *Reichsland* au type *département*. Et M. Millerand a admirablement constitué l'organisme indispensable. Mais « ce grand ouvrier qui sait comme on fonde », a peut-être fondé trop bien. Il a négligé, en le constituant, d'en assigner un terme à sa durée. Sans doute, je ne l'ignore point, il lui apparaît comme la forme visible, tangible de ce régionalisme qui occupe souvent ses pensées, expérience actuellement limitée qui servirait de modèle et, si je puis dire, de point de départ pour le reste de la France. Mais, d'abord, le régionalisme *alsacien-lorrain* n'est qu'un mot, précisément parce qu'*Alsace* et *Lorraine* en sont deux : entre l'une et l'autre, on ne saurait trop le répéter, les différences (langue, religion, aspect physique, produits du sol, etc.) sont infiniment plus nombreuses que les analogies, leur désigation sous une expression commune ne date que de 1871, n'est que la traduction de : *Elsass-Lothringen* ; entre Alsace et Lorraine, le trait d'union est d'origine allemande, et il n'en est pas un : un régionalisme régionaliste, et non point administratif, unirait peut-être Metz à Nancy, non à Strasbourg. Ensuite, sans s'arrêter au principe, il faut bien reconnaître que la réalisation n'en paraît ni prochaine ni certaine : M. Millerand lui-même est préoccupé d'autres soins et il est trop clair qu'on ne saurait, dans ces conditions, laisser indéfiniment à ce pays sa forme administrative allemande. Il ne serait pas bon qu'aux yeux des Français, ni des Allemands, ni des Alsaciens et des Lorrains, l'ex-Alsace-Lorraine prît l'habitude de considérer le temporaire, même indispensable, je le répète, et il l'est encore — comme un définitif, qu'elle devînt une sorte de territoire « à part », « en l'air », « pour soi », dont on continuerait, pendant de nouveaux lustres, à étudier l'âme et tâter le pouls comme si elle n'était pas revenue à son état normal. Et ce retour aux trois départements, aux départements sans

statthalter, ne serait nullement un obstacle au maintien de toutes les transitions plus longtemps nécessaires à l'heureux groupement de certains services communs.

Aussi bien, à supprimer cet échelon supérieur, rapprocherat-on peut-être — autre avantage inestimable — l'administrateur des administrés : le pouvoir verra de moins haut, de moins loin, le public, le vrai public. Ce n'est pas connaître le pays que d'avoir « reçu » quelques-uns de ceux dont on sourit à Strasbourg en disant d'eux: « *toujours les mêmes* »; « toujours les mêmes » aux réceptions de 1920, de 1919, de 1918, de... — oui, paraît-il, pour quelques-uns... — de 1914, de 1913, de 1912.... On a beaucoup travaillé au Commissariat général, énormément, peut-être trop : on n'a pas toujours eu le loisir de prendre contact avec les réalités profondes. Les jours où l'opinion est un peu fébrile, ne voir dans cet accès qu'une « menée boche », c'est un diagnostic séduisant, mais trop facile, et dangereux. Regardez le Palais du quai Lezay-Marnésia, les grands ministères de la place de la République : les fenêtres sont hautes et larges, mais elles ne s'ouvrent que sur la ville neuve, la ville des notables et des fonctionnaires, des « baillives » et des « élues ».

***

L'Alsace, la France alsacienne, n'est pas tout entière sous ses lambris dorés. Elle est aussi, sans élégances et sans phrases, chez ceux qu'on n'invite pas. Elle est même chez ceux qui hochent la tête en murmurant, comme elle était, en d'autres temps, chez d'autres grognards. Elle est dans ces anciens, qui s'amusent parfois à donner du *Nunc dimittis* un correctif profane, en l'accompagnant d'un geste joyeux du poing : « Non ! non !... il y en a qui disent qu'ils peuvent mourir maintenant ! moi, c'est maintenant que je veux vivre... » Elle est dans l'ardente et robuste génération de ces hommes qui n'ont pas vu l'Alsace française, qui ont à peine vu la France, mais qui y ont tant vécu, de tout leur cœur, de tout leur esprit, par toutes les traditions du foyer familial, par tout ce qui attirait, retenait, occupait leur attention outre Vosges, qu'ils devinrent encore plus Français que leurs pères :

de leurs pères ils ont le patriotisme ombrageux, et cette nuance de sentiment que j'ai déjà notée tout à l'heure dans un autre domaine, cette fierté spéciale qu'on trouvait jusque chez les plus humbles avant 1870, au fur et à mesure du progrès de la langue française dans le pays : fierté de sentir croître en soi chaque jour, dans ses habitudes de pensée et de vie, ce quelque chose que je ne veux pas définir, pour n'être pas suspect de rhétorique, mais que tout le monde comprend et que résume le mot *français*. Pour ceux-là, la joie de la patrie retrouvée domine chacun de leurs jours, ils savent combien elle a souffert, ils lui font confiance et crédit à travers toutes les difficultés : « Il n'y a pas de plus grand honneur que d'être redevenus Français, s'en va répétant l'un d'eux, et cela vaut bien quelques changements d'habitude !... » Elle est, la France, dans la masse immense, modeste, anonyme, de ceux qui ne demandent rien, que ne tentent ni les honneurs, ni les places : la rapiéceuse de linge du Neudorf, qui n'a de récriminations que contre ceux qui récriminent et voudrait les fuir, « si elle saurait mieux le français », jusqu'à l'autre bout de la France ; l'ouvrière en journées, de Brumath, qui, malgré ses cinquante ans passés, s'est astreinte à suivre des cours de français, le soir, et revient tout heureuse, chaque semaine, de ses courses à Strasbourg, parce qu' « elle a tout compris ce que disaient les dames dans les magasins » ; le paysan dont on me parle un peu partout, pour qui le maître d'école « ne sait rien », quand il ne sait pas le français ; l'aubergiste, ici, près du Vieux-Marché-aux-Poissons, qui remarquait avec peine, dans les dernières années, la montée du flot allemand recouvrant peu à peu certains îlots jusqu'alors restés français dans le dialecte familial, qui souffrait d'entendre ses enfants, à la sortie de l'école, parler de *Schirm* au lieu de *parablie*, d'*Isenbahn* au lieu de *gâre*, de *Bouryermeisteramt* au lieu de *mairerie*, — et maintenant, pour qu'ils ne gardent même pas leur accent, pour qu'ils soient bien des « Français comme les autres », les « envoie apprendre » à Lunéville ou à Besançon ; l'instituteur de la rue Sainte-Aurélie, qui, avant 1914 comme depuis 1918, fidèlement, patiemment, réunit autour de lui un public d'ouvriers et d'employés pour leur faire chanter des chœurs en français ; —

et tant d'autres que je pourrais nommer, qui, eux aussi, leur journée finie, avant 1914, pour maintenir, comme depuis 1918, pour faire revivre, consacrent leurs heures du soir à enseigner leur joli français un peu traînant, un peu chantant. La France, elle est dans mon village, où, — comme partout, d'ailleurs, du hameau à la ville, — dès l'entrée des troupes, toutes les enseignes, d'un joli mouvement spontané, ont revêtu leur plus bel aspect français, où la Grand'Rue, qui n'avait pas d'autre nom jusqu'alors, et qui n'est, en vérité, que la grand'route, s'est aussitôt divisée en quatre sections pour faire honneur à quatre généraux, — sans parler d'un cinquième, dont on a mis le nom aussi sur une belle plaque bleue, au coin de la rue qui monte, en face de la mairie, parce qu'il est né là, et qu'il en est parti, il y a quelque quarante ans, pour le lycée de Nancy, pour Saint-Cyr, — pour le Chemin des Dames, l'Italie, les Flandres, la Champagne, la Picardie... Elle est dans ces vieux quartiers de Strasbourg, au Finckwiller, à la Krutenau, où les enfants — l'avenir rejoint le passé... — chantent en rond : « *Meunier ! Meunier ! tu dors...* », jouent à « *Pelote-au-mur* » en comptant très correctement : « ... *Quatre-vingt-onze !... Quatre-vingt-douze !... Quatre-vingt-treize !...* », sans trop accentuer les *z*... Elle est, la France dans cet admirable cri du cœur que j'ai entendu, l'autre matin, devant la caserne Stirn (l'ex-caserne Manteuffel), tandis que venait d'y rentrer, après je ne sais quel service, le bataillon d'honneur, avec le colonel, le drapeau, la musique : quelques curieux se pressaient à la porte, petites gens des faubourgs, et n'osaient pas dépasser la guérite du factionnaire; le colonel leur ayant dépêché un sergent, pour inviter à franchir le seuil ceux qui voudraient voir de plus près le salut au drapeau, une brave femme, à côté de moi, manifesta son émotion et sa joie par cette exclamation dont on ne saurait dire si elle était plus touchante ou plus profonde : « *Die sind Mensche !* » « CEUX-LA, CE SONT DES HOMMES ! »

GEORGES DELAHACHE

1er Août 1920.

POÈMES

A LA NUIT D'ÉTÉ

O nuit qui dans le fond de nos chambres pénètres
Avec l'air végétal,
Quand le vent embaumé jette par les fenêtres
Une heure de cristal,

O nuit d'été, nuit noire et brûlante qu'encombre
Un million d'odeurs,
Où la volupté pleut et ruisselle dans l'ombre
Jusques aux profondeurs,

Nuit pleine des amours des tilleuls et des hêtres,
Unanime encensoir,
Nuit, exaltation des puissances des êtres
Dans l'impudeur du noir,

Baiser du jour et des ténèbres, sacerdoces
De l'hymen éternel,
Gigantesque, odorant et tiède lit de noces
De la terre et du ciel,

Sommet de l'an, minute extatique et bénie,
Désir des rameaux verts,
O rêve des saisons, ô moment de génie
De l'aveugle univers,

Tu passes, nuit d'été, tandis qu'en vain j'essaie
De mettre dans des mots ton ciel de sombre argent !
Et tu t'enfuis ainsi que l'oiseau dans la haie
Devant ma main qui veut saisir ton vol changeant !

Va, passe, avec le vent enroulé dans tes voiles,
Avec tes bruits soyeux qui chantent çà et là,
Passe avec tes parfums, tes fleurs et tes étoiles,
Et là-haut va-t'en dire à Dieu qui t'envoya,

Va lui dire qu'en bas, à tâtons, nous, les hommes,
Adorons le divin que tu berces, ô nuit,
Peut-être en notre abîme obscur, tels que nous sommes,
Peut-être plus fervents et plus tendres que lui,

— Que lui qui te créa pourtant, heure d'ivresse,
O nuit par qui le cœur bat dans tout jeune sein, —
Car nous ne savons pas où va notre tendresse
Et si ce que notre âme adore existe bien !

PRINTEMPS PARISIEN

O beaux soirs de Paris,
Beaux soirs chaudement gris,
O perle mourante du jour !
O lune ronde en or !
O vapeur rose encor,
Dans le treillage de la Tour !

Premier enivrement
D'Avril tiède et charmant
Aux brumes de ce climat-ci,
Quand on sent par instants
Pénétrer le printemps
Par la fenêtre du taxi !

Celui qui n'est pas né
Dans ce lieu fortuné
Sur qui l'univers a les yeux
Ignore à tout jamais
La grâce en fleur des Mais
Entre les frontons glorieux !

O charme encore accru
Du printemps apparu
Dans ces paysages pétrés !
Beaux feuillages divers
Qui sont encor plus verts
Par-dessus les vieux murs sacrés

Quand sur la Seine, au soir,
Arrêté, l'on croit voir
L'antique Cité fendre l'eau,
Ou quand sous l'Arc vermeil
Le triomphal soleil
S'endort comme un autre Hugo,

Il émane de l'air,
Du vent vif, du ciel clair,
Des toits bleus, des fins horizons,
Et surtout de ce blanc
Au marbre ressemblant
Dont Paris bâtit ses maisons,

Il souffle, il monte au cœur
Une telle douceur
Mêlée avec un orgueil tel
Qu'un enfant comprendrait
L'ineffable secret
Qui d'un grand peuple fait un seul être immortel !

ODEUR NOCTURNE

Un parfum de verdure humide erre ce soir
Dans Paris poussiéreux encor de la journée ;
On sent qu'il vient de par delà l'horizon noir,
Des immenses forêts dont la ville est cernée...

Et nostalgiquement je pense à ma Forêt
Où les biches ont dû jouer dans l'herbe neuve
Tout ce beau jour, au fond d'un « gagnage » secret,
Sur le bord de la mare où la harde s'abreuve.

Qu'il est profond, ce vent qui passe dans Paris
Plein du parfum fruité des ramures lointaines !
On sent qu'il a couru sur des bourgeons mûris ;
On sent qu'il s'est baigné dans de tièdes fontaines.

Et parfois, arrêté soudain aux carrefours,
Ému de quelque chose errant à travers l'ombre,
Je reste là, sourd au fracas des fardiers lourds,
Dans le noir, écoutant la brise aux souffles courts,
Humant l'herbe et de verts roseaux sur une eau sombre...

CRÉPUSCULE

Le silence embaumé par la résine chaude
S'étale sur la mer qui berce ses écumes ;
Le soleil pourpre glisse entre d'ardentes brumes,
Le premier vent du soir au ras de l'herbe rôde.

Un myrte près de moi balance une fleur frêle,
Si frêle qu'on dirait un rêve de lumière;
Des abeilles, pillant en hâte une bruyère,
Rebondissent de fleur en fleur, comme une grêle.

Que fais-je là, couché sur les tièdes aiguilles
Des pins que le soir lent rougit, aux cris des filles
Qui jouent dans le village après ce jour torride?

Alentour le monde est, — et je vis !... Dans l'espace,
Brusquement, sans plisser sur la mer une ride,
Je sens comme un vent froid l'Éternité qui passe...

FIN D'ÉTÉ, PLUIE...

Fin d'été, pluie... Un vol de feuilles, déjà jaune,
Tourne sur le trottoir qu'un vent fiévreux essuie.
Qu'a-t-il donc de si doux, ce premier vent d'automne?
Et pourquoi suis-je heureux ainsi, sous cette pluie?

Il nous vient des bonheurs du fond de l'univers
Plus vrais et plus profonds que nos propres bonheurs :
C'est comme si soudain de grands mondes meilleurs
Apparaissaient portés sur un souffle, en un vers.

Nous croyons être nous, chacun sent sa limite,
Nous disons : C'est ma main, c'est mon front, c'est mon âme.
En quoi mon œil est-il le mien? Il est la flamme
Plutôt qu'il mire, il est le ciel rond, qu'il imite.

Le monde à chaque instant, d'un bout à l'autre bout,
Vibre en nous : le dedans sans cesse et le dehors
Communiquent par ce détroit qu'est notre corps.
Nous croyons être nous ; nous ne sommes que tout.

Et c'est du fond de tout que nous vient telle joie
Où notre âme la plus profonde est réjouie.
Une rose lointaine à ce vent doux s'éploie ;
Des aïeux sont heureux en moi, sous cette pluie...

MUSICIENNE

Dans le mur, profond rectangle doré,
La fenêtre s'ouvre au soir de septembre,
Mais trop haute, hélas ! pour montrer la chambre,
Et ne laissant voir qu'un lustre éclairé.

Une voix en sort... La rue est déserte,
La province suit son rêve du soir ;
Tout près la forêt parfume l'air noir,
On sent respirer la fenêtre ouverte.

Une voix de femme au timbre émouvant
Chante un lied si triste où l'âme aime et doute.
Et je rêve au bas du mur, et j'écoute,
Seul, les pieds dans l'eau, tel qu'un mendiant.

Aucun nom pour moi ne t'aura nommée,
Chanteuse d'en haut que je ne vois pas :
Je vais repartir en hâtant le pas ;
Ton ombre au plafond semble une fumée...

Mais ta voix m'était une aumône en bas,
Et je t'ai, pendant un moment, aimée.

ASTRE MORT

Tu baisses lentement vers la mer, lune triste
Qui verses ta lueur rouge et désespérée
Sur l'abîme liquide où s'enfle la marée,
Où la lointaine houle atlantique persiste.

Astre éteint, globe errant de neige dans les cieux,
Gel éternel teinté de pourpre, enfer glacé !
Comme on sent qu'à jamais ton destin est passé,
A ce morne reflet dont tu navres les yeux !

Et pourtant cette mer qui gronde et qui délire,
C'est ton pouvoir encor qui la hausse vers toi ;
Sa longue houle suit ton regard qui l'attire,
Elle bat comme un cœur de ton lointain émoi...

Ainsi nous oscillons sous des astres sans flammes,
Et les religions mortes guident nos âmes...

DEO ÆTERNO

Bien des hommes qui seuls croient posséder une âme
Vous prônent en ces jours de génuflexions,
O vous, le Saint des Saints de toutes les Sions,
L'innombrable foyer des adorations,
Le point d'azur qui brûle au cœur de toute flamme !

Ils disent que nul n'est heureux qu'en vous servant :
Mais de quoi s'agit-il? d'être heureux? ou sincère?
O Présence qu'un mot du cœur soudain resserre,
N'est-ce pas qu'une chose est seule nécessaire :
Non vous nommer, mais vous sentir d'un cœur fervent?

Dieu qui régnez partout où palpitent des êtres,
Sur les troupeaux la nuit comme sur leurs pasteurs,
Vous êtes plus nombreux que n'ont cru tous vos prêtres,
Vous qui flottez les soirs d'automne entre les hêtres,
Vous qui criez dans le silence des hauteurs !

Les plus humbles bontés du destin vous enseignent,
O vin de toute soif, ô lit de tout effort,
Répit du vagabond pansant ses pieds qui saignent,
O sanglot foudroyé des amants qui s'étreignent,
O beau rêve innocent de l'assassin qui dort !

Aussi vous ne prenez pas garde quand on doute,
Dieu si présent partout que vous restez caché !
Que vous importe à vous que l'on s'attarde en route
Et qu'on s'arrête et qu'on hésite et qu'on écoute,
Puisque dans tous les sens on a vers vous marché?

Vous nier même avec un cœur vrai n'est pas crime,
O vous dont l'hypocrite est le seul réprouvé,
N'est-ce pas, Perle au loin tremblante dans l'abîme,
Horizon deviné dans la nuit, d'une cime,
Fleur qu'invisible on sent, Lys secret et sublime,

O vous qu'on cherche encor quand on vous a trouvé !

FERNAND GREGH

EN IRLANDE

DES FEMMES

Les mœurs sont pures ici. Dans cette grande cité de 300 000 habitants et plus, on ne trouve rien qui rappelle les bandits de Londres, nos apaches ou nos *nervi*. On se promène, à toute heure de jour et de nuit, d'un bout à l'autre de la ville, en toute sécurité, — hors, naturellement, le cas où l'on appartient à la police anglaise.

Plus encore que les crimes de sang, les crimes passionnels sont rares, ou même simplement les situations irrégulières, et ces frasques de jeunesse que, chez leurs fils, nos mères françaises trop souvent considèrent avec une indulgence amusée. Quant aux professionnelles de la galanterie, que tout bon Irlandais déclare à l'usage exclusif des troupes « étrangères », à peine une douzaine arpente-t-elle timidement les étroits trottoirs de Grafton Street. Encore sont-elles, ici comme partout, assez malaisées à reconnaître ; mais ailleurs c'est trop souvent que les honnêtes femmes copient l'air provocant et les ajustements risqués des autres ; ici, ce serait plutôt que les autres ont l'effacement modeste de bonnes mères de famille...

De sa vertu, l'Irlande ne tire pas peu d'orgueil. Elle prétend hautement, en ces matières, détenir le record du monde. C'est un article du *Credo* national. Pour avoir semblé le révo-

quer, même partiellement, en doute, le dramaturge Synge, voici quelques années, connut un beau tapage. Et patriotes comme gens de bien, explicitement ou par allusions, ne manquent pas de nous faire sentir, à nous autres Français, cette réputation de réprouvés dont nous sommes assez bêtes, souvent, pour être au fond plutôt flattés.

L'Église s'attribue la gloire de cette pureté de mœurs ; et tous les actes de la vie irlandaise sont si intimement, et comme inconsciemment, baignés de religion qu'elle n'a sans doute pas tort. Mais de plus, l'homme semble avoir de nature, ici comme chez les autres races du Nord, dans l'imagination et dans les sens, un calme extrême, et qui d'ailleurs, par un retour des choses, lui facilite le respect de la loi religieuse. Mille petits faits rendent la chose sensible. Un soldat dans le tramway prend tranquillement sa femme sur ses genoux, sans que nul cille seulement des yeux. — Le samedi après-midi, en été, passent des mail-coaches qui emportent à la campagne, où ils vont passer ensemble les deux jours du *week-end*, des dizaines de jeunes gens : la voiture est étroite, les passagers nombreux, bien des jeunes hommes ont une jeune fille sur les genoux, le bras autour de sa taille, et traversent ainsi publiquement toute la ville, en cet arroi que nous dirions galant. — Les fiançailles durent parfois des années, et, malgré les signes — surtout épistolaires — du plus vif attachement, les attentions et les folies d'usage, il ne semble pas qu'aucune des parties marque jamais grand'hâte d'en arriver à la fin naturelle du mariage. Assez souvent, après un long temps même, les deux intéressés s'aperçoivent de leur méprise, les fiançailles se rompent, et chacun s'en va tranquillement de son côté. Plus d'une fois, dans un salon, en me présentant quelqu'un, on ajoutait à mi-voix : « C'est un *ancien* de madame Une Telle. » Il fréquentait assidûment chez elle, et, loin d'avoir pâti des orages de la passion, chacun semblait avoir gardé de l'autre le plus sympathique souvenir : c'étaient deux routes qui s'étaient trouvées diverger, et voilà tout. — L'autre jour deux jeunes femmes auraient voulu me voir : j'étais au lit, malade. — Oh ! — me disait plus tard l'une d'elles, — avec un Irlandais, nous serions bien entrées ; mais nous ne savions pas si c'était permis, selon vos idées françaises. »

Et à chaque instant, on reçoit, comme un nouveau petit choc, cette sensation rafraîchissante et vive d'innocence.

Le type des femmes est souvent beau. La beauté irlandaise est fameuse en pays saxon. Assurément il s'en rencontre d'une taille colossale, armées de membres terrifiants, et qu'on imagine plutôt, comme l'héroïne Grana Uïle, menant leur clan à la bataille. Mais d'autres gardent cette attendrissante faiblesse, sans laquelle nous ne concevons guère le charme de la femme. Beaucoup ont la peau mieux que blanche : nacrée ; les beaux cheveux épais, blonds de tous les blonds, depuis le lin jusqu'à la flamme ; les yeux gris ou vert-de-mer. Certaines, enfin, sont d'une beauté parfaite et singulière, comme ces filles de Limerick qui mêlent, dit-on, au sang gaël le sang des anciens marins espagnols, et joignent au teint éblouissant, aux chevelures fauves de par ici, d'ardents yeux noirs de gitanes.

Elles ne s'habillent même pas mal. Quand on est accoutumé aux nuances sobres des modes françaises, on est d'abord se oué par l'audace des couleurs qu'elles risquent. Mais d'abord on ne voit pas ici, autant que de l'autre côté de l'eau, ces attristantes jeunes beautés de soixante ans et plus en bleu de ciel ou jaune serin. Et puis, claire et blonde comme elle est, l'Irlandaise peut oser des teintes qui nuiraient à des chairs moins lumineuses ; et les verts éclatants qu'elle préfère se composent avec sa blancheur d'une façon réjouissante aux yeux, et qu'on trouve après tout qui lui sied. Enfin peut-être n'a-t-elle pas, quant à la toilette, les mêmes idées que sur le continent, et n'y poursuit-elle pas les mêmes fins.

— Que vos Françaises ont le goût étroit et refrogné, — me disait l'une d'elles : elles s'en tiennent à quelques tristes couleurs, fauve, bleu marine, noir surtout, qu'elles ne craignent pas qui leur tuent le teint. Mais s'il en est de plus variées, plus gaies et plus belles, devons-nous les sacrifier parce qu'elles nous sont plus dangereuses, et mutiler les joies que la bonne nature nous offre?

La réflexion donne à penser. Elle rejoint les miennes, quand j'écoutais une femme, de moi assez peu connue, me conter avec simplicité qu'elle et son mari avaient six ans de

différence, elle en ayant trente-quatre et son mari... vingt huit ! Evidemment, au prix des nôtres, ces femmes ignorent la coquetterie, le désir d'attirer l'admiration des hommes et la jalousie des femmes. Je dis : au prix des nôtres, parce que c'est là un sentiment trop inné chez les filles d'Ève pour leur être, où que ce soit, absolument étranger. Mais enfin, ici, il leur est visiblement moins absorbant. Ou, si vous préférez, la beauté de la femme n'a point ici ce prix unique, n'obtient pas cette adulation assidue et caressante qui, ailleurs, sous-entend toujours la possibilité de l'amour. On conçoit aisément ici, l'on observe journellement autour de soi, dans les rapports d'hommes à femmes, le sentiment tranquille et reposant de l'amitié. Et même, diraient certains, ils manquent par trop évidemment, ces rapports, d'un minimum d'arrière-pensée ; on y regrette je ne sais quelle légère incertitude, et cette sorte d'insécurité, jouée ou sincère, qui en fait souvent le charme trouble et délicat.

Mais la plupart, ici, n'ont pas même la notion que les choses puissent être autres. Les femmes se plaisent dans cette atmosphère de camaraderie virile. Quelques-unes exagèrent, tendent au type suffragette, et réclament l'absolue égalité avec les hommes. J'en sais une, charmante, qui ne fume pas — la chose est rare, ici — : si, dans un dîner, le domestique qui passe cigarettes et cigares ne s'arrête pas pour elle, elle le rappelle, se fait présenter les boîtes *comme à un homme*, remercie, et, seulement alors, lui permet d'aller.

Cet été j'avais pris l'habitude d'écrire mes lettres après-dîner et de les porter moi-même au *pillar-box* voisin, avant la levée de minuit. Presque en face de chez moi, un grand arbre déborde dans la rue par-dessus le mur d'un jardin, et l'abri qu'il offre au passant contre le soleil, ou les brusques ondées qui menacent toujours sous ce ciel incertain, fait de cette place un lieu d'asile. Chaque soir que je passais, mes lettres à la main, à quelque heure que ce fût, je trouvais deux jeunes gens en station sous mon arbre. Ils apparaissaient ponctuellement sur le coup de huit heures. C'étaient la décence et la discrétion mêmes. Ils ne s'embrassaient pas. Ils ne se prenaient pas les mains. Ils ne se parlaient pas à voix basse. Ils cau-

saient à distance, posément, de sujets évidemment paisibles. Leur mutuelle passion montrait, plutôt que de l'ardeur, de l'application et de la conscience. Ils venaient au rendez-vous avec la même exactitude qu'au bureau, faisant d'ailleurs la semaine anglaise, mais, hormis cela, se tenant à leur métier avec une assiduité admirable. A huit heures, la séance était ouverte ; à neuf, elle se poursuivait ; à dix, de même ; à onze, encore ; à minuit, toujours ; après, j'ignore. Ils avaient la constance des astres, ou encore de ces jaquemarts qui sortent à point nommé des vieilles horloges allemandes marquer les demies et les quarts. Plus d'une fois je me suis senti tout près de leur apporter quelques encouragements : ils me donnaient des impatiences...

A l'entrée de l'hiver je n'ai plus retrouvé mes deux amoureux. Ils ne montent plus la garde sous leur arbre. Mais mon inquiétude subsiste. Est-ce qu'ils sont réellement arrivés à conclusion? Est-ce simplement qu'ils poursuivent ailleurs, dans un abri mieux clos, leurs astronomiques amours, par exemple dans les *Four Courts* ou la *National Gallery*, aux pieds du Laocoon qui fait des poids entre ses deux serpents, et qui, j'en ai peur, ne les inspirera pas davantage?

ANECDOTES

Hors pour les veuves de guerre (et encore !), le deuil est peu sévère en Irlande : une vieille tradition, diffuse et tenace, veut qu'il attire la mort sur le reste de la maison. Mais une Française que je sais, ayant perdu quelqu'un des siens, attire l'attention générale avec son voile noir. Un soir, le long du Grand Canal, une pauvresse la croise, une pauvresse d'Irlande, en haillons, drapée dans son châle, pieds nus, avec, dans les bras, une gerbe de ces belles roses qui abondent ici dans la saison. La misérable l'accoste :

— Le vôtre aussi, comme tant d'autres, est donc tombé là-bas ! Vous voilà seule sur la terre ! Que Dieu vous aide ! Vous lui mettrez cela sous son portrait. Ça lui fera plaisir ; et vous, ça soulagera votre cœur.

Et, sans laisser placer un mot à la Française stupéfaite, elle lui plante dans les bras la grosse gerbe de roses, et s'en va.

***

Pendant la guerre, m'a conté un prêtre, nombreuses étaient les femmes qui s'accusaient en confession, comme d'un péché, d'avoir maudit le Kaiser.

***

C'est la première fois que je suis reçu chez madame X... Elle m'amène tous ses enfants, jusqu'au dernier poupon dans sa bercelonnette, me montre son jardin en détail, me fait visiter sa maison pièce à pièce. Dans le salon, en face d'une gravure en couleurs plutôt modeste, elle me dit :

— Il y avait bien le pendant chez le marchand ; mais, vous savez, nous ne sommes pas riches ; nous sommes un ménage qui commence. Quand monsieur X... aura gagné un peu d'argent, nous achèterons l'autre gravure.

***

L'unique hôtel est plein, à cause d'un congrès archéologique. Une dame de la ville a bien voulu, pour ces trois jours, nous prendre en pension. Au moment du départ, elle me présente une note absurdement infime, qui sûrement couvre à peine ses frais, et, comme je proteste :

— Ma maison n'est pas une auberge, — dit-elle, — si je pouvais, vous ne payeriez pas.

***

Un autre jour, nous roulions, un ami et moi, sur la route de Tipperary. Il faisait chaud. Nous entrons dans un cabaret. Nous demandons l'un de la bière, l'autre du lait. Au moment de régler :

— Neuf pence la bière, — nous dit la femme.

— Et le lait ?

— Oh ! le lait, nous l'avons à la maison. Nous ne le vendons pas.

***

Je remonte Sackville Street (soyons Irlandais : O'Connell Street [1]) avec un ami. La foule grouille entre la colonne de Nelson et la statue de Parnell. Nous parlons français. Tout à coup je me sens happé par le bras : c'est un *Dublin Fusiliers*, des épaules de vingt-cinq ans, mais une figure de dix-huit, joufflue, imberbe, rose comme du jambon de Limerick, avec un blond duvet follet qui s'illumine au soleil.

— Vous êtes un Français, monsieur. Oui. J'ai été vivant en France depuis 14. Mon nom est Patrick So and So, d'Enniskillen. En France pendant quatre ans. Connaissez-vous Arras? Je connais aussi. Et Frévent? J'y ai été à l'arrière deux semaines. Et Saint-Pol? Je dois marier une Française, monsieur, une Française de Saint-Pol. Elle m'a promis, elle doit venir habiter en Irlande avec moi, quand j'ai un bon métier toute l'année. Mais, vous savez, avec les femmes on n'est jamais sûr. Alors, comme un soldat démobilisé, j'ai fait une application pour la *Royal Irish Constabulary*. Si j'aime les Anglais? Ne savez-vous pas le proverbe, qu'il faut toujours se défier du sourire d'un Saxon? Oh ! c'est une bonne place : logé, bien payé, la retraite... Peut-être la Française viendra, mais il n'y faut pas trop croire. Sinon, je marierai une fille d'Enniskillen. Quand vous venez à Enniskillen, vous devez demander pour Patrick So and So. Ah ! j'ai vraiment un bon prospect devant les yeux.

Il me conterait encore ses affaires de cœur, jovial, expansif et décousu, si mon ami ne me tirait par la manche.

***

Une petite étrangère, devant qui des Irlandaises dansaient leurs danses nationales, battait des mains, enthousiasmée. Le lendemain au retour de la messe, elle entend frapper.

1. O'Connell est le patriote irlandais qui affranchit les catholiques. Lord Sackville n'était qu'un vice-roi. Les Nationalistes le dépouillent de sa rue, qu'ils donnent à O'Connell.

Elle ouvre. Ce sont les danseuses de la veille, qui sont venues exprès pour elle ; l'une se met au piano, et pendant des heures, l'autre danse, danse, danse, pour le plaisir de la petite fille.

***

La dernière fois que je rentrais de France, j'ai pris à Westland-Row une de ces bizarres et légères voitures sans carrosserie qui sont les fiacres de Dublin. Beau cheval, comme presque toujours. Cocher d'une saleté mémorable, coiffé d'un melon qui semble une pièce historique, la figure apathique et douce, avec cette expression spéculative qu'on prend aux longs loisirs amoureusement savourés. Il mène bon train, l'air est coupant, me voilà rendu.

— Combien ?

— Six, monsieur.

Il me vole de moitié, mais avec tant de gentillesse que je lui tends six et demi. Alors lui, dans son effusion, il me donne une grande poignée de main.

***

∴ J'aime ces gens.

MISÈRE

La misère à Dublin a quelque chose de saisissant et d'horrible : c'est qu'elle n'a plus la pudeur de soi-même, et sinon s'exhibe, du moins ne tente évidemment rien pour se dissimuler. Beaucoup de gens mendient, les enfants surtout, mais aussi des femmes et des vieillards, marqués d'une affreuse déchéance. Les misérables sont en loques (même, d'ailleurs, des gens qui ne sont pas tout à fait misérables : le boy du marchand de légumes, le cocher du *hack*, le toucheur de bêtes qui pousse ses moutons à l'abattoir). Et quand, en France, nous parlons de *loques*, c'est par hyperbole : nous voulons dire des vêtements élimés, rapiécés, mais enfin sommairement entretenus ; ici, il faut entendre *des loques*, au

sens littéral du mot. Les coudes passent aux manches trouées, les jupes s'effilochent, de larges accrocs carrés pendent, les souliers — s'il y en a — ouvrent une gueule béante : on dirait *les Misères de la guerre*, suivant Callot, qui se promènent. La saleté est grande ; les visages ni les mains ne sont clairs ; et la chevelure, même des femmes, semble ignorer par trop la brosse ou le peigne. Les malheureuses ! on les voit, vers le soir, causant avec une voisine sur le pas de leur porte, où la poussière s'accumule dans les coins émoussés, ou bien faisant quelques pas sur le trottoir souillé, toutes pareilles et comme vêtues d'un uniforme, avec ce grand châle noir ou beige dont elles s'enveloppent, tête nue, parfois pieds nus, un nourrisson au sein, et des marmots accrochés à leur lambeau de jupe. Encore c'est une vue supportable l'été ; mais de novembre à mars, par les humides jours d'hiver, à voir les petits aboyeurs de journaux qui piaillent de leurs voix aiguës, ou, vers les quais de la Liffey, les nuées de mômes sordides qui trouvent encore, les pauvres ! dans la divine enfance le secret de jouer sur ce gras pavé noir, à voir tout ce petit monde pieds nus, qui avec des engelures vives, qui avec un pansement infect, et piétinant dans la boue glacée, il n'est cœur si dur qui ne s'émeuve.

Les *slums* où vivent ces pauvres gens sont épars dans toute la ville, et non pas seulement dans les bas quartiers : aux portes mêmes de Stephen's Green, entre le square et Wexford Street, on trouve des bouges ignobles. Il y a une chose que je n'ai vue qu'en Irlande : ce sont des maisons qui, en pleine ville, croulent de vétusté, sans que nul y paraisse prendre garde, et finissent par s'effondrer, laissant dans la rangée des autres leur place vide et creuse, comme une dent qui manque. Les vitres sont absentes, le toit filtre, les murs font ventre. Avec du papier goudronné, des bouts de planches, les tristes occupants s'ingénient à durer. Ils ne quitteront le bouge que si décidément il leur tombe sur la tête [1].

1. A vrai dire, la *Corporation* de Dublin fait tous ses efforts pour que les bouges soient à peu près couverts et clos. Certaines puissantes compagnies cherchent à loger leurs employés chargés de famille. Mais il y a encore là plus de bonne volonté que de résultats effectifs. Les employés des tramways reçoivent une maisonnette, quand ils ont au moins trois enfants ; mais alors, les maisonnettes sont déjà trop petites !

A la fin du XVIIIe siècle, les lords qui résidaient ici, les membres du Parlement irlandais, s'étaient fait bâtir, presque tous sur le même modèle, de beaux hôtels délicatement décorés par deux ou trois artistes italiens dont les noms subsistent. Grandeur et décadence! Parlement, lords, ont émigré à Londres ; le silence s'est emparé des beaux hôtels déserts, et à la longue, plutôt que de les garder inoccupés, les héritiers les ont loués aux pauvres. Derrière les portes de mahogany massif (à moins que les antiquaires juifs ne les aient emportées) dort à présent un peuple loqueteux ; sous les frises pompéiennes roule la puante fumée du fourneau où mijotent des ratatouilles. Parfois chaque pièce abrite toute une famille, le père, la mère, six, huit enfants, et plus. Les cabinets sont communs. L'eau ne monte pas aux étages. La saleté, le manque de nourriture substantielle et d'air, la promiscuité malsaine font de ces pauvres gens, ai-je besoin de le dire? une proie désignée pour toutes les contagions. Que la tuberculose s'abatte sur l'un d'eux, elle videra la chambrée, sinon la maison. Quand on passe, après la messe, dans York Street toute grouillante d'enfants qui ont quand même, pauvres petits! malgré leurs pieds violets et leurs mines hâves, misérablement essayé de s'endimancher, et qu'on pense au fameux dicton : « Les grandes familles ont sauvé l'Irlande », on ne peut s'empêcher de répondre à part soi : à travers quelles souffrances, et quelles hécatombes?

Naturellement, ces terribles conditions de vie engendrent les mêmes vices ici qu'ailleurs. Malgré la naturelle douceur de la race, les mœurs s'en ressentent, il arrive que l'homme tape, et boive, et la femme aussi. C'est en partie dans ces *slums* que le recrutement anglais a trouvé le plus de volontaires : manger à sa faim, être vêtu chaudement, et n'avoir qu'à risquer sa peau, quelle aubaine pour l'homme! et pour la femme, n'avoir plus d'homme à la battre, toucher la *separation allowance*, parfois, hélas! être maîtresse de la boire, quelle chance inespérée! Il y a de bonnes histoires là-dessus. Il y a celle des deux matrones debout au comptoir du *public-house*, et qui supputent leurs allocations.

— Combien touchez-vous donc par semaine?

— Trente shillings. Et vous ?

— Deux livres et plus, à cause des enfants.

Ensemble, levant leurs verres :

— A la santé du Kaiser ! qu'on ne le batte jamais !

Il y a l'histoire des deux femmes qui comme vous, ô Syracusaines de Théocrite ! aiment mieux leurs maris de loin que de près, et qui craignent pour leur tranquillité.

— *This bloody old pope !* — disent-elles, — ce pape de malheur ! il essaye de faire la paix ! Mais quand donc avons-nous eu tant la paix ?

Il y a l'histoire (que je garantis authentique, celle-là) du *canvasser* de Belfast-Ouest qui va solliciter pour de Valera contre Joseph Devlin :

— Pour qui allez-vous voter ? demande-t-il à une électrice.

— Et pour qui donc voter que pour le « petit Joe » ? Est-ce que, sans lui, mon homme serait parti à l'armée ? et est-ce qu'il aurait été tué ? *Who would I vote for but « wee Joe » ? Didn't he get my man into the army and wasn't he killed?*

Avant tout, cette misère vient du fait que Dublin n'a pas d'industries, du moins au regard de sa population : il y a plus de main-d'œuvre que de travail, d'où le chômage et les bas salaires. En 1917, dans la ville où tout un quartier, détruit par le bombardement lors de la semaine de Pâques, est à rebâtir, on voit se dérouler des manifestations de sans-travail[1]. A la même époque, nombre d'ouvriers sans spécialité ne gagnaient pas une livre par semaine ! Depuis les conditions du travail (au moins manuel) se sont améliorées, les salaires ont crû largement ; mais c'est une question de savoir si le prix des choses ne croissait pas plus vite, et la misère avec. Quant au travail intellectuel, voici un sondage : un maître dans une école secondaire me disait qu'aujourd'hui encore, après la guerre, on offrait couramment à ses élèves ayant terminé leurs classes et cherchant une place dans le commerce, des gages de *sept shillings six à dix shillings par semaine* !

Mais, il faut le dire, ce qui accroît la misère, c'est la paresse. Dublin est toujours tapissé de ces *corner-boys*, « les gars du coin ». On les voit par grappes inégales, trois, cinq,

1. L. Tréguiz, *l'Irlande dans la crise universelle*,

dix, jusqu'à quinze ou vingt, qui causent paisiblement, adossés au mur, et puis s'en vont leur journée faite. Le soir beaucoup s'entassent au poulailler de l'*Hippodrome*, toujours plein à craquer d'habitués qui ont trouvé de quoi payer leur place, et peut-être n'ont pas mangé. Des pauvres femmes des *slums*, beaucoup aussi, me dit-on, sont bien apathiques. Quand du deuxième ou troisième étage il faut descendre prendre l'eau en bas, et parfois la monter dans une casserole, faute d'argent pour acheter un seau, c'est trop de peine d'aller en chercher pour qu'on la gâche en ablutions. Raccommoder les habits? Il faudrait savoir coudre ; et, même dans une classe plus haute, l'Irlandaise n'a, je crois, ni le soin ni l'orgueil domestiques de nos ménagères françaises. Et puis, avec six, huit, dix enfants, on n'y arrivera jamais. Épuisée par les maternités successives, harcelée par le manque de tout, consciente du néant de tout effort, la femme renonce, désespère, s'abstient : ainsi, par un triste retour, la misère engendre la paresse, la paresse aggrave la misère. La mère gaspille la journée en bavardages interminables, ou bien en lentes promenades le long des quais, du côté du soleil, gardant souvent dans un visage précocement flétri de beaux yeux frais et farouches, et traînant, derrière son éternel châle noir, l'éternelle séquelle de ses marmots morveux et dépenaillés...

La boisson aussi est un maudit danger pour ces pauvres gens. Ici l'ivresse ne vient pas, comme chez nous, par degrés, bavarde, excitée et comique, après des heures passées aux bouteilles et au rire, entre joyeux drilles. Elle est brute et morne, vraiment laide. Un soldat entre au *public-house*, boit coup sur coup deux ou trois verres, whisky ou porter, et sort assommé, titubant et muet. Ainsi trop souvent des femmes.

L'Église a très efficacement lutté contre ce vice qu'avec quelque imprudence, les Anglais donnent pour national à l'Irlande, et Dublin reconnaissant a élevé une statue, d'ailleurs regrettable, au P. Mathieu, apôtre de la tempérance. Un des meilleurs moyens employés par le prêtre, c'est de faire prononcer aux premiers communiants, contre toute boisson alcoolisée, un vœu d'abstinence complète, jusqu'à

leur majorité. Il est rare qu'ils l'enfreignent, et, après vingt ans, l'habitude d'être « sec » est prise. Mais la mesure la plus efficace, quoique indirecte et visant plutôt, j'imagine, à nourrir le fisc qu'à moraliser, ç'a été la formidable élévation votée sur les droits de consommation. Pour le whisky ils ont passé de quatorze à cinquante shillings le gallon. Désormais, vraiment, boire est cher. Le verre de *stout* qui valait avant la guerre deux pence, se paie aujourd'hui sept. Le whisky qu'on avait pour quatre pence vous coûte un shilling quatre. L'ivrognerie a cédé du terrain.

Toutefois n'exagérons rien. On a ici une secrète complaisance pour le poivrot. J'ai maintes fois observé le sourire indulgent et, comme en France, à demi complice, dont les passants suivent ici la démarche incertaine d'un quidam évidemment « bu ». Et je ne saurais oublier ni le noble vieillard, candide comme l'inconscience, qui, en plein midi, au bon soleil d'Ormond Quay, sous le regard égayé des citoyens, gâtait de l'eau contre la porte d'une boutique, ni le bachique Silène que je trouvai, un soir de cet été, sur la route du Scalp, cuvant sa boisson dans la poudre du bas-côté, la tête sur une pierre, sans chemise, et dans un appareil à ce point débraillé qu'il ne dissimulait à la belle nature à peu près rien de ce qu'il devait à sa munificence.

POLITIQUES

Le thé froidit, oublié dans les tasses. L'homme, assis sur un de ces commodes sièges bas, qui sont faits de deux coussins superposés, joue avec deux petits chats qu'il tient sur ses genoux, adossé au piédroit de la cheminée. C'est une figure où domine un air général de froide intelligence. Souvent les gens d'ici font à tel patriote le dangereux compliment de « n'avoir jamais voulu perdre de vue les rives de la patrie » ; tel n'est pas celui-ci : il a vu le monde, l'Angleterre, le continent, l'Amérique, manié les choses de la politique et de l'administration. Il a la parole distincte, unie, lente, avec une sorte de martèlement, où sonne alors sa voix grave, sur les mots importants ; et cette ponctuation monotone des phrases,

la haine évidente de l'effet, — du moins dramatique —, l'honnêteté intellectuelle qui cherche à convaincre l'esprit et méprise d'émouvoir les nerfs, tout cela, plus éloquent que l'éloquence, crée la confiance et produit la persuasion. Toute netteté et toute lumière, cet homme est un prêcheur-né.

— Vous êtes surpris, — me dit-il, — de voir la politique mêlée à toute chose en Irlande, à la vie économique, à l'université, à l'art. Mais on ne l'y mêle pas, elle y est. Et il n'en saurait être autrement. Le fait capital ici, et qui reste dominant, est le fait de la conquête. La conquête subsiste et se perpétue. Au XVIIIe siècle, elle avait procuré l'anéantissement politique, économique, et même moral, du peuple irlandais. Au XIXe, il a recouvré la liberté religieuse, et, dans une certaine mesure, la terre jadis confisquée. Mais toutes les clefs de son activité économique, banques, chemins de fer, lignes de navigation, sont dans les mains anglaises. Les places, influentes ou fructueuses, vont aux Anglais, protestants ou francs-maçons. Si quelques catholiques s'y glissent, c'est que, ambition ou snobisme, ils sont plus ou moins gagnés aux sentiments du vainqueur ; et — un peu pareils aux grands juifs qui se glissent dans les vieilles aristocraties — ils encourent le mépris de la *society*, comme inférieurs, et des Irlandais, comme traîtres. Exemple : ces places haut rentées de justice, dont on choisit les titulaires parmi les avocats : il faut être « conseiller du roi », c'est-à-dire s'être affiché « loyal », pour y accéder; et vous n'y verrez jamais un catholique, qui n'ait donné des gages. C'est devenu un moyen de gouvernement que de solliciter par la corruption de ces grandes places la faiblesse des caractères; et n'est-ce pas? dans ce pays pauvre, la tentation est forte...

» Ainsi l'Irlande se sent menée par l'étranger, et souvent contre, ou du moins sans souci de ses intérêts. Par un simple réflexe de *self-defense*, elle tend, sans grande force, hélas ! à le chasser pour lui substituer les siens. Et voilà pourquoi la politique pénètre partout, infecte, empoisonne, vicie tout ; voilà pourquoi, si l'Université protestante de Trinity-College élit un catholique comme professeur d'irlandais, toute la presse s'empare de l'affaire; voilà pourquoi, ici, rien n'est simple.

» Et moins que jamais, rien n'est simple. Avant la rébellion

les choses étaient à peu près claires. Il y avait les nationalistes qui, faute de pouvoir obtenir la liberté, voulaient, qui plus, qui moins, de la liberté. Il y avait les Anglais (ou les Unionistes : ce sont les mêmes gens) qui ne voulaient donner ni la première chose, ni la seconde, même quand ils faisaient semblant. Mais à présent qu'est survenu le tiers parti du Sinn Fein, qui réclame la République et l'indépendance, les nationalistes tirant dans le dos des Sinn Feiners, tous deux honnissant la faction anglaise, les Sinn Feiners eux-mêmes, sous leur unité apparente, n'étant pas toujours d'accord, la moindre question devient d'une complication inextricable, où souvent je me perds moi-même.

» Ce que va faire l'Angleterre devant cette situation? Rien, rien, et rien. Tout n'est-il pas au mieux? Confusion, déchirements, faiblesse, que désirer de plus ? Sans doute elle continuera à donner aux badauds d'Amérique, et d'ici, et peut-être à elle-même, la comédie des réformes irlandaises, mais avec l'idée bien arrêtée de n'aboutir jamais. Telle est la règle du jeu. Alimentons les colonnes de la presse, faisons papoter les bavards, *Keep them talking*, disent de nous les gens de Londres, avec un sourire de mépris. En 1914, c'était l'histoire du Home Rule, ce ridicule Home Rule qui ne nous laissait même pas le contrôle de nos finances, et auquel, d'ailleurs, rien qu'en haussant le ton, l'Ulster orangiste mettait définitivement son veto. Encore les lambeaux que Carson en souffrait étaient-ils trop beaux pour nous, je pense, puisque *l'Ordre en Conseil* de septembre 1914 en renvoyait la mise en vigueur jusqu'après la guerre. En 1917, ç'a été la farce de la Convention, — convention purement consultative, notez-le —, dont rien n'est sorti, dont rien ne pouvait sortir. Aujourd'hui c'est le *Comité de cabinet sur les affaires d'Irlande* qui prétend recommander, « après consultation de l'opinion irlandaise », l'arrangement à imposer ici, et que ces ingouvernables Celtes sont incapables de trouver eux-mêmes... Il s'agit avant tout, comme dit le *Times* du 13 octobre, « de mettre sous les yeux de l'étranger impartial un monument de la bonne foi anglaise », En termes plus clairs, il s'agit d'une parade sur le devant de la baraque, où l'on battra la grosse caisse à l'usage des nigauds du monde entier.

» Dans le fameux *Comité*, on ne voit que « Die-Hards »,

durs-à-cuire de Carson : les Shortt, les lord Birkenhead, les Walter Long, les Craig. De vrais Irlandais, pas un. Voilà les gens qui vont « interroger » et, je pense, « satisfaire » l'opinion irlandaise. C'est la même ironique dérision qui, en ce moment même, envoie au Caire une Commission d'enquête où la seule présence de Lord Milner et du général Sir John Maxwell est considérée par toute l'Egypte comme une provocation. Supposez, monsieur, qu'en 1913, après les affaires de Saverne, l'Empereur Guillaume eût envoyé Deimling et von Reuter s'enquérir des aspirations de l'Alsace...

» La vérité, c'est que, touchant un règlement en Irlande, le Comité Long-Shortt ne fera de propositions que dérisoires. La secrète raison d'être en est autre, et double : il est un os que l'on jette à l'opinion anti-anglaise en Amérique, pour tenter de l'assoupir jusqu'aux élections de 1920 ; il est un prétexte pour ajourner une fois de plus, comme il en donnera le conseil, l'application du Home Rule inscrit au *Statute Book* en 1914 et qui, sans cela, entrerait en vigueur automatiquement six mois après la conclusion de la paix, le 28 décembre prochain[1]. La farce est grosse, n'est-ce pas? mais, si grosse soit-elle, elle suffit bien pour abuser les gens mal ou peu renseignés, et c'est tout ce qu'on y cherche.

» Derrière la toile de la baraque se traitent les affaires sérieuses. C'est là qu'on décide et qu'on agit. Pour surveiller les armements des Ulstériens qui nous menacent de la guerre civile par la bouche de Sir Edward Carson[2], on nomme là-haut le général Hackett Pain, qui était leur chef d'état-major en 1914. On maintient ici Macpherson que naguère, dans un speech assez humoristique, Asquith s'excusait d'avoir politiquement mis au monde sous l'étiquette libérale pour le voir, peu d'années après, mener en Irlande la pire réaction. De mois en mois, Lord French et lui, qu'un insoutenable paradoxe continue à armer des pouvoirs discrétionnaires réservés au temps de guerre (*Defence of the Realm Regulations*), aggravent

1 Cette conversation se place en 1919.

2. Le 12 juillet, pour l'anniversaire de la bataille de la Boyne, où les Orangistes de Guillaume III écrasèrent les Catholiques, 1690, Sir Edward prononça le discours le plus provocant dans la pensée comme dans les termes. Certains membres du Parlement demandèrent des poursuites, qui furent écartées. Le général Hackett Pain vient d'être admis à la retraite.

le régime de répression militaire, — cela au nom de la libérale Angleterre, champion de la liberté des petites nations, l'a-t-elle assez dit? dans la grande guerre. Naturellement cette politique exige un énorme déploiement de force ; mais cela, vous l'avez pu voir, comme tous, aisément autour de vous. En manière de riposte, les gens fusillent de temps en temps, un peu partout, policiers et soldats : la tyrannie a une soupape, l'assassinat : n'est-ce point votre Montesquieu qui a dit quelque chose dans ce goût-là?

» Et cette lamentable situation est sans issue. Ni les Irlandais n'accepteront jamais la situation qui leur est faite — ce serait la fin de l'Irlande —, ni les Anglais n'y consentiront jamais un changement, du moins substantiel. Si le triomphe du *Labour Party* changerait quelque chose à l'attitude de l'Angleterre? Non, Monsieur. Il est vrai que le parti travailliste grandit de l'autre côté de l'eau ; vrai aussi que sur ses programmes il inscrit la *self-determination* pour l'Irlande. Mais dans tous les pays où les révolutionnaires sont encore l'opposition, ce libéralisme décevant leur est commun. Il leur est utile, en ce que, par là, leur propagande peut reprocher aux gouvernements bourgeois un impérialisme égoïste ; il leur est facile, en ce que, n'ayant aucune des responsabilités du pouvoir, ils n'ont encore rien à ménager. Du jour où ils tiendraient le sceptre, ils en prendraient les vues (voyez les Bolcheviki) ; et, se réveillant plus Anglais qu'hommes à principes, ils trouveraient que, dans l'intérêt de l'Angleterre, ce que Pitt et Cromwell ont fait a été bien fait.

» C'est par trop l'intérêt économique de l'Angleterre que de garder à ses portes une Irlande purement agricole. Que gagnerait-elle, à voir se développer ici une vie industrielle, sinon la perte d'un marché pour ses produits manufacturés, avec la crainte de voir exporter ailleurs nos produits agricoles, qu lui font besoin? Et ne serait-il pas naïf à elle de ne plus imposer aux échanges irlandais le passage obligatoire par les ports anglais, surtout Londres et Liverpool? De là ces entraves, acharnées et secrètes, qu'elle met à toute communication directe entre cette île et le continent ou l'Amérique. Les Américains ont vaguement parlé de paquebots qui devaient faire escale à Queenstown : cela ne prendra jamais corps. Quant

à vous, vous deviez établir un service de Dublin ou Cork au Havre ou à Saint-Nazaire. Une réunion avait eu lieu ici à la Chambre de Commerce. La Compagnie était créée, disait-on, la moitié des fonds souscrits. Et tout à coup, plus rien, projet évanoui !

» Et c'est aussi, à l'Angleterre, prudence politique, de garder « l'île-sœur » isolée, pauvre et faible. Vous avez senti la haine qu'on garde ici pour elle, et qui certes a des causes, historiques et actuelles, trop évidentes. Mais ce qui rend les choses inexpiables, c'est qu'il s'y ajoute un malentendu sans remède, c'est que les deux peuples sont l'un à l'autre irréductibles, inintelligibles. Le pesant Saxon ne comprend pas notre exubérance celte ; de notre besoin de pérorer, de rire et de plaisanter, il conclut à notre manque de sérieux. Et puis, il est un réaliste, un homme du moment pour qui l'avenir n'est pas encore, et surtout le passé n'est plus. Il est vraiment stupéfait, et indigné, qu'on évoque contre lui des histoires périmées, Cromwell et Guillaume d'Orange, les Lois Pénales et 1798, la Grande Famine et les évictions, vraiment cela lui était passé de l'idée; il avait sincèrement oublié nos souffrances ; il nous avait de bon cœur pardonné ses cruautés... Que vient-on lui radoter là?

» Et il a, en partie, raison. Surtout dans le monde moderne, le passé est le passé. Tenez, à Copenhague — dans ce Copenhague qu'en 1801 la vertueuse Angleterre attaqua de la même sorte et pour les mêmes motifs que, voici cinq ans, les infâmes Boches ont fait la Belgique — à Copenhague donc, on a élevé des monuments pour perpétuer la mémoire du bombardement anglais. En vain. Le vrai souvenir a disparu des âmes. Au lieu qu'ici, l'émigration de 48, les massacres de Wexford, le sac de Drogheda, la bataille de Clontarf, où Brian Boru tomba enseveli dans son triomphe, en 1014 ! — mais c'est d'hier, nous l'avons vu, nous le vivons, c'est nous-mêmes. A perpétuité l'Irlande vit dans son passé, de son passé, qui sait? peut-être parce que le présent continue tellement le passé.

» Et cela emporte deux conséquences. La première, c'est que l'Angleterre voit là une injustice, et s'en aigrit. L'autre, c'est qu'enfermée par là dans son vieux crime, prisonnière de l'affreux passé, elle n'osera jamais courir le risque de rendre à la liberté une victime d'une si tenace mémoire, d'une si

implacable rancune. Les anciennes violences, et la peur de les expier, l'enchaînent à des violences nouvelles...

» Sinn Féiner, moi? Je ne sais pas. Je ne crois pas. Le Sinn Féin se nourrit, et nourrit les siens, d'illusions énormes où je ne saurais entrer. Mais voici en quel sens le Sinn Féin, et d'une façon générale tout mouvement radical en Irlande, a raison. Comme il est absolument sûr que les Anglais n'octroieront jamais rien, il n'en coûte pas plus cher de revendiquer tout plutôt que quelque chose; il y a même là un avantage, celui de manifester, de la sorte la plus énergique possible, la révolte de conscience chez un peuple esclave. De ce point de vue, le Sinn Féin a peut-être rendu au vieux Nationalisme constitutionnel le service de l'obliger à prendre conscience de lui-même, n'y ayant aucune différence, au fond, entre les deux doctrines, que de tactique, et de franchise vis-à-vis de soi-même et des autres. Et puis enfin il n'est pas mauvais que l'état de semi-rébellion où le Sinn Féin maintient le pays force les Anglais à étaler, bien malgré eux, au grand jour tout l'odieux d'une politique de compression, et leur enlève la chance, qui serait vraiment trop belle, d'en garder le profit sans en subir la honte. Mettre à nu l'hypocrisie de leurs attitudes libérales, arracher le masque de leur vrai visage, c'est peut-être en effet la seule chose que la misérable Irlande puisse aujourd'hui faire encore elle-même.

» Mais, à côté de ces vues justes, que d'illusions dans le Sinn Féin, ou alors de bluff ! Eoin Mac Neill [1] va, dit-on, répétant : « Quand il sera bien avéré que l'Irlande est la seule nation blanche au monde qui reste sous la domination de l'étranger, on peut être bien tranquille, c'est une situation qui ne saurait durer. » Et pourquoi non, si l'étranger garde la force, et la détermination d'en user?

» Cette tournée de propagande que fait maintenant en Amérique le « Président » de Valera, que donne-t-elle? que peut-elle donner? La force des choses même n'accule-t-elle pas le porte-parole du Sinn Féin à une position paradoxale et contra-

1. Professeur d'irlandais à University-College, Dublin, député de l'Université nationale d'Irlande. Chef d'état-major des Volontaires Irlandais en 1916, la rébellion éclata à Dublin malgré son opposition. Il fut condamné à la servitude pénale à perpétuité, puis gracié, et réélu à sa chaire professorale.

dictoire? Est-il bien qualifié pour parler à l'Amérique de la victoire, l'homme qui se tint dans la connexion la plus étroite avec Hearst, le roi de la presse germanophile et ennemie de la guerre? Celui qui vante aujourd'hui aux Yankees la valeur irlandaise les aidant à porter bas le Boche, est-ce le rebelle qui s'est battu, d'ailleurs bravement, pour la République d'Irlande, cette République qui faisait publiquement, dans sa proclamation de naissance, allusion à ses « braves alliés d'Europe »? est-ce le chef de ces Sinn Féiners que l'amiral américain Sims accusait tout récemment encore, non seulement de sympathie, mais d'activité pro-allemande pendant la guerre? Que de faiblesse dans une attitude si double!

» Même l'influence irlandaise aux États-Unis n'est pas telle qu'on vous en rebat ici les oreilles. Les Irlandais ont le nombre en Amérique, mais l'influence réelle, non pas! Il en va de même en Australie : on mène ici grand bruit de ce que dit, ou ne dit pas, le docteur Mannix, archevêque de Melbourne : reste à savoir si le million d'Irlandais qu'il représente n'est pas quelque peu mésestimé par les quatre autres millions de blancs qui le submergent, et si les faits et gestes du prélat ont là-bas l'importance qu'on veut bien leur donner ici. En Amérique, les Irlandais, à droit ou à tort, sont trop souvent considérés par la population anglo-saxonne comme une racaille inférieure. De fait, presque tous viennent de ces familles, si misérables, hélas! de l'Ouest irlandais, et, à côté de ceux qui réussissent, beaucoup continuent à croupir là-bas dans la misère, encore, des petits métiers. La politique américaine est une sentine fort puante, et plus encore que celle de Londres ou que la vôtre. A tort ou à droit, ce sont les Irlandais, fort grands bavards, fort grands politiciens, qu'on accuse là-bas de la corruption qui l'infecte, eux qu'on accuse d'avoir monté Tammany-Hall, eux à qui on impute le système. Leur faiblesse? ils l'ont montrée en 1916 : ils n'ont pu arriver à discipliner les Germano-Américains, presque tous purs hommes d'affaires, curieusement dépourvus d'éducation politique, indifférents, même, aux choses de la politique, et, bien qu'ayant partie liée avec eux, ils n'ont pu que retarder, sans l'empêcher, l'entrée en guerre des États-Unis. A tout instant vous voyez de Valera triomphalement reçu ici, haran-

guant là un immense meeting. Reçu par qui? Haranguant qui? Voilà ce qu'il faudrait préciser. Un meeting d'Irlando-Américains, oui. Reçu par des municipalités amies, oui. Mais cinq minutes à la Maison-Blanche (où il n'a jamais eu accès) suffiraient à lui prouver que, hormis le vœu platonique émis l'autre jour par le Sénat, l'Amérique ne lèvera pas le petit doigt pour libérer l'Irlande. Quant à prétendre, avec Griffith, que, si l'Amérique regimbe à ratifier le traité de paix, c'est qu'il menace les droits de l'Irlande à la liberté, laissez-moi sourire — et passez-moi le mot barbare! — de tant d'Irlando-centrisme...

» Conclure? Mais, monsieur, il n'y a pas de conclusion. Des faits sont des faits ; ils sont ce qu'ils sont parce qu'ils ne sont pas autres, et c'est tout ce qu'on en peut dire. Des vieux crimes du passé une semence a levé de défiance, d'une défiance de part et d'autre incurable, et qui rend la solution impossible. Voilà tout. J'ai parfois songé, seulement, qu'il est triste d'assister au gâchage délibéré d'un peuple qui eut ses heures de grandeur, qui n'est pas méchant, mais à qui (et c'est trop naturel, hélas !) l'état morbide où on l'a réduit depuis trois cents ans, où il continue à vivre, dans l'agitation, la souffrance et la fièvre, a fait perdre quelques-unes déjà de ses vieilles qualités.

» Quand je dis la solution impossible, j'entends la solution de raison ; car, pour les solutions de force, nous en tenons une dès maintenant, et même, j'en ai peur, toutes les solutions à venir ne dépendront jamais que de variations de force. Vous avez lu les récentes déclarations de l'amiral Sims : en avril 1917, quand, devant les 900 000 tonnes coulées, l'Angleterre supputait qu'elle n'en avait plus que pour six mois, l'Irlande a failli conquérir son indépendance ; et, j'ai regret à vous le dire, monsieur, mais à ce moment-là l'Irlande et la France lisaient assurément les statistiques — d'ailleurs fausses — de l'amirauté dans des sentiments bien différents. C'est dans le même espoir, indéfectible et toujours trompé, que l'Irlande épie tout ce qui pourrait affaiblir ou jeter bas l'Angleterre : une nouvelle constellation d'alliances, cette fois antibritannique, une rivalité économique entre l'Angleterre et les États-

Unis, des tendances centrifuges dans l'Empire, une dissolution éventuelle par le bolchevisme, que sais-je encore? L'Irlande se donnerait au diable pour se débarrasser des Anglais.

» *England's emergency, Ireland's opportunity.* Embarras de l'Angleterre, chance pour l'Irlande. Vous connaissez ce vieux dicton, la loi même du destin. Les Anglais nous l'ont-ils assez reproché? Mais, en même temps, ils se chargent, et surabondamment, d'en démontrer la justesse. Ils sont vainqueurs, ils ont les colonies, ils ont les matières premières, ils ont la mer, ils ont tout : cette toute-puissance, qu'en font-ils à notre égard? ils resserrent nos chaînes. Alors, de quoi se plaindront-ils si, au premier jour qu'elle leur manque, nous cherchons une fois de plus à secouer le joug?

» Vous nous en avez beaucoup voulu, vous autres Français, de la rébellion de 1916, qui, aux plus mauvais jours de Verdun, fit refluer ici cent mille Anglais. Je n'aurais pas perdu ma soirée si j'avais pu vous faire entendre que vous avez le droit de nous haïr, peut-être, mais de nous condamner, non pas! Ou bien alors, vous nous donneriez celui de vous condamner, à notre tour, pour votre alliance avec nos tyrans. Non, l'Irlande s'est levée contre les Anglais, non *parce que* c'était, mais *quoique* ce fût tirer dans le dos de la France. L'Irlande n'avait qu'un devoir, et qu'un droit : celui de combattre pour l'Irlande. Au hasard des fortunes, vous fûtes les ennemis mortels et aujourd'hui les plus fermes alliés de l'Angleterre : qui vous le reprocherait? Dans les deux cas, vous défendiez votre vie, ne vous inquiétiez de rien ni de personne autre, et faisiez bien. Pourquoi pas nous?

» Aujourd'hui, à vue humaine, l'Irlande n'a rien à espérer ; mais à la prochaine occasion elle reprendra les armes. J'en suis sûr. C'est la force des choses qui le veut. Et peut-être est-ce pour l'Irlande un sort inéluctable, d'âge en âge, de génération en génération, de se soulever, et d'être écrasée pour se soulever encore, et de recommencer toujours, par la nécessité de prouver qu'il y a toujours une Irlande, une Irlande qui ne plie pas, qui ne consent pas, qui ne se rend pas, et par celle — tant qu'il y aura une Irlande — de réserver l'imprévisible avenir. »

L'homme se tut. Il n'avait pas élevé la voix. Il scandait seulement ses paroles d'un geste monotone, en hache, de la main droite, et de son accent martelé. Sans une chaleur aux pommettes, son visage exprimait toujours cette lucidité dure et cet empire sur soi-même, qui, par rigueur intellectuelle, se refusent toute illusion, même patriotique. Je pris congé. La froide et pompeuse avenue semblait grandiose sous le clair de lune désert et glacé. Dans le fond du ciel, entre les deux roides perspectives des sévères maisons de brique nue, on discernait un fin linéament sombre : le noble horizon des montagnes qui cachèrent, un temps, Robert Emmet proscrit. Et j'avais tout de même le cœur un peu serré.

LES AMÉRICAINS

Ce soir la délégation irlando-américaine qui vient de visiter l'île fait ses adieux à Dublin avant de se rembarquer.

A son propos, j'ai beau chercher à comprendre la politique du gouvernement anglais ; ma logique française n'arrive point à interpréter cet empirisme, et n'y découvre qu'incohérence. Ce qui me console, c'est que la moitié de la presse britannique porte là-dessus le même jugement. — Les Irlando-Américains ont demandé que la cause de l'Irlande fût entendue à la conférence de la paix. Ils ont envoyé en délégation à Paris MM. Walsh, Dunne et Ryan. Lloyd George a accepté (sous la pression de Wilson?), puis différé de les recevoir, puis renoncé tout à fait à une entrevue, enfin consenti à leur délivrer des passeports pour l'Irlande. Voilà qui ne se suit guère. Si on laisse pénétrer les Américains ici, c'est, je pense, qu'on va leur dissimuler au mieux l'appareil de rigueur qui boucle le pays. Le truc est classique. Il n'en est rien. A Mountjoy, ils ont pu entendre les prisonniers politiques se plaindre de traitements illégaux : encellulement, menottes, douches glacées, assister à une scène de violence entre le député Sinn Féiner Pierce Beasley et ses gardiens. Ils ont vu, sur les routes et dans les villages, les soldats casque en tête et baïonnette au canon. A eux-mêmes l'entrée à Westport

a été interdite, sans explication ; leurs autos arrêtées en pleine campagne et forcées de rebrousser chemin ; le professeur Eoin Mac Neill, député de l'Université nationale, qui les accompagnait, plus ou moins bousculé par un colonel. S'il y a un dessein dans cette série de complaisances et de rebuffades, j'avoue qu'il m'échappe. Et s'il n'y a en pas...

J'ai parfois rêvé que le renom de la diplomatie britannique pouvait bien n'être qu'usurpé. La réussite séculaire des Anglais dans les affaires du monde nous abuse peut-être ; ne leur viendrait-elle pas de l'heureuse place qu'ils y occupent, intangibles derrière le « rempart des vagues »? Elle les range invariablement dans la coalition qui toujours se reforme en Europe pour abattre l'hégémonie du plus fort ; elle leur permet toutes les bévues, parce que ces bévues ne mettent jamais leur vie en danger ; elle leur donne le temps de les réparer. Pour la France, avec sa dangereuse situation géographique, le Boche qui suit le jeu sans laisser passer une faute, et le ruisseau du Rhin entre deux, de moindres gaffes auraient cent fois été mortelles. L'on confond peut-être valeur avec succès, et l'on donne au dessein ce qui vient de la chance...

C'est une nuit d'étoiles sans lune, bleue, sombre et transparente. Les plates façades de briques semblent plus nues et plus noires, à s'enfoncer ainsi dans les ténèbres limpides, en géométriques lignes de fuite. Quelques phares d'automobiles dardent brutalement leur éclatant pinceau et découpent, comme à l'emporte-pièce, mille têtes attentives, immobiles et levées. En approchant, on discerne, dans la noirceur, les arbres de Fitzwilliam Square, noyés d'une torpeur silencieuse les grilles qui les cernent, les deux policemen de garde, interminables et maigres, leurs pieds démesurés, et l'ironique reflet, venu on ne sait d'où, qui joue sur la pomme d'argent de leur casque noir et qui semble se rire de leur haute figure lugubre et dégingandée. Là-haut en face, au premier étage, deux drapeaux côte à côte, le drapeau étoilé et le drapeau tricolore de l'Irlande, palpitent doucement dans la pénombre. Trois fenêtres, grandes ouvertes sur un salon ruisselant de

clarté, semblent d'or dans la façade noire, et l'on dirait des bouches lumineuses d'où ne sauraient tomber sur cette foule obscure que des paroles d'annonciation, de lumière et de joie.

De fait un homme apparaît au balcon, silhouette découpée sur le fond de gloire, et dont on ne peut reconnaître que la stature exceptionnellement haute. Je questionne mon voisin le policeman : « Est-ce de Valera? » Mais le gendarme est sans pitié : il me prend pour un « rebelle », craint de se compromettre et s'éloigne muet et digne, sur ses vastes pieds ouatés d'épais « Philipps ». Là-haut l'homme parle. La voix est claire et mesurée, mais je n'y comprends goutte ; puis soudain je reconnais l'énergie scandée des syllabes anglaises. Il avait, suivant le rite, commencé en gaélique : c'est de Valera.

Après lui apparaît un grand vieil homme, puissant et lourd. Les lustres du salon jettent sur sa tête blanche une lueur d'argent. Et dès qu'il ouvre la bouche, on se regarde stupéfait : ce n'est pas une voix humaine qui en sort, c'est un mugissement, c'est la clameur de bronze d'un porte-voix, faite pour dominer les rumeurs de la mer ou celle des foules d'outre-Océan. La voix énorme éclate et s'enfle, et roule dans la nuit taciturne, va déferler là-bas au fond de l'immense square, et revient rapportée, dans l'intervalle des silences, par un attentif écho. Enfoncés sous leurs draps dans leurs maisons éteintes, les Unionistes de ce quartier élégant n'en doivent pas perdre un mot. Les vitres loyalistes tintent au rude choc des syllabes nasales. Oh ! le discours est simple : une attaque, directe, et d'une incroyable violence, contre la domination anglaise ; l'assurance de l'amitié américaine ; l'affirmation que la justice va régir le monde, et délivrer l'Irlande. Tout cela théorique, enivrant, généreux et vague, sans engagement ferme (et pour cause !), sans vues précises sur les possibilités, sans contact avec la réalité des faits, plein d'une emphase généreuse et stérile. Pour une tête froide, il est clair qu'une telle harangue ne changera pas un iota aux choses qui sont ; mais elle verse aux pauvres têtes obscures qui écoutent là dans l'ombre, levées et immobiles, l'ivresse de l'illusion et, il en faut convenir, l'Américain corse

le *cocktail*. « La justice ne doit pas être le privilège des grands intérêts du monde. La justice qu'ont obtenue Serbie et Tchèques et Pologne, il faut que l'Irlande l'obtienne. La justice est la même pour tous les hommes qui vivent sous le ciel... » *Justice, justice !* Le mot répété sonne à tout instant, lancé comme un boulet, éclatant et sonore, de toute la force explosive de l'accent saxon, et l'écho nous renvoie encore, exact et obstiné : *Justice !* Il y a comme une incantation dans ces litanies opiniâtres de la Justice, dans cette voix tonnante dont les éclats sauvages déchirent impérieusement le nocturne silence ; et quand elle s'éteint, la foule qui se taisait, enivrée et muette, après une seconde de surprise, soudain éclate en furieux transports, cris, sifflets, acclamations, délire...

Mais là-haut les quatre leaders garnissent le balcon, et soudain, d'un accord tacite, une voix s'élève, unanime et nombreuse, avec cette contagieuse puissance d'émotion que recèlent les chœurs, toutes les clameurs collectives ; et c'est le *Soldier's Song*, et sa mélodie un peu dansante, un peu molle et autrichienne, mais tout de même belle, religieuse et grave :

« Soldats nous sommes, soldats dont la vie est vouée à l'Irlande. Quelques-uns nous viennent du pays par delà les flots. Elle a juré d'être libre, la vieille terre de nos pères ; elle n'abritera ni le despote ni l'esclave. Cette nuit nous occuperons la vallée du danger, pour Erin, advienne que pourra ! Dans le rugissement du canon et le fracas des feux de file, nous chanterons le *Chant du soldat*. »

En Tipperary ou en Clare, cette chanson-là vaudrait trois mois de prison ; à Dublin, elle passe. Le prix du *Soldier's Song* en Irlande, c'est comme le prix du beurre en France : ça dépend de l'endroit, et de la tête du client.

... Rentrée à Paris, la mission américaine a fait paraître dans la presse un rapport horrifique sur la condition de l'Irlande. Arbitraire et caprice de la soldatesque, négation des libertés même les plus élémentaires, interdiction de meetings, suspension de journaux, lettres de cachet, brutalités sans nombre allant jusqu'à l'assassinat, traitements infamants et

barbares infligés aux prisonniers politiques, voilà le régime anglais en Irlande. Naturellement le Chief-Secretary Macpherson lance un démenti. Les Américains défient Macpherson d'affronter un arbitrage impartial. Une polémique s'engage. *Keep them talking,* faites-les bavarder...

Le tableau est noir ; mais c'est peut-être qu'on l'a poussé au noir. Et par le procédé assez primitif de la généralisation imprudente, — ou délibérée. Exemple : pris séparément, les sévices contre *tel* prisonnier, les abus de la force contre *telle* population seraient sans doute hors de conteste. Ce qui l'est moins, c'est d'inférer, et d'affirmer, que *toutes* les populations, *tous* les prisonniers anti-anglais sont traités de la sorte. Comme je me plains de tant de légèreté, on en convient tout de même, mais on ajoute : « Quelque outrance est nécessaire pour remuer ces masses immenses, et un peu frustes, d'outre-Atlantique ; c'est la manière américaine. » Hélas ! c'est bien ce que j'avais cru entrevoir. Ainsi tonnaient l'autre jour, du balcon de Fitzwilliam Square, les déclamations généreuses de Ryan. Ainsi les films qui nous viennent de là-bas, avec leurs péripéties brutales et naïves, visent avant tout à secouer des nerfs un peu gourds. Ainsi le rapport américain, qui connaît son public, charge intentionnellement les tableaux terrifiants, pour émouvoir de lourdes imaginations sensuelles. O Démos, Démos, dont les flagorneurs plus que jamais feignent d'adorer la suprême sagesse, est-il donc écrit que la vérité, délicate et modeste, n'est point faite pour toi? que tes courtisans, en effet tes maîtres, te verseront toujours, pour te séduire à leurs fins, le vin épais qui seul monte à ta tête fumeuse? Que j'eusse préféré, pour mon compte, un rapport tout en petits faits contrôlés, indiscutables, établis sur le ton paisible et courtois d'une critique impartiale, sans éloquence, sans conclusions peut-être ! Comme si les choses, telles qu'elles sont, ne se suffisaient pas à elles-mêmes, et qu'il fût nécessaire d'accuser, en la maquillant tant soit peu, la comique laideur de leur vrai visage...

DANS LA RUE

« La Comtesse » est relâchée ; elle arrive ce soir au bateau de Holyhead : le *Dáil Eireann* a décidé de lui offrir une solennelle bienvenue.

« La Comtesse », c'est madame Markiewicz, Irlandaise d'origine, et femme d'un Polonais. Il y a une quinzaine d'années, tous deux appartenaient à une petite bande riche, élégante et joyeuse qui n'avait guère, me dit-on, d'autre souci que d'épater le bourgeois en lui menant au nez une vie « bien parisienne ». Depuis la guerre, le comte est, je crois, en Pologne. La comtesse, elle, a été touchée de la grâce : elle est entrée en politique. On l'a vue, à la semaine de Pâques, en uniforme vert et buffleteries fauves, participer à la défense de Stephen's Green et, quand il fallut capituler, baiser son pistolet avant que de le rendre. Elle a été condamnée à mort, en fait : déportée en Angleterre, puis graciée. Ces chances diverses lui ont valu, des Irlandais, un siège de député pour Dublin-Ville, et du Château, cette fois sans jugement et par simple mesure administrative, une nouvelle déportation en Angleterre, d'où elle revient ce soir.

Depuis ce matin, il y a ici, dans les bons endroits, une animation insolite. Des conciliabules se tiennent, des ordres passent. Quelle belle occasion pour rompre en visière à l'autorité ! Il n'est pas un Irlandais qui boude aux coups, même dans la perspective d'en prendre plus que d'en donner. Et puis, il y a ici bon nombre de soldats, américains ou australiens, qui, avant de retourner chez eux, sont venus voir leurs parents irlandais ; ils sont entourés, choyés, prêchés : quelle aubaine s'il pouvait s'en trouver dans la bagarre, pour faire scandale et soulever l'opinion outre-mer ! Les bons bourgeois tranquilles, habitués à l'opposition *respectable* de Redmond, et qu'effraye la turbulence de leurs cadets, redoutent de leur part un tel calcul. Du côté Sinn Féiner, les tout jeunes, qui n'ont pas pris part à la rébellion, sont les plus ardents ; les « vieux soldats » de 1916, qui, ayant fait leurs preuves, peuvent s'offrir le luxe d'être sages, ont, je le sais, toutes les peines du monde à calmer ces têtes chaudes.

— C'est extraordinaire, — me dit l'un d'eux, — il y a des gens qui ont envie de se faire fusiller tous les huit jours ! J'irai voir ça.

Vers cinq heures, un ami et moi, nous descendons Grafton Street, fourmillante et lumineuse. Devant Trinity College, venant de College Green et tournant l'ancien palais du Parlement, débouche une troupe assez nombreuse, deux ou trois cents jeunes gens, qui marchent au pas, en colonne par quatre. Depuis la révolte, tout entraînement militaire est interdit, notamment le pas cadencé et les formations en ordre serré : le défi est évident. Bien mieux, parmi les vestons et les chapeaux mous, il y a trois ou quatre uniformes verts, — l'uniforme proscrit des volontaires irlandais. Une vingtaine de policemen sont accotés aux grilles de Trinity, gigantesques, avec leur uniforme noir, leur casque noir à boule d'argent et cette visière, aussi bordée d'argent, qui leur descend drôlement en angle sur le nez. Ils regardent défiler l'ennemi avec un flegme total : ce sont d'impassibles machines qui s'en remettent à leur officier tout proche du soin de les animer en leur donnant des ordres et même, j'imagine, des sentiments.

Plus loin que la statue de Parnell, nous sommes montés à la Ligue Gaélique. Et voici les joueurs de cornemuse qui sortent de l'hôtel en grand costume, pour aller corser la bienvenue à « la Comtesse ». On les a pris beaux et bien faits. Ils ont le bas à revers et le genou nu, la jupe et la veste vertes, et, accroché sur l'épaule par une large fibule d'argent, le manteau de bure claire qui tombe jusqu'au jarret, à grands plis nobles et drapés. Sur la tête, le béret à plumes de coq. Au bras, le *bag-pipe* à deux anches, enrubanné, pareil à nos bombardes bretonnes. L'apparition est singulière, archaïque et charmante. Et nous voilà redescendus avec eux jusqu'à la colonne de Nelson.

La vaste avenue est noire de monde. Nos volontaires de tout à l'heure se sont multipliés et attendent, immobiles, par compagnies distinctes. Une foule énorme se déverse de toutes les transversales dans O'Connell Street, tournoie, reflue à l'aventure, joyeuse et bruyante, et, je crois, joyeuse jus-

tement de faire du bruit et d'en entendre. Et puis on peut toujours espérer, un pareil soir, quelque occasion d'en faire davantage. Les tramways tintent, tintent éperdument, pour diviser les remous humains. Çà et là, sur d'étroits îlots de policemen, oscillent les boules d'argent scintillantes. La nuit est tout à fait tombée. Une petite pluie froide s'est mise à fondre, fine et acharnée. Les pylones électriques, comme des yeux qui se referment et s'ouvrent, tantôt semblent près de s'éteindre, et puis ont de grands sursauts de lumière, qui s'allongent en traînées luisantes sur le gras pavé noir. L'Hôtel des Postes, bombardé et brûlé lors de la rébellion, ouvre ses fenêtres béantes comme des orbites vides. On piétine dans la boue et les demi-ténèbres.

Nous reconnaissons, dans une section, quelques volontaires.

— Pourquoi êtes-vous là?

— C'est l'ordre.

— La comtesse est-elle arrivée?

— On ne sait pas.

— Viendra-t-elle?

— On ne sait pas.

— Jusqu'à quand restez-vous là?

— On ne sait pas.

— On ne vous a rien dit?

— Si. D'attendre.

Vraiment ce n'est pas mal : ne rien savoir, ne pas comprendre, être sous la pluie, et attendre, mais c'est presque le tout du métier de soldat : voilà un entraînement militaire que les Anglais n'interdiront pas. Allons souper !

... Il n'y a rien eu. « La Comtesse », empêchée d'arriver à la gare de Westland-Row, a reçu l'ordre, à Kingstown, de rentrer chez elle directement en automobile. La réception a raté. Mais, quelques jours après, un officier qui passait en side-car, conduit par un soldat motocycliste, ayant voulu couper le cortège funèbre de Pierce Mac Cann, mort d'une pneumonie dans les prisons anglaises, la moto a été jetée dans la Liffey, et, n'eût été leur fuite précipitée, les hommes suivaient.

***

Dublin, tout farci de somptueux pastiches néo-grecs, colonnades, frontons et pilastres, n'abonde pas en monuments vraiment beaux ; mais c'est une jolie chose que *Mansion-House*, menue et simple, de proportions parfaites, un peu inspirée de notre XVIIIe siècle, il me semble, avec son élégante balustrade de pierre ponctuée de quatre fiers candélabres. On y donne ce soir un concert pour l'anniversaire de Connolly, le chef travailliste fusillé en 1916 ; quelqu'un m'a aimablement procuré une invitation, et je m'y rends en flânant.

Dans Grafton Street, une section de fantassins kaki me dépasse, tous jeunes, beaucoup petits et manifestement non-adultes. Leurs joues rasées et roses leur donnent l'air d'avoir seize ans. Ils vont, propres comme des sous neufs, leurs boutons de cuivre armoriés étincelant de tripoli, le pli de la culotte marqué encore au-dessus des bandes molletières. Les hommes ont le casque en assiette creuse, d'un vert rugueux, un peu penché sur l'oreille, et, au canon, la baïonnette courte et plate. L'officier, un bambin qui n'a pas vingt ans, a la casquette sur la tête, le casque accroché sur la poitrine au baudrier, le stick à la main et, dépassant la manche, un gentil petit mouchoir de soie violette. Quarante soldats en tenue de campagne qui remontent une rue, cela semble tout naturel à un Français ; dans ces pays moins militaires, sans conscription, le spectacle est plus rare ; on ne le voit guère en Angleterre, et les Irlandais s'en plaignent comme d'une provocation.

En arrivant au *Mansion-House* je trouve une foule drue et remuante. De temps à autre une rumeur. Allons, bon ! la réunion est interdite. L'éternelle *Dublin Metropolitan Police* est là, cinquante ou soixante hommes dans leur uniforme de pompes funèbres, au pied de l'escalier d'honneur et sur le trottoir d'en face, devisant par petits groupes. Et puis... Mais c'est bien ça, c'est mon petit lieutenant de tout à l'heure. Ses hommes sont derrière lui, dans le garage de l'Automobile-Club. Lui, il a mis son casque pour avoir vraiment l'air de jouer au soldat ; mais il a toujours sa jolie figure puérile, poupine et rose, comme d'un petit Tommie de plomb, et,

dans la manche, son gentil mouchoir de soie violette. Il cause gravement avec l'officier de police ; il est manifestement content d'être là, de jouer un rôle : c'est si jeune ! De temps à autre, un monsieur se détache de la foule, parlemente, essaye d'entrer : peine perdue ! il faut faire demi-tour. Seuls, quelques prêtres passent sans difficulté : même la police anglaise n'arrête guère les prêtres, ici.

Une soirée manquée... Je rentre tout doucement, en flânant dans les allées paresseuses de Stephen's Green. A un moment il m'a semblé de loin voir des gens courir, entendre comme une rumeur et quelques coups de fouet. Puis, plus rien. Des gamins qui s'amusent... Rentrons !

... J'ai une servante assez pittoresque, grande fille solide de la montagne, aux vifs yeux noirs, toujours gaie et chantante. « Qui donc est roi de France, demandait-elle un jour : Albert de Belgique, n'est-ce pas? » Et, en dépit de mes excuses embarrassées, elle a paru un peu scandalisée que nous n'eussions pas de princes, car, dans un pareil pays, je vous demande un peu ce qu'ils peuvent mettre sur les shillings. Ces notions, un peu confuses, sur la politique étrangère n'empêchent pas les convictions fortes : elle m'a un jour présenté sa nièce, jeune personne d'environ trois ans, qui, pressée de décliner son état civil, s'est bornée à me répondre : « *I'm a Sinn Feiner*. Je suis Sinn Féiner. » Ma bonne, devant que monter le journal, y jette un coup d'œil, et alors, elle m'annonce les nouvelles les plus dignes d'intérêt. En France, elle suivrait le grand roman populaire : le feuilleton, ici, ce sont les meurtres politiques. Ce matin, rien qu'à la voir entrer, je suis sûr qu'il y a un beau tableau. « Quatre coups de revolver sur la police », me dit-elle : c'était donc ça, cette bousculade, ces claquements de fouet, hier soir...

***

En tournant au coin de ma rue, à quarante mètres de chez moi, je suis tombé sur deux tanks arrêtés. L'un, débrayé, vibrait tout entier des belles détonations profondes et régulières d'un gros moteur tournant bien rond. L'autre était en

panne, ouvert et muet. Déjà un attroupement l'entourait, curieux et bon enfant. Je fis nombre. Par l'étroite porte aux vantaux rabattus, on entrevoyait toute une machinerie énigmatique et inhumaine. Il y avait une manivelle qui commandait une chaîne de mise en marche, et aussi une large bande de cuir qui était le siège du pilote. Une haleine d'huile surchauffée sortait de là dedans, par nauséabondes bouffées. Un mécanicien maculé, aux mains luisantes de cambouis, tripotait quelques organes mystérieux, essayait de mettre en route, et sortait aspirer l'air libre, écarlate, étouffé par l'atmosphère terrible de la machine immobile. Puis l'officier s'évertuait à son tour, un grand, mince et très brun, tout jeune, qui se pliait en deux pour tenir dans la chambre exiguë ; et je déplorais le douloureux destin de sa culotte, si bien pincée au genou, avec ses basanes de cuir blanc, toute fraîche, et qui, d'instant en instant, se truitait de graisse noire. Des gamins, montés sur les chenilles, s'amusaient à orienter dans tous les sens le canon des mitrailleuses ; indulgence ou mépris, les soldats laissaient faire. A quinze mètres de là, l'autre engin ronflait toujours, prêt à démarrer, fermé, veillant sur son frère... Ses chaînes sans fin hérissées de pustules, les sortes de globules proéminents d'où sortaient les mitrailleuses et qui viraient dans l'orbite, tels des yeux d'insecte, lui prêtaient comme une vie fabuleuse. Et, camouflé d'un violent bariolage, on eût dit un monstre, issu des âges géologiques ou légendaires, qui venait de quitter son marais natal, et qui guettait, menaçant, assis sur l'arrière-train, enduit de vase noire, de limon jaune et de pourriture verte.

Tout à coup, une explosion, puis deux, puis cent, puis le rugissement énorme d'un moteur affolé. L'autre tank était dépanné. Les hommes disparurent dans l'ouverture, comme engloutis; les vantaux d'acier claquèrent; et vers les suaves verdures de Stephen's Green, les deux engins s'en allèrent à leur petite allure, se dandinant aux ornières du macadam, avec une sorte de bonhomie formidable.

***

Juin et juillet furent splendides, cette année : d'ailleurs c'est à la campagne qu'il pleut toujours, Dublin même est relativement sec. Pendant des jours et des jours, nous avons eu des ciels immaculés, lumineux et purs, avec, parfois, de ces beaux nuages blancs dont on aimerait, tant ils semblent palpables, toucher la boule cotonneuse et brillante, et qui appareillent en flotte majestueuse vers l'au-delà des horizons.

C'était tous les jours un amusement presque intellectuel de suivre dans cet air limpide les quadrilles des avions, démêlant là-haut d'invisibles figures, difficiles et précises. Ils arrivaient de l'aérodrome de Tallaght, tantôt plusieurs, tantôt rien qu'un, solitaire et fantaisiste, tantôt une escadrille entière, rigidement alignée en angle d'oies sauvages. Ils surgissaient du ras de l'horizon, si rapides et dans un air si plein de silence, qu'on en percevait l'approche souvent à les entendre avant que de les voir. C'était un bourdonnement léger, comme d'un frelon qui danse ; et quand, impatienté, on levait les yeux pour chercher l'obsédant insecte, l'engin arrivait déjà sur vous, museau trapu, ailes tranchantes, passait en foudre sur vos têtes dans un puissant grondement inégal et huilé.

J'en ai vu jusqu'à treize ensemble : douze gros avions de bombardement qui avançaient sévèrement en coin, laissant passer chacun, au ras de la carlingue, deux têtes noires et minuscules, et devant eux, menant le bal, un avion de chasse court, vite et souple, qui laissa bientôt là ses gros frères, comme ennuyé de leur train raisonnable, pour se livrer tout seul, dans le soleil, à d'étourdissants caprices. Tantôt il glissait sur l'aile à donner le vertige, tantôt se cabrait en chandelle pour retomber sur la queue pendant une interminable seconde, tantôt se vrillait horizontalement suivant une imaginaire hélice, et tout d'un coup, une lubie lui prit de descendre jusqu'à deux cents mètres des toits pour y boucler, le plus dangereusement possible, une série d'impeccables boucles. Suivant l'incidence de la lumière, les ailes rigides et vernies apparaissaient ou bien roses d'un rose d'aurore, ou noires comme des élytres, ou transparentes et quasi dissipées, et alors la dure bête fuselée planait là-haut d'une sorte sur-

prenante et magique, invraisemblablement soutenue par le vide, impondérable dans l'éther. Là-bas, avec un éclair, eux aussi, sur leur aile penchée, les douze gros frères viraient sagement de conserve. Et toute la journée, avec des fuites simulées vers le camp de Tallaght, et des retours obstinés qui ramenaient comme des guêpes sur une figue, la ronde à l'affût revint sur la ville où elle tournait, tournait, inlassable et soupçonneuse.

Quelques semaines après, je traversais le canal. La mer était dure, le vent froid : je descendis me coucher. Je trouvai dans la cabine un officier avec l'uniforme ardoise et les ailes brodées d'or de la *Royal Air Force*.

— Don't trouble, — lui dis-je en entrant.

— Vous ne me dérangez pas du tout, — me répondit-il tout à trac, dont je fus fort marri, mais avec un tel accent que j'en fus consolé.

Nos couchettes se voyaient. Au lieu de dormir, nous causâmes, en franco-anglais. Il rentrait chez lui, démobilisé. Ce n'était plus un métier, à Tallaght ! Jamais la paix ! Tous les jours, ou presque, prendre l'air. Ils portaient des bombes suffocantes, petites et trop peu lourdes pour défoncer une maison, mais bonnes à dissiper les attroupements dans la rue. C'était surtout les toits qu'ils avaient consigne d'observer, et de nettoyer au besoin. On avait conservé trop mauvais souvenir des *snipers* embusqués là-haut pendant le soulèvement. Croyez-vous cela? dans la semaine après la reddition, quelques enragés tiraillaient encore. Il en avait assez! Ce n'était pas trop tôt... — il chercha, et, trouvant son français indigent ou pâle, conclut d'un air furieux : *To leave this damned country*, — de quitter ce sacré pays !

5 novembre 1919.

HERCÉ

L'AMOUR ET LE SECRET[1]

XI

Le lendemain, Juliette ne vint pas, après le déjeuner, comme elle en avait l'habitude. Et l'on s'en étonna.

— C'est drôle ! — dit Jenny. — Et son portrait?

— Son portrait, — répondit Jacques, — je ne le finirai pas. Je l'ai raté : n'en parlons plus.

Jenny insista. Et Jacques montra qu'il était de méchante humeur : on savait bien qu'il ne travaillait pas autrement que dans la joie et, du moment que ce portrait ne l'amusait pas, il y renonçait.

— Pourtant, — dit Jenny, — tu semblais hier si content !

— Eh ! bien, je ne le suis plus ; voilà tout !

Il se leva et alla s'enfermer dans son atelier.

Madame Durny ne se tint pas de badiner sur la fâcheuse nervosité des artistes et nota que les égyptologues ont une placidité meilleure. Son mari ne songea point à la remercier du compliment et même lui fit un signe de se taire. Où il montrait de l'ingénuité : ce n'est pas le silence qui vaut rien pour remplacer une causerie maladroite. Mieux avisé, Mathieu parla d'autre chose ; voire, il eut soin que l'autre chose ne fût pas indifférente et, puisqu'on était à quelque

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juillet 1920.

chicane, il ne prétendit que substituer une bisbille à une autre.

— Juliette a probablement la migraine, — dit-il.

— Je ne crois pas ! — fit madame Durny.

Elle regarda furtivement Mathieu, qui la guettait et souriait. Et son regard interrogeait Mathieu, qui répondit :

— Moi, je suis comme vous : je n'en sais rien.

Mais Jenny n'avait pas envie de rire; et c'est à cause d'elle que Mathieu tâchait de détourner la causerie. Elle, ce n'était pas tant la mauvaise humeur de son mari qui la désobligeait que l'impatience de son fils : elle ne doutait pas qu'il ne souffrît de voir, entre Jacques et elle, si bien établie et comme installée, cette familiarité des brouilleries, même insignifiantes. Puis Jacques apparut à la porte de son atelier, qui l'appelait :

— Jenny ! Viens deux minutes, s'il te plaît.

En se levant, elle n'osa point regarder Alain. Quand elle fut à l'atelier, l'on entendit, non pas les mots de Jacques, mais sa voix, qu'il ne ménageait pas beaucoup. Et Mathieu proposa une promenade, qu'aussitôt on lui refusa, sous le prétexte d'un orage menaçant. Il consulta le ciel, qui était parfaitement pur, et dit :

— C'est vrai !

Jenny revint et madame Durny lui demanda :

— Eh ! bien, ce portrait?

— Je ne l'ai pas vu.

Jenny avait dit ce peu de mots d'une façon si évasive, et elle avait si nettement montré sa volonté d'arrêter là le questionnaire auquel se fût amusée la manie tatillonne de son amie, que l'on se tut. Mais, comme Alain, sans rien dire plus que les autres, l'épiait et l'interrogeait d'un regard involontairement impérieux, elle le regarda aussi et eut l'air étrangement triste, humilié surtout. Elle éprouvait un sentiment de honte et croyait que son fils l'avait surprise en état de misère conjugale. Très évidemment, elle désira que se défît la réunion de ces quatre personnes qui, autour d'elle, composaient un bien gênant tribunal de curiosité affectueuse ou maligne. Durny s'en aperçut et, sous prétexte d'aller voir le déjeuner des poules à la basse-cour, sut emmener sa femme. Restaient Alain et Mathieu : la présence de Mathieu,

parfaitement ami, n'empêcherait pas Alain de parler tout de même que s'il était seul avec Jenny : dont elle eut peur. Et elle souhaitait de causer avec Mathieu.

— Va donc voir, — dit-elle à son fils, — pourquoi Juliette ne vient pas.

Alain comprit que c'était là un stratagème, et un peu gros, en vue de l'éloigner. Il n'aima point cette supercherie, et s'en étonna, de sa mère si tendre, et fine et adroite. Pour qu'elle agît de cette manière prompte et mal ménagée, qu'y avait-il? et quel chagrin la pressait de se confier à Mathieu? Il fut inquiet. Puis il fut blessé dans son amour-propre et dans son amour filial : cet émoi fit que, durant quelques secondes, il hésita. Mais le projet de revoir Juliette le tenta. Il sortit et, le long du chemin, se rappelant tout le détail de la scène, comprit que sa mère avait précisément deviné ce qu'il ferait, comment son incertitude céderait assez vite et pourquoi : pendant qu'il hésitait ou croyait hésiter, Jenny, sans bouger, sans le regarder, savait aussi bien que lui, mieux que lui, ce qu'il pensait secrètement ; et elle attendait qu'il se levât tout juste au moment qu'il s'était levé. Cette facile inquisition le choqua. Bientôt, il en rit, satisfait d'avoir eu la clef des champs et, amoureux, satisfait d'aller voir sa bien-aimée. Elle, sa bien-aimée, ne risquait-il pas de l'importuner? Si elle n'était pas venue, sans doute n'avait-elle pas envie d'être dérangée. Mais il lui dirait d'abord : « C'est maman qui m'envoie ! » Et, de cette commodité que sa mère lui procurait, il eut l'esprit amusé, le cœur attendri.

Demeurée seule avec Mathieu, Jenny ne fut pas longue à s'épancher.

— Mathieu, — dit-elle, — que se passe-t-il?

— Ma bonne amie, je vous l'aurais demandé ; mais j'ai coutume d'être discret avec méthode et, s'il n'est pas question de vous, avec indifférence.

— Cette maison, — reprit Jenny, — devient absurde.

— Absurde ! — consentit Mathieu.

— Qu'est-ce qu'ils ont tous? et Jacques principalement?

— Pourquoi vous a-t-il appelée?

— Pour me dire qu'il n'achèverait pas le portrait de Juliette.

— Il l'avait dit.

— Pour le redire et, cette fois, avec une espèce de fureur inutile. Et pour me conjurer d'obtenir qu'on ne lui parlât plus de ce portrait : ni vous, ni moi, ni Juliette. Et je dois bien savoir qu'un artiste n'est pas une machine qu'on met en branle à volonté. En définitive, ou l'on aura la patience de le laisser travailler à sa guise, ou il me priera de hâter notre rentrée à Paris.

— Qu'avez-vous répondu?

— Rien... Que j'étais de son avis.

Mathieu fit une moue et dit :

— Vous n'avez pas été gentille... Mais non, ma bonne amie ! Somme toute, il était de méchante humeur et vous appelait pour vous demander une querelle comme, en d'autres cas, on demande un service. Et, ce qu'il vous demande, vous, avec votre douceur désobligeante, vous le lui refusez ! Une querelle, et c'était fini : ça va durer comme un orage qui n'éclate pas.

— Mais pourquoi est-il de mauvaise humeur?

— Il vous aime?

— Assurément ! Vous en doutez?

— Non. Mais vous le savez mieux que moi.

— Je le sais, je le sais !

— Alors, tout ça n'est rien.

— Mais non, tout ça n'est rien. Qu'est-ce que vous imaginez? Dieu, que vous êtes célibataire, Mathieu ! Vous ne connaissez rien à la vie conjugale...

— Probablement.

— Ce n'est pas la vie amoureuse !

— Je m'en doutais.

— Ce qui m'ennuie, c'est qu'entre Jacques et Alain, ça ne va pas. Vous en êtes-vous aperçu?

— Oui.

— A quels signes?

— Aux mêmes qui vous ont avertie.

— Ils ne s'aiment pas?

— Non. Et, en quelque sorte, pas du tout !

— Alain déteste son beau-père.

— Il est jaloux de lui?

— De son art?
— Non.
— C'est à cause de moi?
— Probablement.

Mathieu alors montra, malgré sa courtoisie, tant de lassitude que Jenny décida de ne pas continuer la causerie. Et elle s'en alla. Mathieu tira de sa poche un petit volume, commença de lire, s'aperçut qu'il ne lisait pas, ferma les yeux, comme il faisait pour méditer. Puis il parut avoir pris une résolution quasi importante. Il se leva, se dirigea vers l'atelier de Jacques, d'un pas rapide. Quand il fut à la porte de l'atelier, sur le point d'y frapper, le médius en avant, soudain sa résolution s'évanouit : de sorte qu'il tourna les talons et, frôlant les murs, à petits pas, se dirigea vers l'escalier, puis monta s'enfermer dans sa chambre.

XII

Alain, chez Juliette, apprit qu'elle était sortie. Elle n'avait pas dit où elle irait. On la croyait chez les Fontaille, où Alain savait qu'elle n'était pas : et l'on n'en savait pas davantage.

A la pensée qu'il aurait toute la journée à passer sans la voir, Alain sentit une étrange douleur, où dominait la crainte de l'ennui. Les heures s'allongeaient devant lui comme un désert sans route et sans fin. Que faire?... Et la déception n'était pas ce qui le tourmentait le plus : il eût accueilli le moindre divertissement, même si Juliette n'en avait pas été ; quelque fillette un peu plaisante aurait suffi à lui donner de la patience jusqu'au soir ou au lendemain. Mais, alentour, ce n'était que la campagne, le village, les champs et les prairies sous le soleil, les fermes ombragées de bouquets d'arbres, le silence, la morne quiétude, et puis les routes qui, dans tout ce repos résigné, sont comme les indices du désir et de la nostalgie : les routes et leurs écriteaux ou leurs bornes avec le nom des cités lointaines ; les routes et, de distance en distance, les estaminets et les auberges où ne demeurent pas longtemps les voyageurs et les vagabonds ; les routes qu'on

voit qui montent les collines et qui les descendent du côté qu'on ne voit pas, vers l'horizon.

Deux heures sonnèrent à l'église... Deux heures seulement? Alain consulta sa montre, n'admettant pas qu'il ne fût que deux heures. Il était deux heures moins dix : l'église avançait toujours. Ces dix minutes de surcroît furent celles que ce jeune homme terriblement désœuvré se sentit le plus incapable de subir. Un petit gémissement sortit de ses lèvres ; ses doigts frémirent, tandis que ses bras lui semblaient lourds et ne ballaient seulement plus au rythme de sa marche lente.

Alain rentrait chez lui et comptait qu'en ne se pressant pas il occuperait au chemin les dix minutes avant deux heures ; puis il faudrait, d'heure en heure, gagner le soir. Il ne trouva au jardin ni sa mère, ni Mathieu, ni personne à qui répondre que Juliette n'était pas là. Il ne chercha pas davantage, sortit encore, prit la route et s'avisa de l'aventure qui devait lui gaspiller le mieux sa journée : il irait à la rencontre de Juliette. Mais où la rencontrer? Certes, il ne le savait pas ; et comment deviner la promenade qu'elle avait pu faire? Eh bien, il irait au hasard et, par les chemins, serait en quête de sa belle.

Ce fut un jeu qui l'amusa. Il se piqua au jeu et voulut être ingénieux. Il connaissait plusieurs itinéraires qui étaient, depuis son enfance, le cours de toutes les sorties. Mais Juliette, qui s'en allait seule et sans annoncer aucun projet, ne serait pas où d'habitude se dirigeait la promenade : elle avait voulu être seule, échapper au bavardage de tous les jours ; sans doute aurait-elle choisi les sentiers les plus embrouillés et les moins connus. Alain se crut habile et multiplia les probabilités et l'erreur. Il se dépêchait par moments, sautant une haie, dévalant dès qu'il imaginait un raccourci. Mais, à mesure qu'il avançait dans sa course et non dans sa découverte, l'immensité de la campagne le décevait. Au bout d'une heure, il craignit d'être allé trop loin, beaucoup plus loin que ne vont, n'est-ce pas? les jolis pieds, si fin chaussés, d'une Juliette. Il revint sur ses pas. Il rôda autour du village. Il retourna dans la campagne et, de détour en détour, vint à ne plus savoir où il était. Alors, il songea qu'à l'imitation des

sylvains de la fable il poursuivait une petite nymphe : s'il l'attrapait, il l'aurait à son gré.

Quelle sottise ! Il ne l'aurait point à son gré le moins du monde et peut-être la fâcherait tout simplement. Elle a voulu être seule : et tout à coup le voici, qu'elle n'attend pas, qui l'impatiente et qu'elle éconduit !... Alain ne sut pas s'il ferait mieux de renoncer à cette poursuite ; et, comme il aimait Juliette sans être sûr qu'elle eût pour lui un peu plus que de l'amitié presque banale, une idée de cérémonie le tenta de mieux agir et plus discrètement. Il se disait qu'il était un sot et que Juliette n'avait aucune envie de le rencontrer. Mais il se dit : « Tant pis pour elle ! Moi, j'ai envie de la rencontrer ! » De sorte que ne dura guère le scrupule qui d'ailleurs l'avait pris dans un moment de lassitude.

Il s'assit au pied d'un chêne et regarda devant lui. La campagne était charmante, un grand jardin de verdure offert aux jeux plaisants de la lumière et de sa sœur plus douce l'ombre. Elles jouaient, l'une à se cacher, l'autre à chasser de toutes ses cachettes la discrète et un peu sournoise. Et la lumière était partout ; mais le regard la découvrait ici et puis là et, croyant la poursuivre, lui donnait ainsi l'air de courir. Ses blancs vêtements flottaient de son épaule à ses jambes. Quelquefois, on eût dit que cette blancheur tombait et ne laissait qu'une rose nudité bondir, sauter les fossés, les broussailles, danser sur l'herbe, se baigner à la rivière, ensuite repartir et, blessée d'une épine ou d'un caillou, tacher la plaine de ces gouttes de sang, les coquelicots. L'ombre se dissimulait, toute petite, en divers recoins, où on la devinait sans la voir, peureuse sous les saules, plus tranquille sous les pommiers ; à côté d'une ferme, un marronnier d'Inde au feuillage lourd lui donnait un asile où elle s'endormait.

Alain, si jeune, eut grand'hâte de voir se dérouler jusqu'au dénouement les péripéties de cette comédie que la lumière et l'ombre lui offraient : ce jour-là, les mêmes péripéties que chaque jour, vers l'heure où la lumière, cette folle enfin lasse, irait à défaillir et où l'ombre, s'étant mieux ménagée, sortant de ses cachettes, viendrait, pour la nuit, la couvrir de son voile. Cette aventure quotidienne, Alain ne l'avait jamais

regardée avec la complaisance attentive sans laquelle ni la nature ni les âmes ne se révéleront à vous.

Or, la beauté de ce qu'il regardait l'enchanta si bien qu'il eût voulu en consacrer le souvenir et, peintre ou poète, en immobiliser le charme fugitif par le symbolique moyen de la couleur ou des mots. Il n'était point poète et n'eût pas su trouver l'image de son plaisir. Peintre, il l'était à peine encore. Et il sentait que son esprit ne fixait pas ce mouvement de vie rapide et le perdait au lieu de le saisir. Il lui semblait qu'en son esprit coulait, glissait, disparaissait bientôt, une félicité ravissante, comme le sable ou l'eau entre des doigts qui ne peuvent se joindre, ou comme un parfum dans la brise. Arrêter une belle minute est le désir auquel répond le stratagème de tous les arts, et la garder, l'éterniser peut-être. Il n'était point poète, et peintre à peine, artiste qui prélude et ne possède pas son métier. Mais, amoureux, il l'était beaucoup mieux, et comme l'art et l'amour ont cette analogie exquise, il crut que son émoi se réaliserait dans l'âme de sa bien-aimée, cette âme étant une œuvre d'art que vous formez à l'imitation de la vôtre, si vous êtes habile et elle un peu docile. Le croissant de la lune se dessina, d'un blanc pâle sur le ciel bleu. Ces deux couleurs étaient jolies. Alain aurait voulu qu'auprès de lui Juliette les trouvât jolies et, d'un sourire, lui montrât qu'elle était contente, émue, attendrie. De tout son cœur, il appela Juliette, qui ne vint pas : il l'en désira davantage.

Il n'avait plus cette vivacité hardie et cette impertinence qui le lançait à la poursuite de sa bien-aimée, il avait moins d'effronterie et plus d'égards, à la fin de la journée, quand lui apparut soudain Juliette. Elle rentrait à la maison, sans hâte et sans gaieté, des fleurs des champs aux mains. Alain n'osa point s'élancer vers elle ; mais il s'approcha d'elle timidement. C'était dans un chemin découvert, peu ombragé, qui montait. Et elle n'allait pas vite. Alain lui dit :

— Bonjour. Mais où étiez-vous donc?

— Tu me cherchais? — fit-elle.

Et visiblement elle n'aima point qu'on l'eût cherchée. A la naissance de son nez, un pli se marquait ; et son visage prenait un air de dureté. Alain craignit de lui avoir déplu.

— Êtes-vous fâchée de me voir? — demanda-t-il.

— Un peu. Et pourtant non. Car j'ai à te parler.

Alain marchait auprès d'elle et ne disait point un mot.

— J'ai à te dire... Et je n'en suis qu'à ne plus savoir si je ne ferais pas mieux de me taire. C'était mon intention, le premier jour. Enfin, tant pis ! écoute-moi... J'ai à te dire qu'il ne faut pas m'aimer.

— Pourquoi? — demanda-t-il avec douceur, mais avec plus de curiosité que de chagrin.

S'il n'avait pas plus de chagrin, c'est aussi que Juliette, en le priant de ne la point aimer, avouait que cet amour ne lui était point ignoré ni même indifférent. Les jeunes gens, et en dépit de toute fatuité qui leur est naturelle, redoutent le dédain des jeunes femmes plus que les empêchements d'aucune sorte. Ils se trompent : c'est leur jeunesse qui leur vaut une obligeance quelquefois retardée par la difficulté mondaine. Alain sourit en demandant : « Pourquoi? » Et bientôt il ne sourit plus : car le visage de Juliette ne l'y engageait pas. Elle était nerveuse et triste.

Elle ne répondit point à sa question, de sorte qu'il eut à redire, et cette fois avec beaucoup d'inquiétude :

— Pourquoi ne voulez-vous pas que je vous aime?

Elle garda encore le silence. Il ajouta :

— Est-ce ma faute, si je vous aime?

Elle répondit, mais comme au hasard :

— Ce n'est pas ma faute non plus !

Et lui :

— Ce n'est pas une faute !

Ils cheminèrent quelque temps et ne disaient plus rien. Ce fut Alain qui se mit à parler ; et il eut tort : il ne sut pas que le silence est le complice d'amour le plus industrieux. Il avait cette promptitude un peu sommaire qui vous fait recourir à des arguments lorsqu'il vaudrait mieux attendre et laisser les sentiments jouer à leur guise. Il ne voyait pas clair dans l'âme de Juliette et, suivant la simple logique, supposa que, pour lui défendre de l'aimer, Juliette ne pouvait avoir que l'une ou l'autre de ces deux raisons, les deux peut-être : elle ne l'aimait pas ou bien, l'aimant, n'était pas libre

de l'aimer. L'embarras de l'interroger là-dessus le retarda, mais ne put, hélas ! le décourager.

— Pour me défendre de vous aimer, — dit-il avec plus d'entrain que de prudence, — il faut que vous ne m'aimiez pas...

Elle rit, sans aucune allégresse :

— Il y aurait d'abord cela ! — fit-elle.

— Ou bien que vous ne soyez pas libre de m'aimer.

Elle rougit et ne fit pas semblant de n'être pas en colère :

— Il y aurait cela ensuite ! Mais enfin, tu m'aimes : et, avant de me le dire... tu ne me l'as point envoyé dire !... t'es-tu avisé de savoir, je ne dis pas, si je t'aimais ou, du moins, si ton amour devait me plaire ou m'offenser? Puis tu m'aimes et tu ne sais pas si j'en suis contente ou fâchée; tu m'aimes : et aussitôt tu as le droit de me demander de quel droit je ne t'aime pas, si je ne suis pas libre et si je n'ai point un amant déjà !

— C'est vrai, — dit Alain, — je suis une brute !

— Mais non, — répliqua-t-elle; — tu es un gentil garçon comme les autres.

Alain détesta cette réplique, où il sentit que Juliette avait mis une rancune trop ancienne et le résumé d'une information trop nombreuse. Il devina, qui l'avaient devancé auprès de Juliette, une exécrable quantité d'amoureux et de prétendants, les uns timides, non les autres, et comme Juliette avait dû travailler à les éconduire. Une sorte de jalousie le frôla. Il se souvint de l'air jeune fille que gardait Juliette, malgré l'usage de la vie et la science de ses vilenies. Il leva discrètement les yeux sur elle et ne lui trouva plus le même visage. Elle n'avait point, à ce moment, l'air jeune fille et elle soupira :

— Si tu savais comme nous sommes au marché ; mais oui, au marché, nous les femmes, les jolies femmes, dans le beau monde !

Elle eut cet abandon qui la fit se montrer moins pure qu'elle le semblait d'habitude. Un plus roué que ne l'était le jeune Alain se fût promis d'aller au marché, sûr de l'y trouver. Le jeune Alain n'eut pour elle qu'une pitié qui attendrit son amour.

Il murmura :

— Pardonnez-moi. Ne soyez pas triste. Ne pleurez pas.

Elle pleurait un peu. Il était sur le point de lui dire :

— Je vous promets de ne plus vous aimer !

Puis il songea qu'elle avait esquivé ses deux questions, l'une de savoir si elle ne l'aimait pas, l'autre de savoir si elle n'était pas libre de l'aimer. Certes, il comprenait le tort qu'il avait eu de l'interroger si nettement : plus encore, il regrettait sa maladresse et d'avoir perdu la possibilité de poser derechef ces deux questions d'où dépendaient et son bonheur et le soin qu'il devrait avoir de son bonheur. Il regrettait sa maladresse et venait à soupçonner Juliette de l'éluder trop adroitement. La causerie semblait finie, entre elle et lui : comment revenir à ce qui avait tourné si mal et tourné court si brusquement?

Tous deux sentaient la même difficulté à recommencer la causerie et à laisser le silence établir entre eux, qui marchaient côte à côte, un éloignement pénible et encore plus gênant. Juliette, qui se savait aimée, refusait l'amour qui s'offrait à elle et, somme toute, ne s'en débarrassait pas. Vous faites une visite à la campagne et l'on vous donne un splendide bouquet : c'est un aimable procédé, qui vaut des remerciements ; mais vous aurez les mains chargées de ce cadeau jusqu'à la ville et ne cherchez que le moyen de le jeter sans être vu. Ainsi Juliette eût pris son parti d'un hasard qui l'aurait délivrée d'Alain. Quant à lui, les sentiments de Juliette lui étant à peu près inconnus, il hésitait sur la façon de la quitter ; en attendant, il ne la quittait pas. L'un et l'autre, d'ailleurs, comprenaient que leur brouillerie avait besoin de quelque arrangement : car ils devaient se voir désormais comme naguère et, aux yeux de Jenny, de Jacques, des Durny et de Mathieu, sembler amis comme devant.

Ce problème du cérémonial à organiser fut ce qui les occupa secrètement. Juliette avec son habileté de femme et, si elle n'avait pour Alain qu'une petite amitié, Juliette avec sa tranquille beauté que nul émoi ne troublerait, se tirerait d'affaire bien aisément. Alain craignit d'être gauche et ne compta point réduire à son obéissance un amour qui, même blessé, ne lui mourait pas dans le cœur.

Ce qu'il fit de bien fut de se taire et d'attendre. Il ne le fit pas du tout par un calcul ou par une de ces lâchetés que l'injuste Amour récompense : mais il ne dit rien, ne sachant que dire. Et, comme le chemin montait; comme, à la fin des jours d'été, la chaleur accumulée devient plus lourde et accablante, il arriva que Juliette ralentit peu à peu son allure et, sans avoir l'air d'y penser, prit le bras d'Alain pour s'y appuyer. Il en éprouva une joie troublante et, avec une tendre compassion, dit à Juliette :

— Vous êtes lasse?

— Oh ! oui, très lasse, Alain, si tu savais !

Elle n'était plus fâchée ; elle n'était plus que lassitude qui s'appuie, grâce dolente et beauté qui s'abandonne. Avec transport, avec un zèle attentif et doux, Alain l'aima d'être si lasse, de l'avouer et d'oublier toute rancune et tout orgueil.

— Mais d'où venez-vous? — demanda-t-il. — Et quelle promenade avez-vous faite, si loin, toute seule et toute la journée?

Peu de minutes plus tôt, il n'aurait point osé l'interroger ainsi ; elle, de son côté, ne l'aurait pas laissé l'interroger. Mais, à présent, il n'était plus un amoureux qui s'informe : il n'était plus qu'un ami bienveillant. Elle répondit :

— Je ne sais pas où je suis allée. Très loin sans doute.

Elle ajouta, un peu de temps après :

— Je voulais être seule et préparer ce que j'avais à te dire. Je te l'ai dit. N'en parlons plus.

— S'il n'y avait qu'à dire un mot pour être obéi, — répondit Alain, — vous avez dit ce mot, certes, et vous méritez d'être obéie... On jette une pierre dans l'eau ; cela fait un peu de remous : et puis le calme se rétablit... Mais je vous mentirais, si je vous disais que je vais me calmer ainsi.

— Hélas ! — dit-elle.

Et, comme il l'avait plainte, il devina qu'elle avait pitié de lui. Mais, avec une extrême rapidité de sentiment, elle reprit :

— Que veux-tu? Nous avons à continuer d'être des amis. Nous n'allons pourtant pas raconter cette histoire !... Ou bien il faut que je m'en aille. Si tu y tiens, je m'en irai.

Ce peu de mots fut pour Alain la déception la plus fâcheuse. Il crut que Juliette ne songeait qu'à la difficulté mondaine et crut qu'elle ne s'était approchée de lui, appuyée à son bras, que pour le faire obéir à ses précautions d'élégance et de commodité. Elle s'en aperçut et s'avisa d'être pardonnée :

— Préfères-tu que je m'en aille?

Et sa pensée se prolongea au delà de la petite phrase qui avait expiré sur ses lèvres émues, comme si elle disait encore : « Souffriras-tu de mon absence moins que de ma présence familière? A défaut de l'amour que je t'ai refusé, ne veux-tu pas de l'amitié? »

— Ne vous en allez pas ! — répondit Alain.

— Alors? — reprit-elle. — Alors, plus de folie !

Il se tut : et elle n'attendait pas qu'il promît d'être sage, ne l'étant pas, l'étant moins que jamais.

Au bout de la montée, le village se découvrit et la maison de Juliette, qui serait le terme de leur causerie et de leur intimité. Cette vue soudaine et qu'ils avaient oublié qui fût si prochaine les étonna et bouleversa les idées dans l'esprit d'Alain. Juliette dit seulement :

— Il faut rentrer chacun chez soi.

Alain s'écria :

— Mais, ce soir, vous viendrez à la maison. Si vous ne veniez pas, qu'en dirait-on?... Vous viendrez : et moi, j'aurai à vous revoir, devant tout le monde, comme si de rien n'était !

Juliette sourit :

— Ce que tu m'as reproché de penser, tout à l'heure, voici que tu le penses. Ne le pensais-tu pas déjà, quand mon souci des uns et des autres t'a paru si mesquin?

Juliette souriait ; mais Alain cédait à son émoi :

— Je ne vous ai rien reproché !

— Même sans le dire?

Il frissonna :

— Vous voyez en moi plus clairement que je n'y vois ! Et moi, je ne vois pas clair en vous. C'est affreux !

Il était si étrangement agité qu'elle le ramena un peu en arrière, afin que du village on ne les vît pas. Il s'acharnait :

— Mais non ! Je ne vois pas clair en vous.

— Que ne vois-tu pas?

— Vous m'avez dit de ne pas vous aimer. Mais je vous aime. Et, au surplus...

— Quoi encore?

— Vous ne m'avez pas dit que vous ne m'aimiez pas !

Il avait la voix étranglée. Il était en larmes. Et, absurdement, il répétait :

— Dites-le-moi !... Dites-le-moi, je vous en conjure !...

Juliette le vit pareil à ces malades qui supplient le médecin de les tuer. Elle essaya de donner le change à sa question par de gentilles paroles et insignifiantes. Mais les lèvres convulsées ressassaient :

— Dites-moi que vous ne m'aimez pas !

Pour l'apaiser le temps qu'il rentrât chez lui, elle chez elle, Juliette lui eût dit n'importe quoi. Mais elle savait que nulle réponse, vraie ou fausse, ne l'eût apaisé. Elle refusa de lui dire qu'elle ne l'aimait pas et, pour s'en aller, croyant que c'était ainsi beaucoup mieux, profita d'un moment où la déraison d'Alain semblait céder à la fatigue.

XIII

Alain rentra. Jenny l'attendait :

— Te voilà enfin ! Qu'as-tu fait, toute la journée?

Il raconta qu'il s'était promené, que la campagne était plus belle que jamais et que son rêve serait de peindre un jour la nature comme il l'avait vue, comme un être vivant qui a des joies, des lassitudes et des moments de méditation retirée.

— As-tu rencontré Juliette?

Il répondit que non, tout simplement, et s'étonna de la facilité avec laquelle il mentait si bien. Même, il ajouta :

— N'est-elle pas venue?

Et, comme Jenny répondait que non :

— Elle viendra ce soir sans doute.

Il épia, sur le visage de sa mère, un signe de quelque soupçon, ne vit rien, fut content de lui. En s'habillant pour le dîner prestement, il se disait qu'il était, en somme, très fort et déplora de n'avoir pas ces beaux moyens d'hypocrisie

et de maîtrise désinvolte à l'égard de Juliette : il se promit de corriger sa manière et d'être un homme.

Au dîner, tout alla si bien que ce fut à ne pas comprendre comment s'était arrangée, dans l'âme d'un chacun, l'espèce de contrainte qui, peu après midi, rendait alarmante la réunion de ces quelques personnes. Émerveillé, Mathieu songeait qu'une telle détente, et sans orage, était un cadeau que leur faisait leur futilité. Du reste, la température s'adoucissait également. Par les fenêtres ouvertes, il entrait de la fraîcheur et sans qu'un orage eût marqué ce changement de l'atmosphère. Mathieu songeait que les caprices des âmes et de la nature dépendent de lois très compliquées et défient toute prévision, de sorte qu'il n'y a qu'à profiter de leur amabilité passagère et bien venue.

Jacques n'était plus de mauvaise humeur et son retour à la clémence n'avait ni affectation ni effronterie. On eût dit que lui-même ne se souvenait pas d'avoir été si affreux ou ne s'apercevait pas de sa nouvelle aménité. Jenny se réjouissait de voir autour d'elle renaître le bienfait par excellence de la bonhomie. Ce fut à peine si madame Durny pensa méfaire ; elle demanda :

— Et Juliette, l'a-t-on retrouvée?

Jacques intervint le mieux du monde :

— Vous oubliez la règle de la maison, qui est la liberté. Ne soyons pas à nous créer des habitudes, des horaires et des protocoles de famille ou d'amitié. C'est si bon, d'être à sa guise ! Mathieu, raconte-nous comment la vie serait charmante si les hommes ne prétendaient pas se gouverner les uns les autres.

— Évidemment ! — répondit Mathieu. — Mais, si je vois comment l'humanité serait heureuse, je ne compte pas le lui enseigner.

— Mauvais garçon !

— Mais non ! L'humanité serait heureuse, par l'effet d'une sagesse un peu triste et qui a de l'analogie avec la très rare vertu de l'indifférence. L'humanité n'est pas sage, n'est pas triste et n'est pas indifférente : car elle est jeune, terriblement jeune !

Durny se récria. Cet égyptologue cita les dynasties presque

immémoriales et en deçà desquelles il faut supposer d'autres dynasties : le souvenir en a disparu.

— Oui ! — reprit Mathieu, — vous autres égyptologues, vous allez loin dans la poussière. On veut aller plus loin que vous : les géologues vous traiteraient bien aisément comme fait, dans le *Timée*, un prêtre d'Égypte qui appelle les Grecs des enfants. Le plus vieil échantillon d'ossements humains qu'on découvre dans les couches du sol les plus reléguées est le témoin d'une époque récente, si l'on veut compter comme il faut. Mais l'humanité n'en sait rien : l'humanité n'a rien appris des égyptologues ni des géologues et garde une puérilité ravissante. Elle n'a et n'aura jamais la philosophie désespérée que récompense le bonheur.

— Mais, — dit Alain, — votre idée du bonheur ressemble à la mort.

— Voilà, — consentit Mathieu, — le seul reproche qu'elle mérite et la raison pour quoi j'y renonce.

Il demanda un peu de champagne et, gaiement, but à la santé de la vie et, comme Juliette arrivait, but à la santé de Juliette, qui détacha une rose de sa ceinture et la lui donna.

Cette arrivée de Juliette fut, pour Alain, d'abord une surprise. Il l'attendait, et l'attendait avec beaucoup d'inquiétude. Il n'eût pas deviné que Juliette aurait tant de sérénité oublieuse et, tout au juste, le même air que les autres soirs. Elle lui dit bonsoir comme d'habitude. Il crut pourtant qu'elle avait, en lui disant bonsoir, examiné son visage très vite et remarqué probablement que lui non plus ne gardait pas la trace de son émoi et de ses larmes. Il craignit qu'elle n'en fût que trop bien rassurée, de sorte que leur querelle importante s'anéantît, au grand dommage de son amour.

L'on n'alla point dehors, mais au salon. Juliette avait apporté son sac à ouvrage, d'où elle tira de la broderie et, près d'une lampe qui, dans le demi-jour, faisait un rond petit et jaune, elle commença de tirer l'aiguille quand les autres étaient encore à ne savoir ce qu'ils feraient. Jacques bourrait sa pipe. Durny allumait un cigare et sa femme lui reprochait de trop fumer. Mathieu, avec Jenny, bavardait à demi-voix, sur le pas de la porte qui donnait sur la terrasse ;

bientôt, ils s'éloignaient un peu et s'accoudaient à la balustrade. Alain n'osait point s'approcher de Juliette ; et, semblait-il, Jacques non plus. Il fallut que le ménage Durny, venant à eux, les réunît.

Mathieu disait à Jenny, sur la terrasse :

— Votre mari est le meilleur mari du monde. Il n'a, en somme, qu'un défaut, mais qui n'en est pas un, chez un mari.

— Quel défaut?

— Une certaine intrépidité de l'égoïsme, qui fait qu'il n'essaye point d'accorder son humeur au désir des autres personnes. Mais, quoi ! vous ne vous en apercevez quasiment pas : et j'avais bien raison de dire que l'égoïsme n'est pas un défaut, chez un mari. Vous auriez été beaucoup plus malheureuse avec un autre garçon, plus doux, entaché d'incertitude et, par exemple, avec moi.

— Mathieu ! — fit-elle, à tout hasard, ne sachant pas s'il badinait ; et il ne badinait qu'à demi.

— Quand je vous ai priée d'être ma femme, j'ai commis l'une de ces fautes qui montrent que je suis un imprudent. Il y a eu votre sagesse, pour m'avertir de l'erreur où je me lançais.

Elle répondit :

— N'est-ce pas?

Et, comme elle pensait à autre chose, elle ne sut pas qu'elle avait assez rudement peiné son vieil ami trop anodin.

— Mais, — reprit-elle, — je ne sais pas ce qu'a pu faire Alain toute la journée. Et Juliette qu'on n'a pas vue... Qu'en dites-vous?

— Ils n'ont pas l'air de grands coupables.

— A quoi reconnaît-on les grands coupables?

— Ordinairement, les grands coupables ont un air d'innocence que je ne trouve point à ceux-là. Et puis Juliette, qui est veuve et qui, avant cela, était la femme d'un imbécile, tant d'hommes lui ont fait la cour qu'elle est blasée. Elle est accoutumée, pour ainsi dire, à l'odeur de l'amour et n'en perdra plus la tête. Faut-il vous l'avouer? c'est la tristesse que me donne ce joli être à qui la vertu a fait une espèce d'invulnérabilité presque monstrueuse. Tout à l'heure, à dîner, je vantais les rares mérites de l'indifférence. Eh bien !

je ne connais, pour être dignes de l'éloge, que Juliette et moi : et encore, moi, je m'applique ; elle, c'est du génie, un don du ciel. Et, avec ça, regardez-la : quel entrain, quelle frémissante gaieté, quelle vivacité des yeux où brille la lumière de l'âme !... Décidément, j'avais tort de vous définir Juliette comme je faisais ; l'on a toujours tort de croire que des mots définissent personne.

— Vous ne la croyez plus indifférente?

— Je ne sais plus ! Ce que je sais est que je suis un vieux raisonneur, de qui se rit la spontanéité d'une petite femme.

Juliette, après avoir été un moment seule et comme abandonnée auprès de la lampe, était le centre autour duquel se faisait l'assemblée des trois hommes et de madame Durny, venue pour n'être pas délaissée. L'on venait toujours à Juliette, ou volontiers ou faute de pouvoir, elle étant là, créer ailleurs un attrait suffisant. Elle riait, racontait une histoire : on lui savait gré de parler ou de se taire. L'esprit qu'on avait auprès d'elle, c'est à elle que l'attribuaient le narrateur et les écouteurs ; et sans abnégation ni injustice : elle animait, ne dît-elle rien, la causerie. Elle était de la ferveur qui se répandait joliment : elle était du plaisir qui fleurissait de toutes parts ; elle était du printemps.

Alain, sous le charme d'elle, sentait s'évanouir en lui le chagrin, s'anéantir l'incertaine tribulation de sa journée. Docile à elle, et moins sans doute à sa volonté qu'à son prestige naturel, il ne résistait plus au bonheur simple de son très innocent voisinage. Le contentement qu'elle lui donnait fit que, tout bas, il lui demandait pardon d'avoir désiré davantage, un amour particulier, pour lui tout seul, tandis que maintenant l'amour de Juliette lui semblait un abondant bienfait sans privautés, auquel chacun devait également participer. Mais il se souvint de l'avoir vue, peu d'heures de cela, si émue, triste à cause de lui, lasse et courroucée, apitoyée aussi. Cette bonté qu'elle avait eue de lui être attentive et de lui accorder le privilège étonnant de quelques larmes lui parut extraordinaire et digne de sa gratitude émerveillée. C'est ainsi qu'autrefois Juliette Récamier dompta ses plus dangereux adorateurs et sut réduire à

l'obéissance les militaires entreprenants et les littérateurs exaltés.

Mathieu songeait à cette anecdote ancienne, quand Jenny le ramena de cette rêverie à la minute où ils étaient.

— Rentrons ! — fit-elle.

Mais il lui dit d'abord :

— Il fallait bien qu'une Juliette Récamier fût exactement honnête, sous peine de tomber à n'être qu'une gourgandine, au milieu de sollicitations si nombreuses. De telles femmes ont le choix entre tout ou rien. Comme elles ont pour amant tous les hommes, elles sont bien obligées de n'écouter point cet universel amant. L'indifférence les sauve. Je crois à l'indifférence de Juliette !

— Mais vous êtes amoureux d'elle?

— Ingrate !... Et qui ne rachetez pas le dommage d'une telle ingratitude par le présent de la moindre jalousie !... Mais, à parler comme il faut, oui, je suis amoureux d'elle, en quelque sorte et ainsi que l'est cet égyptologue, et l'est votre fils...

— Et l'est mon mari? Bien obligée ! Rentrons...

Jacques, auprès de Juliette, faisait le beau, sans coquetterie ; ou, du moins, s'il avait assurément le désir de plaire, il savait à peine qu'il le voulût. Il n'allait point à la galanterie et, devant tout le monde, aux fadaises du vocabulaire amoureux. Il parlait peinture, mais avec tant de passion magnifique et de chaleureuse éloquence qu'on l'admirait : et lui, montrait si bien sa maîtrise et la souveraine intelligence qu'il avait de son art qu'un bel athlète n'est pas plus content d'exhiber sa forte carrure, la souplesse de sa taille et ses biceps qui roulent à son gré. Les fatuités de l'esprit ne sont pas moins ardentes et luxurieuses parfois que l'orgueil musculaire. Il parlait de Rubens et de la véritable peinture qui n'a aucun besoin de recourir à des symboles ou allégories pour exprimer, disait-il, une idée.

— D'abord, qu'est-ce qu'une idée? Si vous avez des mots pour la rendre, cette idée-là n'est pas une idée de peintre et n'est tout au plus que de la littérature ou de la philosophie. Voilà précisément la sottise de quelques préraphaélites et autres dessinateurs de rébus ; avant eux, la sottise de ces

fameux Primitifs, que les gens de lettres ont mis à la mode et qui, avec toute leur ingéniosité, sont des peintres à peine. Des poètes, si vous voulez : des peintres, non. Dame ! ils préludaient tant bien que mal au grand art de peindre et n'avaient pas encore découvert les délices de la peinture. Illustrateurs de l'Évangile ou de la Vie des saints, rigoureux et craintifs, ces moines dévots copiaient et coloriaient un épisode ou sa méditation : lisez plutôt le livre et le commentaire ! Mais la peinture, la vraie peinture, écarte ces bandelettes où la pensée entortille... quoi donc?... la vie ; pas la vie des saints : la vie des hommes et des femmes, la vie épanouie et toute nue !

— Oh ! — fit madame Durny.

— Mais oui, toute nue ! Habillez-la de beaux vêtements ou de guenilles, ça m'est égal : ce sont alors les vêtements et les guenilles qui ont la splendeur et le mouvement de la vie. Mais il me faut de la concupiscence. Et je veux que la peinture soit bête, si vous appelez bêtise le bel instinct de vivre. La peinture est païenne : et c'est pour ça que les chrétiens du moyen âge n'ont rien compris à la peinture ; et c'est pour ça que les métaphysiciens d'aujourd'hui faussent encore la peinture.

Comme Juliette, un doigt levé au bout du fil, écoutait et semblait enchantée, Jacques lui demanda :

— Ai-je raison? Dites-le !

— Oui ! — répondit-elle. — Et, quand je chante, je voudrais abolir les paroles ; ou bien je ne suis contente que si les paroles vont s'évanouir dans la musique et ne sont plus que des sons qui fleurissent.

— Ah ! Juliette... — reprit Jacques, ravi d'alterner avec elle un même sentiment de leurs arts. — Et moi aussi, je voudrais qu'on ne vît plus, dans mes tableaux, une physionomie, un geste et ce que les idiots appellent un sujet, mais la seule expression de la vie par la couleur.

— Oui ! — reprit à son tour Juliette. — Il ne faut pas mélanger les arts. Un bel art suffit à lui-même. Je crois qu'un art qui a recours à d'autres arts donne un signe de pauvreté. Est-ce que je me trompe? Aujourd'hui, les littérateurs, qui font abus de pittoresque et recherchent les

sonorités verbales, empruntent les moyens de la peinture et de la musique. Ce n'est pas à recommander. On ne faisait pas ça autrefois. Lisez *la Princesse de Clèves* ou *Candide* : c'est tout à fait sans couleur et sans mélodie ; c'est de la littérature.

— Écoutez-la, écoutez-la : elle parle d'or ! — s'écria le peintre.

Et il continua :

— Une belle femme qui est jeune et resplendissante au soleil, irez-vous lui demander à quoi elle pense et consacrer vos pinceaux à traduire sa méditation?

Juliette ne dit plus rien ; Juliette se souvint d'avoir été, la veille, cette belle femme qui avait exalté l'enthousiasme du peintre.

— Mais non ! — reprit Jacques. — Non, si vous n'êtes pas un psychologue, mais un peintre. Si vous n'êtes pas un psychologue ou un malingre, vous peindrez tout bonnement comme elle est belle, ou bien vous l'emmènerez faire un tour dans la campagne !

Il concluait ainsi, au déplaisir de tout le monde. Et le très vif éclat de rire que Juliette eut la grâce de placer dans le silence qui succéda aux derniers mots de Jacques, ne réussit point à réparer les dégâts. Madame Durny eut son air pincé, sans trop savoir ce qui l'engageait à vouloir des symboles dans la peinture. L'égyptologue semblait importuné de cent objections qui lui venaient à l'esprit et qu'il n'osait pas formuler. Mathieu n'était pas attentif à la théorie d'art, et seulement à l'exubérance de Jacques. Cette exubérance était aussi ce qui importunait Jenny et, sans qu'elle eût de jalousie, à proprement parler, lui montrait son mari trop enflammé d'une ardeur qui venait de Juliette. Elle n'était pas jalouse, mais comme un peu dégoûtée, d'une façon presque irréfléchie, et se sentait pareille à une pauvre femme d'ouvrier buveur, qui tâche d'entraîner son mari hors de chez le marchand de vin. Elle regardait Juliette et elle était surprise de n'apercevoir que simple gaieté, sans gêne aucune, et sérénité parfaite.

Mais Alain, plus que personne, frémissait. Il avait reçu au cœur un coup désagréable, au visage un camouflet : car

sa bouche tremblait un peu, ses yeux battirent ; Jenny seule s'en aperçut. Les paroles de Jacques avaient offensé Alain cruellement. La belle femme qui est jeune et resplendissante au soleil, il l'avait reconnue pour Juliette. Et, « vous peindrez tout bonnement comme elle est belle ou bien vous l'emmènerez faire un tour dans la campagne », cette brutalité le révolta comme un affront. Puis il se souvint d'avoir éprouvé, pendant qu'il attendait Juliette ou la cherchait, l'après-midi, ce même double sentiment de l'art et du désir amoureux. Certes, il ne l'avait pas noté, fût-ce à part lui, de cette façon rude et grossière. Il n'aurait point osé ! Il observait, à l'égard de Juliette, une réserve délicate : et voici que toutes ses fines précautions de déférence et de timidité exquise, Jacques les saccageait avec une fureur passionnée ; Jacques survenait et lui prenait sa bien-aimée. Il assistait à ce coup de force et ne bougeait pas. Il eut honte de sa faiblesse.

Jacques s'était moqué de lui et de ce pauvre dessin grêle où, la veille, la main tremblante, il essayait de copier à la fois et la beauté de Juliette et la rose de son amour, fait de brûlant souvenir et d'espérance inquiète : un symbole, une allégorie et, le préraphaélite malingre et suranné, c'était lui, de qui se raillait le peintre magnifique. Juliette ne l'avait pas remarqué peut-être? Car elle applaudissait à l'insolent discours de Jacques, sans pitié pour son adorateur malheureux. Méchante !... Et il l'accusait de frivolité : il aimait encore mieux l'accuser de frivolité que d'une lâcheté ou d'une pire complaisance. Il détesta qu'elle fût d'accord avec Jacques et rapprochée de Jacques, donnée à lui par cette communauté d'opinion, touchant l'art et la peinture ou le chant. D'ailleurs, il ne s'avisa point de savoir si l'opinion qui les réunissait devait, par sa justesse, emporter l'assentiment d'elle-même et sans aucune intervention du cœur. Tout simplement, il n'admettait pas que Juliette fût de l'avis de Jacques et contre lui. Car il n'était point en l'état de scepticisme où il faut qu'on soit pour traiter une idée, comme une idée, non comme une caresse ou une insulte. L'idée de Jacques, et de Juliette, hélas ! insultait à lui. Déjà il n'en doutait pas, étant à ne douter de rien, lorsque Jacques, par une singulière insistance, ajouta :

— Et toi, mon petit Alain, si tu m'en crois, redoute par-dessus tout l'influence de la littérature et de la poésie ; redoute...

Jacques avait pris un ton doucereux de bon maître qui chapitre son élève. Alain rougit, se leva et répondit sèchement :

— Mais oui ! c'est compris.

— Quoi? — reprit Jacques, l'air bien étonné.

— Je vous répète que j'ai compris depuis longtemps...

— Mais quoi?

— Cet apologue du grand peintre, du beau modèle et de l'apprenti maladroit !

Jacques, furieux et qui n'avait pas attendu cette révolte, regarda Jenny et, les bras écartés, la tête en avant, la mine abasourdie, prenait Jenny à témoin de ses bonnes intentions si injustement méconnues. Ça voulait dire : « Et vous me priez d'être pour lui un père et un patron ! » Alain, lui, regardait sournoisement le beau modèle : et, s'il avait vu, cette fois, Juliette prendre parti pour le grand peintre, contre l'apprenti, sans doute n'aurait-il pas eu de patience ; il était lancé dans l'imprudence et, pour aller beaucoup trop loin, jusqu'à une absurdité, ne guettait qu'un signe de sa destinée : or, Juliette lui était la destinée. Elle avait le front penché sur sa broderie et semblait confiner là toute son attention. Mais le regard attire le regard ; et les femmes ont plus que nous cette divination de l'appel que leur adressent nos yeux. Juliette leva les yeux et, d'une moue amicale des lèvres, avertit Alain de se calmer, fût-ce pour elle et à sa prière. Il ne lui fut pas indocile. Jacques s'était assis à la table ronde auprès de laquelle était la réunion. Sans plus rien dire, il attrapa un jeu de cartes et nerveusement fit une réussite. Mais il ne dissimulait pas beaucoup sa colère et l'adoucissait à peine un peu d'un air de mansuétude assez douloureuse et difficilement résignée.

Durny essaya de donner le change à la polémique, en formulant l'une des objections que lui paraissait comporter la doctrine de l'art exubérant. Le symbole, à son gré, ne méritait pas le dédain que Jacques lui infligeait, l'art étant symbolique de nature...

— C'est possible ! — répondit Jacques. — Et, au surplus, ça m'est égal.

Durny se tint pour battu. Jenny espéra que Mathieu serait plus habile et, d'un regard, le consulta : Mathieu était dans son fauteuil, petit et rencogné, comme un homme qui sent déchaînées autour de lui les forces élémentaires de la nature et qui provisoirement ne bouge pas. Jenny, de tout son cœur alarmé, souhaita quelque diversion de hasard et, comme le hasard ne lui venait pas en aide, elle recourut à la seule initiative possible, à Juliette.

Elle lui demanda :

— Qu'as-tu fait, cette après-midi?

Elle dit cela comme elle eût dit n'importe quoi, pour que Juliette dît n'importe quoi. Mais, sitôt prononcée, sa petite phrase lui parut si maladroite qu'elle aurait voulu vite l'effacer : mauvaise question, trop soudaine, et périlleuse en outre, si déjà les deux absences d'Alain et de Juliette, au cours de cette après-midi, l'avaient mise en quelque émoi. Juliette l'eut promptement rassurée.

— Cette après-midi, j'ai pratiqué, — dit gaiement Juliette, — les plus recommandables vertus...

— Qui en douterait? — fit madame Durny

— Vous ! — répondit-elle. — Mais vous avez tort. Il faisait beau : j'avais envie de me promener. Au lieu de quoi, je suis allée rendre visite à mes vieux cousins Le Fébure. A pied ! Sans ombrelle !

— Un bâton de pèlerinage et les coquilles ! — reprit Jacques, tiré de sa mélancolie par le gai bavardage de Juliette et qui oubliait sa colère de bienfaiteur déçu.

— Pourquoi, — demanda Jenny, — ne m'as-tu pas dit ça? Je t'aurais accompagnée...

— Quel dommage ! Mais ça m'a pris après le déjeuner, sans préméditation, comme une mauvaise pensée. On a des moments de vertu, si imparfait qu'on soit, et quitte à s'en repentir.

— Comment vont-ils?

— Mes vieux cousins? Le mieux du monde ! Je les ai trouvés dans leur jardin, sous le cèdre, attablés à un bésigue. Le bonhomme avait sa pipe à la bouche et, auprès de lui,

sur un petit guéridon, sa tasse de café vide et, à moitié vide, son verre de cognac. La bonne femme, ses bésicles au nez, minaudait joliment : pour qui, mon Dieu? par habitude ! Elle était habillée de soie noire et si maigre, si mince qu'elle ressemblait à un parapluie fermé. Ils passent toutes leurs journées pareillement, soit au salon, soit au jardin, selon le temps, été comme hiver, et depuis des années. Il y a longtemps qu'ils ont quatre-vingts ans l'un et l'autre. Comme il est sourd, elle ne lui adresse pas la parole ; et lui, par courtoisie, se tait, de sorte qu'elle n'ait point à lui répondre : ils se montrent leurs deux cent cinquante et leurs cinq cents ou les marquent, sans les montrer, quand ils seraient en peine de les montrer. Parce qu'ils trichent, tous les deux, et feignent mutuellement de ne pas s'en apercevoir.

— Quelle horreur ! — s'écria madame Durny.

— Pas du tout ! Ils sont très contents l'un et l'autre. Et c'est un ménage modèle. Toute leur vie, et jusqu'à l'âge de ne plus courir, ils ont couru chacun de son côté : elle qui le trompait et lui qui la trompait ; ça ne peut même plus s'appeler tromperie ! Tous deux infidèles, mais discrets, polis et doux. Jamais un reproche, ni jamais un mot d'impatience. Les dehors d'une excellente amitié conjugale. Et enfin les voici au bout du chemin, futiles et aimables compagnons, qui arrivent sans accidents, sauvés...

— Par le mensonge ! — s'écria madame Durny.

— Mais non : par le silence ! Je vous jure que ce n'est pas la même chose.

Mathieu, qui était enchanté, souriait à Juliette et, pour l'approuver, dodelinait, tandis que, d'une de ses mains, il avait l'air de scander, de modeler, de caresser les paroles de la jeune femme. D'ailleurs, cette anecdote n'égaya que lui, parce qu'il avait seul le goût des petites consolations désabusées. Les autres gardaient une juvénilité qui n'est pas volontiers contente et se payaient d'aphorismes peu contrôlés. Mathieu, son délice un peu pervers était de voir sa vieille et morne philosophie rajeunir et embellir du fait de la gentille femme qui l'avait adoptée, ou semblait l'avoir adoptée, en tout cas, avec grâce : il aima l'odeur de l'automne parmi les roses du printemps.

Après avoir, ainsi que les autres, subi presque naïvement l'espèce de vague tristesse qui émanait de l'évocation de ces vieillards doux et perfides, Jacques soudain s'en amusa et rit, comme d'une farce qui a bien tourné, de leurs deux fraudes consenties. Son rire fut jovial, cynique et franc. Son rire fut aussi, à l'adresse de Juliette, un hommage un peu gros et tel que sans doute elle ne l'eût pas désiré, un hommage pourtant et qu'elle accueillit.

— C'est vrai, — dit-il, — on parle beaucoup trop ! Menez-moi chez vos cousins Le Fébure. Je ferai leurs portraits, comme le vieux Franz Hals, quand il fut las des hommes d'armes et des confréries de buveurs joyeux, peignit les bons vieux et les bonnes vieilles qui administraient les hospices de Harlem, visages de silence et d'hypocrisie compassée.

— Non ! — répondit Juliette. — Vous êtes trop jeune !

Et Mathieu l'applaudit.

Mais, Alain, cette philosophie du silence n'agréait point à sa vivacité. Il remarquait avec chagrin l'analogie de cette philosophie-là et de l'obstination douce avec laquelle Juliette avait, l'après-midi, éludé ses questions pressantes. Surtout, il était éperdu d'apprendre que, l'après-midi, Juliette fût sortie pour aller chez ces Le Fébure, et non pour songer à lui, pour être seule et chercher le moyen d'éluder son amour. Elle ne lui avait rien dit de tel, et ne lui avait pas dit le contraire peut-être. Que lui avait-elle dit? Il ne le savait plus. Mais, pour le moins, elle lui avait gardé le silence que madame Durny appelait mensonge.

Il s'était, depuis son incartade, cantonné dans une espèce de solitude morose et dont il éprouvait de l'ennui, de la gêne, comme si la révolte de son orgueil aboutissait à quelque bouderie. Eh ! Jacques lui-même, plus malin, n'avait-il pas boudé? Mais, plus malin décidément, Jacques avait su, le moment venu, et venu vite, faire sa rentrée dans la causerie, sans nul embarras, et y prendre la première place. Manque de dignité? Plutôt mépris de la querelle et du querelleur : il dédaignait de s'attarder à n'être point d'accord avec ce jeune homme et, pour ce jeune homme et sa petite impertinence, il ne se fût privé d'avoir son aise auprès de Juliette ! Alain lui enviait

sa désinvolture, si commode, un peu vulgaire et qui pourtant n'était point vile.

Seulement, à chacun sa manière : et l'on ne modifie pas d'une minute à l'autre son personnage. Le principal était de marquer, à défaut d'importance reconnue, la volonté de n'être plus un adolescent facile à mener, à houspiller, à duper : Alain tâchait de fortifier sa fatuité. Puis, comme il n'avait de prétentions éveillées qu'à l'égard de Juliette, c'est à elle qu'il résolut d'ôter l'envie de le négliger. Il se montait la tête à propos d'elle et, par amour, venait mentalement à la traiter en ennemie. Les reproches qu'il avait à lui adresser, les questions qu'il avait à lui poser, les plaintes qu'il avait à lui infliger formaient un réquisitoire éloquent dont la véhémence le bouleversait. L'amour d'elle tournait contre elle et, pour cela, ne cessait pas d'être l'amour ; mais la méchanceté de l'amour était plus vive en lui que sa douceur.

Il avait une grande hâte de se trouver enfin tête à tête avec sa bien-aimée et guettait, aux aiguilles de la pendule, l'heure où ordinairement finissait la soirée. Elle finissait toujours de même et, pour ainsi dire, mourait de sa belle mort. Quelqu'un pliait son ouvrage, ou bien rangeait un jeu de cartes, ou bien se levait pour regarder le baromètre et annoncer le temps du lendemain. C'était le signal auquel on obéissait avec nonchalance et avec la ponctualité que donne l'habitude, vers onze heures un quart. Mais il arriva que l'heure habituelle passa, sans que s'en aperçût personne, excepté Alain que son impatience tourmentait. Jacques parlait et n'arrêtait point de parler et d'être beau de fougue et de fantaisie heureuse. Il avait premièrement supprimé sa mauvaise humeur, et puis aboli l'inquiétude qui en était résultée, le tout à sa guise et à sa minute choisie : comme on redoutait ses moments de hargnerie, on lui savait gré de ses bonnes détentes. Et maintenant il gouvernait un empire aimable et satisfait : Alain contenait malaisément sa fureur d'émeutier qui n'a point son coup préparé.

Soudain, Juliette bondit :

— Quelle horreur ! Minuit bientôt !...

Alain murmura en lui-même :

— A nous deux, maintenant !

C'était l'usage, depuis l'arrivée d'Alain, qu'il la reconduisît tous les soirs qu'elle venait. Au moment de partir, elle dit :

— Mais, Alain, ne te dérange pas. La route est sûre et il fait clair comme en plein jour. La lune est splendide.

Elle ne faisait aucune cérémonie, ordinairement. Alain crut qu'elle s'avisait de lui échapper, redoutant sa juste querelle.

— C'est vrai ! — reprit Jacques. — Il fait clair comme en plein jour...

Est-ce que Jacques ne tâchait pas de la lui enlever?

— Ah ! mais non ! — fit Alain. — Je vous conduis.

Et, comme il avait eu, sans le vouloir, le ton de la polémique, Mathieu eut soin de placer quelques mots qui ne fussent là que pour faire tampon, le cas échéant :

— Belle Juliette, on ne va point vous laisser sur les routes.

— Je n'ai pas peur du loup ! — dit-elle.

Et Alain ne sut pas si elle le défiait de l'effrayer en aucune façon. Mais, à tout hasard, il releva le défi et, fort de son irritation lentement accrue, il se croyait un garçon de qui l'on a fini de se moquer.

XIV

Dehors, c'était la splendeur douce du clair de lune.

Dans le jardin du ciel, désert et vaste, s'épanouissait la fleur unique ou, dans ce miroir d'eau, ce nénuphar. Dont Juliette fut si bien charmée qu'elle s'arrêta une seconde à regarder la merveille resplendissante. Alain d'abord ne songeait point au clair de lune et avait toute sa pensée occupée autrement. Mais Juliette, qui regardait la céleste beauté, fit que lui-même leva les yeux : et alors, il reçut, sans l'avoir voulue, la bénédiction de tranquillité que répand la nuit manifeste.

Puis Juliette et Alain partirent. Juliette s'attendait que ne fût pas commode le compagnon qu'elle aurait en chemin, tout chargé d'amour, de rancune et de sentiments brouillés. Quant à savoir au juste où il en était de son émoi et de ses projets, elle n'avait qu'à le guetter sans rien dire. Et l'on

est gauche, à ne rien dire quand paraît si urgente la nécessité de parler; mais le subtil enchantement du clair de lune excusait le silence. Alain lui-même, son interrogatoire au bout des lèvres, cédait malgré lui à ce conseil d'une sagesse taciturne. Et Juliette, qui avait à redouter les récriminations d'un amant déraisonnable, se sentait protégée par la blanche déesse la lune : assurance un peu fragile et qui ne la dispensait pas de toute inquiétude ; elle se fiait à son courage beaucoup mieux.

Par les belles nuits éclairées, il y a une contrariété singulière entre le ciel si pur et la terre où luttent la lumière et l'obscurité. Dans les espaces découverts, l'influence du ciel domine. Mais, sur la route, l'ombre des arbres fit de bizarres dessins ; les taillis creusèrent des trous noirs ; les deux bords de la route et, plus loin, les bois, les fermes et les granges composèrent un paysage méticuleux, sournois et plein d'embûches. Alain fut ainsi ramené à son propos, qui n'avait point le calme de l'éther, mais la complication tatillonne d'en bas. Et Juliette, l'ayant deviné, dit seulement :

— Nous y voilà !

Elle était un peu narquoise, mais sans nulle méchanceté ; de sorte qu'Alain prit pour un encouragement sa moquerie : toutefois, il adoucit le ton de ce qu'il allait dire et qui, dans sa pensée, criait plus fort.

— Oui. Je voulais vous demander... Vous êtes donc allée tantôt chez vos cousins Le Fébure?... Vous m'aviez dit...

— Je ne t'avais pas dit le contraire.

— Ah ! c'est possible... Mais, moi, j'avais entendu le contraire.

— Alors, c'est ta faute.

Elle se tut et bientôt reprit :

— Mais, si tu veux absolument savoir la vérité, je vais te la dire : eh ! bien, non, je ne suis pas allée, cette après-midi, chez mes cousins Le Fébure. Es-tu content?... Mais oui, tu es content ! Comment ne le serais-tu pas? Cela te prouve que j'avais, à cause de toi, quelque chagrin qui me rendait incapable de rien faire et que j'étais, à cause de toi, en détresse dans la campagne. C'est ridicule — et c'est inévitable, je n'en doute pas, — c'est ridicule cependant que la tendresse que tu

as pour moi ne soit contente que de m'attrister : n'y pensons pas !... Après cela, ce qui te fâche, c'est que j'aie dit que j'étais allée voir mes cousins Le Fébure, n'y étant point allée. N'est-ce pas?

— Oui.

— Mais toi, quand tu es rentré, as-tu raconté à Jenny ta journée? As-tu dit à Jenny : « J'ai passé ma journée à courir après Juliette? » Si tu as dit cette vérité-là, j'ai à t'en vouloir plus que tu n'as à me reprocher un mensonge. Est-ce que tu l'as dit?

— Mais non ! Vous savez bien qu'on me tuerait plutôt que de profaner le secret de mon cœur.

— Ah ! mon pauvre petit, le secret de ton cœur, tu ne le dissimules pas très bien. Tu n'as aucune hypocrisie!... Ce qui te fâche, c'est que j'en aie, à ce qu'il semble, pour deux. J'ai raconté tout le détail de ma visite. Mais, quoi ! j'ai raconté une visite qui remonte à quelques jours ; et, comme les Le Fébure ont toutes leurs journées pareilles, tu peux être sûr que je n'ai rien dit, à leur sujet, qui ne fût la vérité même, avec une exactitude parfaite... A moins qu'ils ne soient morts ce matin ! Seulement, ça, je n'y peux rien : ça dépasse mes prévisions. Et, en somme, si l'on n'est point un astrologue ou un prophète miraculeux, on arrange son existence quotidienne selon les probabilités : c'est humblement tout ce qu'on peut faire de mieux.

Elle plaisantait avec tant de bonne grâce que, peu à peu, Alain perdait l'entrain de la tourmenter. Elle le divertissait ; mais elle ne le persuadait pas. Comme, d'ailleurs, la route n'était pas longue, entre les deux maisons de Jenny et d'elle, sa malice ne fut bientôt que de gagner du temps. Si elle réussissait encore à divertir Alain le long de trois cents mètres, elle aurait éludé la difficulté principale et ajourné le reste. Arrivée à sa porte, elle dirait adieu, serait gentille, un peu insignifiante et irait dormir.

Elle reprit :

— Je ne crois pas qu'ils soient morts ce matin... Ces Le Fébure : je te parle de ces Le Fébure !... S'ils étaient morts et que Jenny m'en fît la guerre, je lui apprendrais ce que c'est que le mensonge. Tu n'as pas l'air de t'en douter, mais le

mensonge est un péché qu'on ne commet pas tous les jours. Mentir, Alain, c'est dire le contraire de la vérité aux personnes qui ont le droit de vous la demander. Mais oui! Nous ne sommes pas tenus de dire la vérité à tout bout de champ. Ce serait la fin du monde! Les diseurs d'inutile vérité sont des anarchistes ou des fous qui ont juré la perte du prochain. Regarde-les : tu remarqueras qu'ils ont, le plus souvent, les yeux dissemblables, des tics nerveux ou enfin quelque signe de vivre sous l'empire du Mauvais. Eh bien! il plaît à Jenny de me demander ce que j'ai fait de ma journée : ce n'est pas une raison pour que j'aie le devoir de lui répondre ; ah! mais non, pas du tout! Par bonheur je suis bien élevée, je sais ce que parler veut dire et je prends sa question pour ce qu'elle est : je réponds au gré de ma fantaisie.

Comme ils avaient déjà passé la barrière du jardin et suivaient l'allée qui menait à la porte de la maison, Juliette, en guise d'adieu un peu tendre et qui dût laisser Alain très satisfait, dit :

— Je n'ai pas dit la vérité à Jenny, parce qu'elle n'avait pas le droit de l'exiger : et, au surplus, elle ne l'exigeait pas ; car elle est simple et bonne. Mais, à toi, je l'ai dite, parce que l'aventure de notre journée et notre amitié qui a subi aujourd'hui des tribulations te donnaient quelque droit, dont je suis sûre que tu ne voudrais point abuser, quelque droit de m'interroger. Je pense que tu m'en sauras bon gré. Du reste, ce n'est pas un grand cadeau que je te fais ; je t'ai donné ce que j'avais : un peu de vérité, puisque tu en étais si curieux. A demain. Je suis ton amie. Adieu.

Ils étaient à la porte de la maison. La maison dormait, fenêtres éteintes. A la porte seulement, derrière des barreaux de fer, luisaient des vitres sous les reflets de la lune ; les poignées de cuivre aussi étaient brillantes. Juliette mit la clef dans la serrure. Alain ne partait pas et il semblait immobilisé par une hésitation poignante.

— Adieu, — dit-elle encore.

Mais, au lieu de s'en aller, docile comme elle y comptait, Alain lui prit la main qui tenait la clef, ôta cette clef, tourna la clef lui-même et, la porte une fois ouverte, il dit à Juliette :

— Soyez bonne! Permettez-moi d'entrer cinq minutes. Je

ne peux pas vous quitter ainsi ; je ne le peux pas, Juliette !

Elle le regardait avec étonnement. Ce n'était plus le garçon que, tout à l'heure, elle amusait de propos futiles et croyait avoir éconduit sans trop de peine. Il avait pris une force de volonté singulière ; et, à son tour, Juliette se sentait dominée. Elle répondit doucement :

— Non. Je te verrai demain. Songe comme il est tard.

Et elle essaya de rire :

— Et ça réveillerait la maison. Qu'est-ce qu'on dirait? Je suis brave, mais pas devant les ragots des domestiques.

Il entra, bel et bien.

Quand il eut ainsi marqué sa résolution nette, son visage devint suppliant. Juliette se résigna, chétive et puis étrangement troublée. Elle ne savait plus exactement ce qu'il était opportun de faire. Elle obéissait ; et Alain, qui la suivait, la conduisait pourtant. Elle ouvrit la porte du salon, trouva dans l'obscurité son chemin jusqu'à la prise d'électricité. La soudaine lumière d'une lampe les éblouit un instant l'un et l'autre. Elle s'assit dans une bergère et attendit qu'Alain voulût parler. Elle ne montrait ni colère ni amitié, plutôt une espèce d'ennui indulgent. Alain, resté debout, rayonnait de joie craintive et n'avait pas envie de bouger ou de rien dire. Un peu plus tard, sa voix tremblait pour dire seulement :

— Merci !

Or, il avait un air de si humble bonheur qu'elle en fut touchée et le récompensa de son rire un peu triste où l'on voyait son âme, ordinairement cachée sous la gaieté non pas feinte, mais seule apparente.

— Si vous saviez, — reprit Alain, — comme je vous remercie !

— Mais de quoi, mon Dieu ! Car enfin nous nous voyons tous les jours. Et tu n'as qu'à venir me voir, si le cœur t'en dit.

— Vous savez bien que ce n'est pas la même chose. La preuve que vous le savez est que d'abord vous me refusiez le grand plaisir que vous me faites. Je m'en irai bientôt ; mais il me restera de vous avoir eue pour moi tout seul, en confidence, un peu de temps, la nuit...

Le dernier mot la rappela au sentiment d'une imprudence et, comme Alain l'avait voulu, lui fit l'effet d'une caresse : contre quoi elle se défendit par le menu stratagème d'un badinage.

— Il faut avouer que c'est une heure indue, pour une visite !

Mais Alain s'était assis en face d'elle ; et il lui dit :

— Je m'en irai bientôt. Mais, pour ce peu de minutes, faites-moi la grâce de garder votre visage vrai, qui ne rit pas pour se cacher derrière sa gaieté. J'adore votre rire ; mais je le verrai tous les jours : ce que je ne verrai plus, c'est votre âme beaucoup moins gaie, un peu triste même et, j'allais dire, bleue et grise.

Il l'avait désarmée. Elle s'aperçut qu'elle s'était dévoilée et qu'elle ne lui jouerait plus la comédie de frivolité qu'elle jouait sans cesse à tout le monde, à elle aussi le plus souvent. Elle en éprouva une gêne et comme un désagrément de pudeur offensée. Puis, tout ce qu'elle était sur le point de dire, selon ses habitudes de causerie, expira sur ses lèvres : son âme vraie n'avait pas l'habitude de rien dire. Une larme lui vint aux yeux.

— Sois content, — dit-elle, — je ne ris pas.

— Vous rirez bientôt... Je suis égoïste, n'est-ce pas? d'aimer votre mélancolie. Je le sais bien !... C'est que j'ai tant de chagrin ! Si vous en avez un peu, vous m'êtes plus amie.

— Quel chagrin as-tu?

— Vous le savez !

— Mais non ! Ne me dis pas que c'est le chagrin que je t'ai donné cette après-midi. Tu étais triste déjà.

— Vous vous en êtes aperçue? Eh bien ! oui. Mon retour à la maison m'a déçu. Je n'y ai pas retrouvé ce que j'y avais laissé. Ce n'est plus la même maison : vous comprenez? Quand je suis parti, ma mère était uniquement ma mère. Il y avait aussi mon père : je l'aimais bien. Vous l'avez connu : c'était un homme qui n'avait pas un grand génie, mais qui avait une simplicité sans reproche. Il parlait peu ; on lui prêtait peu d'attention... J'aimais davantage ma mère : je l'adorais. Et elle m'adorait aussi !

— Et maintenant?

— Maintenant... Vous êtes beaucoup trop fine pour ne pas sentir que ma mère n'est plus à moi comme elle était à moi !... Il y a, entre elle et moi, son mari. Entre elle et moi, jadis, il n'y avait personne. Je ne crois pas qu'elle eût pour mon père un amour qui me prît rien d'elle. Tandis que, Jacques, voilà son adoration nouvelle...

— Ah ! que veux-tu?

— Je le déteste !

— Ça se voit, mon pauvre petit !

— Tant pis !... Ah ! qu'il le voie : ça m'épargne de le lui dire !

— Jenny en serait désolée.

— Je ne veux pas qu'elle soit désolée ; je ne veux pas lui faire de peine. Mais elle a profité de mon absence pour épouser cet homme. C'est une chose qui me blesse d'une façon perpétuelle et atroce. Il était ami de mon père, et de ma mère, et de moi. Je l'ai connu dès mon enfance, comme un vieil ami. Je vais à la guerre ; je reviens : et le voici chez moi. Chez moi? Ou moi chez lui : je ne sais pas !

— Voyons ! Ça ne s'est pourtant pas fait si brusquement, ce mariage ! Tu as été averti?

— Évidemment ! Elle m'a écrit... Seulement, j'étais en Orient, où il y avait la fièvre et la guerre : je pouvais y rester, comme tant d'autres ! Il m'a semblé que, si je mourais, il valait mieux qu'elle ne fût pas seule. Et puis, j'étais loin : de loin, vous savez, rien n'est rien !

— Qu'as-tu répondu?

— Ce qu'on répond. Mais vous étiez là, vous, quand ce mariage s'est fait, sans moi? Vous en savez plus que moi.

— J'ai su, — reprit Juliette, — ce que tout le monde a su : que Jenny épousait Jacques. Mais je n'étais pas là : je voyageais.

— Mettons que j'ai tort, si vous voulez : je ne dis pas non ; mais il me fait l'effet d'un voleur. Il m'a volé maman...

Alain eut un sanglot dans la voix; et puis il eut les yeux pleins de larmes, quand il ajouta :

— Et vous, peut-être !

— Et moi? Tu es fou !

— Oui ! Toute la soirée, j'ai eu l'impression qu'il vous

volait à moi. Ah ! je sais bien que vous n'êtes pas à moi. Mais, puisqu'on voit que je vous aime, — vous me l'avez dit, — sans doute l'a-t-il vu : et, toute la soirée, il n'a fait que me ridiculiser à vos yeux et vous plaire plus qu'il ne m'est donné de vous plaire...

— Jaloux !

— Ah ! oui, je suis jaloux. Si vous pouviez m'ôter cette jalousie-là, vous me feriez plus de bien qu'on ne m'en a fait quand on m'a ôté de la poitrine cette balle qu'un Boche m'y avait mise. On m'a sauvé la vie. Je suis plus malade que je ne l'étais ; je souffre davantage !

Les amants qui annoncent qu'ils vont mourir de leur blessure sont une engeance détestable et qui abuse de la pitié que les gentilles femmes ont toujours prête. Juliette, parmi les vains adorateurs de sa beauté, tolérait le plus difficilement ceux-là, dont le stratagème lui paraissait une lâcheté. Peu s'en fallut que les plaintes d'Alain n'éveillassent en elle un sentiment de ce genre. Mais elle s'aperçut qu'elle l'eût regretté, de sorte que sa courte fâcherie tourna en complaisance.

Alain reprit :

— Cet homme a dévasté le souvenir de mon enfance !

Et il prononçait de grands mots. Ses phrases n'avaient pas de simplicité. C'est que, dans la passion qui vous emporte, on perd le sens de la mesure ; ce qu'on éprouve et qui vous a bouleversé vous ôte le soin qu'il faudrait pour trouver l'expression juste d'un vif émoi : l'on dit ce qui vous vient à la pensée et qui manque de l'exacte loyauté que donne l'étude. La sincérité du cœur est naïve, non la sincérité du langage.

Dans ce désordre, Juliette avait un peu de peine à se reconnaître. Mais elle était patiente et attentive. Elle laissait se dérouler la kyrielle des mots et, à de certains moments, attrapait la pensée vraie de ce jeune homme éperdu. Elle sentit comme il l'aimait, comment il aimait en elle son enfance à lui, son enfance blessée par les nouvelles conjonctures, et comment il rêvait de continuer avec elle une ferveur qu'avait exaltée son premier baiser de petit garçon qui s'éveille déjà. Cela était voluptueux et doux, mêlé de précoce libertinage

et de fidélité exquise. Cela était, pour lui, délicieux ; pour elle, un peu étrange et assez bien enveloppant.

— Comprenez-vous que je vous aime? — dit Alain.

— Mais oui ! — répondit-elle, avec une bonne foi qui, un autre jour, l'eût fait sourire. — Mais oui, je le comprends !

Si vraiment livré que l'on soit au lyrisme du cœur, on n'évite pas de raisonner ; et la dialectique intervient dans les couplets de l'amour.

— Ce que vous ne comprenez pas, — reprit Alain, — c'est pourquoi vous seriez amoureuse de moi comme je suis amoureux de vous... Hélas ! moi non plus ! je l'avoue. Mais enfin...

Ce qui l'empêcha de continuer, c'est la modestie : car il voyait se dessiner clairement dans son esprit la file des arguments qu'il opposerait à l'indifférence de Juliette, à l'ignorance où il la croyait d'elle-même et d'une vérité qu'elle avait tort de ne pas découvrir. Théorèmes ingénieux, et d'une ingéniosité franche, qui aboutissaient tous à la conclusion voulue : « Vous voyez bien que vous m'aimez ! » Seulement, cela ne saurait se dire, sans ridicule de plaideur ensorcelé. Alain se tut et Juliette s'attendrit d'un silence où elle entendait plus de vérité que n'en contiennent les mots éloquents.

Soudain, l'évidence fut telle, dans l'esprit d'Alain, qu'il en frémit : Juliette devait l'aimer ; et, si elle ne l'aimait pas, c'est qu'elle était amoureuse de Jacques. L'esprit bâtit de ces nécessités logiques, bâtit avec des fantômes d'idées les solides châteaux d'une certitude et, ses dépendances, les preuves. Son raisonnement, qui lui semblait rigoureux à merveille, Alain n'eût point osé le développer à Juliette et peut-être ne l'aurait pas su déduire comme il faut ; mais il ne se tint pas de poser la question décisive. Celle-ci, sans les motifs dont elle était la conséquence, éclata singulièrement :

— Mais vous méprisez Jacques?

Elle n'évita point d'être un peu surprise et répondit :

— C'est un bel artiste.

Alain reçut cette réponse avec un tel chagrin déconcertant qu'il eut un brusque effort d'énergie à faire pour se rebiffer :

— Enfin, vous ne l'aimez pas?

— Mais non ! — fit-elle.

— Répétez-moi que vous ne l'aimez pas !

Il crut qu'elle ne voudrait pas le répéter, soit que son insistance l'eût contrariée, ou qu'elle hésitât peut-être à mentir. Mais elle dit :

— Sois content : je ne l'aime pas.

Il eut aux yeux une allégresse qui disait absurdement : « Alors, vous m'aimez? » Et elle répondit à ces paroles qui n'avaient pas été prononcées :

— C'est toi que j'aimerais, si je n'avais pas résolu de n'aimer personne.

Elle rougit. Ses mains tremblèrent. Ses lèvres serrées auraient tremblé, si elle n'avait mis toute sa force à les contraindre. Mais elle regardait Alain fixement et avec une espèce d'effroi douloureux. Alain ne bougeait pas : car il éprouvait cette paralysie que vous inflige un bonheur inexprimable. Ses regards, confondus avec les regards de Juliette, brûlaient d'une ardeur extraordinaire. Ils s'aimaient : leur mutuel amour les enchanta quelques instants. Puis, sans qu'ils eussent parlé davantage, leur entente se défit : Juliette songeant à la résolution qu'elle avait prise de n'aimer personne; et Alain ne songeant qu'à cet aveu qu'il possédait comme une âme qui s'est livrée.

Alain voulut prendre la main de Juliette : et c'était sa première audace, non toute sa folie. Elle retira sa main, se dressa et, blanche maintenant, glacée, elle dit :

— Tu me l'as fait dire ; tu m'as arraché ce qu'il ne fallait pas dire. C'est un grand malheur : tu as tort de ne pas t'en apercevoir.

Il répliqua :

— Mais vous m'aimez !

— Je t'aimerais...

Et, au moment d'ajouter « si », les impossibles conditions qui tout à l'heure lui semblaient un empêchement si évident qu'Alain lui-même, et fût-ce avec désespoir, s'inclinerait devant leur hostilité farouche, tombèrent en ruines dérisoires. Elle ne mentait pas : elle avait sa résolution prise de ne pas aimer Alain ; de n'aimer personne, et il ne s'agissait que d'Alain, depuis peu. Et l'on aime sans le vouloir ; mais l'on

s'abandonne ou l'on se refuse à la velléité d'amour. Et, pour n'aimer pas ou agir comme si elle n'aimait pas, elle avait, terriblement nettes dans sa pensée, plus de raisons que n'en réclame une décision, de telle manière qu'elle se croyait protégée. Protégée contre Alain? Mais oui ! Et non qu'elle admît de lui énumérer tant de raisons : le total suffisait, le total que résumait son refus d'être amoureuse. Elle avait montré de la faiblesse en avouant qu'elle aimerait et, autant dire, qu'elle aimait ; et la force dont elle se croyait assurée, elle en gardait la fierté, elle n'en gardait pas le bénéfice tutélaire. Elle se sentit démunie ; elle eut peur, elle eut honte et pitié d'elle-même.

Alain ne la ménageait que le temps de maîtriser en lui trop de zèle imprudent. Il eut de l'impatience, dont elle fut épouvantée.

— Alain, — s'écria-t-elle, — je ne veux pas t'aimer !

Et sa voix était suppliante. Mais Alain, vif, lui demanda :

— Pourquoi?

— Ah ! pourquoi? — répondit-elle. — Qu'importe ! Je ne peux pas, je ne veux pas être ta femme. Et, si je t'avertis que tu me mets à la torture en me questionnant davantage, peut-être que tu voudras bien avoir pitié de moi.

Il la regardait avec stupeur ; il n'avait pas l'air de comprendre ce qu'elle lui disait. Alors, elle redit :

— Jamais je ne serai ta femme, jamais !

Et elle fut bien étonnée de voir qu'il n'était pas accablé de douleur. Est-ce qu'il ne l'entendait pas? Elle répéta :

— Non, jamais, jamais !

Il devait l'entendre ! Alors, s'il ne se récriait pas, c'est qu'il ne croyait pas que ce fût la vérité? C'est qu'il la croyait entichée d'un caprice de l'âme, dont il saurait la délivrer? Mais non : jamais, jamais ! Et elle répétait à demi-voix, presque machinalement, ces deux syllabes désespérantes qui ne le désespéraient pas. Il conservait son air d'allégresse confiante et quasi provocante. Il avait toute sa figure en joie ; il la laissa répéter : « Jamais ! jamais ! » et bonnement répliqua :

— Vous aurez beau dire, vous n'arriverez pas à me faire de la peine. Il est trop tard : je suis heureux !

Elle pensa défaillir. Il la soutint et l'aida quand elle voulut de nouveau s'asseoir dans le fauteuil où elle était avant son aveu. Elle appuya sur ses genoux ses deux coudes et appuya son front sur ses deux paumes. Elle dit :

— Je suis donc folle? Ou, si je ne suis pas folle, c'est toi qui es fou. Car je te dis ce qui est notre malheur : et tu ris.

— Notre malheur, quand vous m'aimez?

— Tu ne comprends donc pas? Je t'ai dit que je ne voulais pas être ta femme. Et je t'ai dit la vérité : n'en doute pas... Seulement, ça t'est bien égal, à toi, parce que, tu n'oses pas me le dire, mais tu le dis à toi-même, que je peux être ta maîtresse... Eh ! bien, non : je ne veux être ni ta femme ni ta maîtresse ! Ne crois pas que je fasse la mijaurée. Ce n'est pas ça : je ne t'en voudrais pas, d'avoir eu cette idée-là, qui ne m'offense pas. Je n'en suis pas à m'offenser, mais à te dire... il m'en coûte assez pour que tu aies la charité de n'insister plus : promets-le-moi !... que je ne veux pas t'aimer...

— Mais vous m'aimez !

— Je ne veux pas... Tu peux m'en croire et briser là un interrogatoire qui me tue !

— Quel interrogatoire? Je ne vous ai rien demandé...

Elle s'aperçut de l'imprudence qu'elle avait commise et de l'absurdité qu'elle avait eue d'agacer la curiosité d'Alain qu'elle voulait qui fût résigné au silence.

— Ah ! c'est vrai, — fit-elle.

Et elle pleura comme une pauvre petite enfant qui a été trop maladroite et que sa confusion met au supplice. Alain s'avisa de la consoler, s'approcha d'elle et, doucement, lui dit à l'oreille :

— Pourquoi ne voulez-vous pas être ma femme?... Vous vous taisez. Mais, un jour, c'est vous qui me le direz, de vous-même. Alors, je vous démontrerai que votre excuse ne vaut rien... Dites-le donc ce soir?

Il la traitait si gentiment qu'elle adora cette douceur qui, grâce à lui, revenait à eux. Elle avait craint les rudes questions d'un jaloux : au lieu de quoi, elle trouvait une bonté discrète. Plutôt que de gâter une si charmante surprise, elle bavarda :

— Mais, voyons, je suis plus âgée que toi ; je serai vieille quand tu seras encore jeune !

— Et puis?

— N'est-ce donc rien?

— Non, ce n'est rien !... Est-ce là toute la raison qui vous a mise en tel émoi pour me dire que vous ne seriez pas ma femme? En tout cas, soyez tranquille et ne craignez pas que je vous laisse repentir de m'avoir dit que vous m'aimiez. Regardez-moi et dites si vous voyez en moi autre chose que du bonheur.

— Ce soir ! — dit Juliette.

Et, visiblement, elle imaginait de tristes lendemains dont elle avait peur. Alain, tout à son bonheur présent, tâchait de l'y ramener.

— Eh ! bien, oui, ce soir ! — répliqua-t-il. — Et je ne sais pas ce qui nous attend... Que redoutez-vous? moi, je ne redoute rien. Vous croyez deviner mieux que moi les jours et les années : ce n'est pas sûr. Ce qui est sûr, c'est que nous nous aimons. Vous n'allez pas vous dédire...

— Ah ! — fit-elle, — non...

— Cela me suffit !

Et il s'attendait qu'elle fût désormais rassurée, comme il était sûr de lui et d'elle. Mais il ne la vit pas surmonter promptement son trouble et il reprit :

— Vous ne regrettez pas de m'avoir dit que vous m'aimiez ?

Elle hésita quelques secondes, où Alain l'épiait sans crainte. Elle hésita pourtant ; et puis elle répondit :

— Non, je ne le regrette pas... Mais, toi, ne le regrette jamais !

Comme pour sceller son engagement de ne le regretter jamais, il lui baisa la main. Juliette donnait sa main, l'abandonnait ; et elle sentit que le baiser d'Alain lui était doux. Elle mit son autre main sur l'épaule d'Alain. Et elle lui dit :

— Embrasse-moi !

Il l'étreignit passionnément et avec la timidité qu'elle lui eût reproché de ne point avoir. Une extrême folie le hantait : il en fut le maître. Son baiser fut d'abord à la joue de Juliette ;

puis aux lèvres, un instant : elle frissonna et, vite, se déroba. Lui, ne desserra guère son étreinte. Il fit descendre au cou de Juliette, à la place qu'il avait, sur son dessin, marquée d'une rose, le baiser continu qu'elle ne refusait pas, son baiser d'amant que rendait plus anodin, plus innocent? non : plus amoureux encore, mais comme un peu plus permis, le souvenir sournois et délicieux. Au cou s'attarda le baiser.

Quand Alain releva la tête, Juliette le regarda aux yeux. Elle n'était pas offensée ni honteuse. Mais elle consultait, dans les yeux d'Alain, l'âme de ce garçon, la vit modeste et l'en aima plus volontiers. Son air, à ce qu'elle observa, n'était pas victorieux et plutôt demandait pardon et disait merci : dont elle l'approuva ; les femmes ont tant de fierté dans la faiblesse !

Alors, elle reprit une souveraineté opportune. Elle ne se souvint pas d'avoir été pusillanime, un peu chétive entre les bras d'un jeune homme qui, au bout du compte, l'avait conduite où il voulait, dolente et alarmée. Elle dit, avec une tendre gaieté :

— Maintenant, tu vas t'en aller, bien sagement !

Il ne protestait pas : il était docile et charmé. Il balbutia :

— Juliette, mon amour et mes délices !

Elle se leva de la bergère où elle avait été aux mains de l'amour. Elle parut se dégager sans peine de l'enchantement qui l'avait tenue captive et auquel cédait, comme à une extase, Alain silencieux. Elle tendit ses deux mains, que les deux mains d'Alain saisirent. Comme par jeu, elle le tira de sa langueur et l'obligea de se lever à son tour de la chaise où il était assis tout à côté de la bergère. Il fut debout, en face d'elle, et leurs visages rapprochés allèrent encore à un baiser, que prestement Juliette finit d'une rire tendre et amusé. Elle répéta :

— Maintenant, tu vas t'en aller. Il est temps ; il est tard.

Il ne disait pas non ; mais il ne s'en allait pas. Elle crut qu'elle n'avait pas à le chasser, mais à le réveiller :

— Allons ! Sauve-toi... Veux-tu bien te sauver?

Elle était si simplement gaie, après avoir été bien triste, elle semblait soudain si délivrée des pensées qui tout à l'heure

assombrissaient son amour et ce changement se faisait d'une si rapide manière que d'abord Alain ne sut pas la suivre dans sa gaieté. De ses doigts, elle lui caressa le front, comme si elle y effaçait une mauvaise idée :

— Ote-moi de ce front, — dit-elle, — toute la rêverie que je n'y veux pas. Et puis va-t'en, mon petit Alain, je t'en prie.

Elle le poussa un peu et lui offrit le bras, où il s'appuya :

— Et ne faisons pas de bruit !...

Dans l'antichambre, elle n'alluma point les lampes. Ils cheminèrent, comme deux ombres, dans la nuit et, à la porte de la maison, retrouvèrent avec étonnement la clarté de la lune. Alain, qui avait aimé la clarté jaune de la lampe et la nuit momentanée, aima cette lumière de la lune, si fraîche. Il dit à Juliette :

— Venez vous promener...

— Mais tu es fou ! — répondit-elle. — Adieu.

Un baiser furtif et dont Juliette esquiva l'insistance fut leur adieu. Elle ferma la porte et la rouvrit tout aussitôt :

— Ne crains pas de faire crier le gravier. C'est comme si tu venais de me ramener. J'arrive, j'allume l'électricité ; je ne fais mine de rien du tout. Bonsoir !

Il sourit ; et cette malice de Juliette l'amusa. Cette malice de Juliette le secoua de la torpeur où il avait l'esprit nonchalant et l'avertit de songer qu'il était un jeune homme en train de galanterie.

Juliette alla éteindre la lampe du salon. Deux ou trois bonnes claques rendirent au coussin de la bergère sa rondeur honnête. La chaise où Alain s'était assis fut éloignée à distance respectueuse. Et il n'y avait pas, dans le salon, d'autres signes d'aucun désordre. Juliette examina toutes choses, promptement ; et, satisfaite d'avoir bien rangé ses meubles, alla se coucher. En montant l'escalier, elle s'aperçut que ses jambes étaient un peu lasses, de marche en marche, et que sa main s'appuyait à la rampe, et que dans sa tête les idées n'étaient pas si bien rangées que les meubles dans le salon.

XV

Dehors, Alain fit quelques pas et puis s'arrêta pour allumer une cigarette. Il n'était pas pressé ; il n'avait pas envie de s'enfermer dans sa chambre : la fraîcheur de la nuit le tentait de baguenauder. Comme il s'arrêtait, au moment de frotter l'allumette, il crut distinguer, à quelque cinquante mètres, un homme et le reconnut : c'était Jacques.

Quand Alain, pour reconduire Juliette, s'en était allé, lui Jacques avait éprouvé une impatience qui offensait la joie orgueilleuse et presque libidineuse de sa belle soirée où Juliette l'admirait et lui donnait la repartie comme elle eût donné son cœur, avec un entrain généreux. Il pensait à elle, un peu plus tard, dans sa chambre : il avait dit bonsoir à Jenny et s'était retiré dans sa chambre assez vite, sous le prétexte de l'heure avancée ; et Jenny ne l'avait pas retenu davantage. Il s'était lavé ; puis, au lieu de se mettre au lit tout de go, il se vêtit de son costume d'atelier, large pantalon, vareuse large : et, par un caprice, il ouvrit ses contrevents au clair de la lune. Ses fenêtres ne donnaient pas sur la route qui menait à la maison de Juliette. Mais sa chambre, voisine de la chambre de Jenny, était, de l'autre côté, voisine de la chambre d'Alain. De sorte qu'il entendrait, d'un côté, cesser le bruit dès que Jenny serait couchée ; de l'autre côté, il entendrait Alain rentrer. Lorsque Jenny dormirait et qu'Alain serait de retour, il se réjouirait d'une solitude où il pourrait songer à Juliette, sachant qu'Alain l'aurait quittée, songer à Juliette seule comme il était seul et tous deux animés encore de la ferveur qui tout à l'heure les avait réunis : la concupiscence qui n'a point ses commodités cherche de folles équivalences de rêverie, chez les gens d'imagination que l'art ou la littérature accoutume aux supercheries de l'idéal.

Mais Alain ne rentrait pas. La demi-heure qu'il aurait fallu pour aller à la maison de Juliette et revenir, en flânant beaucoup, était depuis longtemps passée que Jacques avait beau coller son oreille à la muraille, il n'entendait rien dans la chambre d'Alain. Les minutes, après cela, lui furent un exaspérant supplice. Il épiait le moindre bruit de la maison, le

bois des meubles qui craque et cette espèce de murmure intermittent qui est comme la voix étouffée de la nuit.

Jacques eut la velléité d'ouvrir la porte de Jenny et d'annoncer, comme une chose un peu bizarre, ceci : Alain n'était pas rentré ! Mais Jenny dormait, probablement... Il éteignit sa lampe, afin de voir s'il passait un filet de lumière sous la porte de Jenny. Pas de lumière : elle dormait. Et, s'il l'éveillait, à quoi bon? Elle avait, pour Alain, tant de faiblesse ! voire, elle favorisait, Jacques n'en doutait pas, n'en doutait plus, les amours d'Alain et de Juliette : il en était scandalisé !...

Jenny dormait ; toute la maison, pareillement. Jacques sortit à pas de voleur. Où allait-il? Mais voir, bel et bien voir, ce qui se passait là-bas, chez Juliette. Sur la route, il s'attendait à rencontrer Alain. S'il le rencontrait, il lui dirait : « J'étais inquiet. Sais-tu qu'il est tard, pour se promener? Je suis venu à ta rencontre. Ne crains-tu pas de tourmenter ta mère? » Il était arrivé ainsi jusqu'à la maison de Juliette ; il avait vu de la lumière aux fentes des persiennes. Et alors, pris d'une étrange panique d'amour blessé, il s'était caché pour attendre. Il avait vu ces deux amoureux, sur le pas de la porte, se baiser aux lèvres. Il aurait crié, il eût bondi vers eux : mais ce qui le retint d'agir en sauvage, ce fut cette hésitation que donne un certain usage de la pensée : l'impulsion perdue, bonne ou mauvaise, on est sans vertu ou sans crime.

Alain le vit. Son premier soin fut de ne broncher aucunement, d'allumer sa cigarette et, pour gagner du temps, de feindre de n'avoir rien vu. Ensuite, la colère s'empara de lui et faillit le lancer contre l'espion, le traître... ou, quoi encore?... le rival éperdu de jalousie et qui l'avait insidieusement filé. De quel droit? Cette jalousie dont Jacques donnait la preuve, Alain la sentit en lui-même. Il se contint : ce fut l'effet de son bonheur qui l'enivrait de bel et doux orgueil. Il se prit à marcher comme si de rien n'était.

Cependant, Jacques se dissimulait habilement : Alain ne le vit plus.

Alain, sur la route, craignit que Jacques ne commît une imprudence et, comme il était en pleine absurdité, ne fît un scandale : n'essayerait-il pas d'entrer dans la maison de Juliette ; et avait-il en tête un crime, une infamie, quelque

idée furieuse et désespérée? Alain retourna sur ses pas, grimpa sur un talus d'où il aperçut, blanche sous la lumière de la lune, la maison tranquille et la porte fermée. Non! Jacques n'était pas un tel audacieux ; Jacques avait eu l'audace hypocrite de le suivre, de le guetter et d'informer par de petits moyens sa jalousie : et puis Jacques rentrait chez lui, par les petits chemins. Alain le méprisa ; et ce mépris n'abolissait point la haine, mais l'avilissait et l'envenimait d'un nouveau poison.

Le poison le pire était une inquiétude qui tout à coup vint à l'esprit d'Alain : de quel droit Jacques était-il jaloux de lui? La jalousie est déraisonnable : pourtant Jacques ne devait pas être jaloux, si Juliette ne lui était de rien du tout !... Juliette ne l'aimait pas : certes, non ; pas du tout ! Mais il aimait Juliette : il l'aimait jusqu'à risquer cette aventure de sortir en pleine nuit, d'aller par jalousie guetter aux buissons le passage de son rival, et pourquoi ? pour le tuer? mais non ! pour savoir. C'est l'atroce manie des jaloux, la manie de savoir, quitte à ne rien faire de ce qu'ils savent : ils n'en font que du chagrin pour eux, les pauvres gens, les imbéciles !... Et Alain, qui analysait la jalousie de Jacques, oubliait ainsi la sienne. Mais la sienne le tourmenta, quand s'imposa cruellement à sa pensée la certitude abominable d'un amour qui, n'étant pas le sien, lui profanait sa bien-aimée. Ce n'était pas sa faute à elle : et il ne l'accusait pas. Il n'avait pas besoin de l'accuser pour se martyriser lui-même ainsi que l'exige la jalousie. Juliette !... On vous a pris malgré elle une femme que vous aimez ; on l'a prise de force : et qu'elle ne se soit pas donnée ne suffit pas à votre consolation. Si l'on vous aime votre bien-aimée, il n'est pas de consolation, même à vous dire qu'elle n'y consent pas, même à vous dire qu'elle ne le sait pas.

Et puis Alain se souvint de sa mère : Jacques la trahissait ! La pauvre femme, qui croyait à ce fourbe, Alain l'eût vengée et se fût lui aussi vengé, en prenant Jacques à la gorge, et le secouant, et l'obligeant à confesser la double ignominie de son escapade nocturne !... On ne prend pas les gens à la gorge, dès qu'on se demande si l'on n'aurait pas raison de le faire : Alain, qui épiloguait à part lui, tournait à une mansuétude

analogue au sentiment qui avait rendu Jacques plus sage que résigné. Pourtant la colère, un moment, le surmonta. Il s'arrêta, regarda autour de lui, aussi loin qu'il put, la route et les champs qui la bordaient : s'il avait alors aperçu Jacques, sa colère était hardiment prête. Il ne le vit pas. Il soupçonna que Jacques le voyait et, plutôt que d'être vu en posture un peu sotte, il continua son chemin.

Jacques le voyait ; Jacques le suivait, non sur la route, mais au long d'un sentier que de hauts talus encaissaient : la lune, déclinant vers un petit bois, au delà de ce sentier, n'y jetait point de lumière. L'ombre était plus noire au voisinage de la lumière ; et, si Alain regardait par là, cette clarté lui rendait l'ombre impénétrable : Jacques se défilait avec une adresse de braconnier, ne se cachait seulement pas, regardait Alain sans se gêner et, plus il le regardait, plus il sentait irritée la jalousie impétueuse, et maintenant très embarrassée, qui l'avait jeté aux trousses du jeune homme.

Il gaspillait sa rancune et sa fureur jalouse : il n'avait plus guère de souci que de rentrer chez lui, d'être dans sa chambre et de n'éveiller point Jenny. Les arguments de la prudence, au moment des périls bourgeois, en quelque sorte, vous occupent assez pour empêcher toute diversion de fantaisie ou de chimère. Jacques avait peur. Il avait peur d'Alain, de Jenny, peur de tout le monde, peur du scandale : il ne songeait plus qu'à résoudre le problème de rentrer chez lui sans qu'on sût qu'il était sorti. Comment faire? Il ne croyait pas qu'Alain l'eût aperçu ou, du moins, l'eût reconnu. La merveille serait d'arriver à la maison le premier : promptement il se coucherait ; l'on ne saurait pas qu'il ne dormît point depuis longtemps. Mais Alain, sur la route, allait vite : et Jacques devait, pour l'éviter, suivre les détours de sentiers que n'éclairait pas la lune. Moins jeune, il était moins leste, avec un chemin plus long, plus difficile aussi. Fallait-il courir? Il en était capable encore. Mais il s'avisa d'un raccourci, lequel traversait un arpent de prairie, celle-ci en pleine lumière de la lune ; impossible de s'y aventurer : si Alain tournait la tête par là, il le verrait. Jacques, au lieu de courir, attendit qu'Alain l'eût dépassé. Il renonçait à son projet d'arriver le premier : il n'avait plus à se presser, mais au contraire à perdre du temps.

Il attendrait qu'Alain fût rentré, fût couché, fût endormi. Pourvu qu'Alain s'endormît, après son plaisir dont Jacques était bouleversé ! A ce moment où Jacques le détestait le plus, l'embarras où il se trouva le tenta d'essayer un arrangement, que sa fierté n'approuvait pas, avec Alain. Somme toute, il capitulerait sans conditions : et le bavardage arrangerait toutes choses passablement. Au lieu de hasarder plus qu'il ne le voulait à cette course de vitesse ou de lenteur calculée, il appellerait Alain, lequel serait surpris, sans doute, et hargneux. Il lui dirait : « Toi aussi?... Toi aussi, la beauté du clair de lune te fait battre la campagne?... » Et, sur la beauté du clair de lune, il l'étourdirait, jusqu'à le persuader peut-être. Puis, tous deux, comme des romantiques en maraude, ils rentreraient à la maison, chantant le beau clair de lune d'été.

Seulement, Alain se mit à courir : Jacques en fut déconcerté.

Alain, qui, ne sachant plus où était Jacques, l'imaginait à ses trousses, rageait de ne pas le découvrir, ne consentait point à le chercher, ne désirait pas de le rencontrer, mais peu à peu souhaita d'en finir avec ce ridicule espionnage. Principalement, il n'aurait pas dit ce qui l'importunait, ce qu'il redoutait : la présence invisible de Jacques lui était une espèce de taquinerie insupportable ; il croyait entendre le pas de Jacques près du sien. Ce compagnon mystérieux lui déplut tant que ce fut pour lui échapper qu'il se mit à courir.

Il n'avait pas le cœur tranquille et détestait qu'un épisode si dérisoire lui brouillât de mesquine absurdité son bonheur. La haine de Jacques lui troublait l'amour de Juliette. Il ne réussissait pas à donner à l'un ou l'autre sentiment une prépondérance qui l'eût délivré de ce partage. Il était misérable au sortir de la félicité.

Jacques se fit tout petit, rengaina son projet d'un accord, au surplus, dangereux, attendit et guetta. Il ne bougeait plus : il avait pris son parti de rentrer le dernier, de rentrer quand il serait possible de rentrer.

Les deux hommes n'étaient pas loin de chez eux. Et voici Alain devant la grille du jardin, qui n'est pas fermée à clef. C'est l'habitude : quand on sort, le soir, on prend la clef ; l'on

ne ferme qu'au retour. Au moment de fermer à clef la grille, Alain se dit : « Mais il ne pourra plus rentrer, s'il n'appelle ou ne sonne, enfin s'il ne réveille au moins le concierge, qui parlera. Je l'enferme dehors ! » Cette idée lui parut assez attrayante : il en rit. Cependant, les histoires qu'il y aurait ne seraient fameuses ni pour l'un ni pour l'autre, et ni pour Jenny surtout. Alain trouva, et fut content, le stratagème de taquiner Jacques sans inconvénient : il ferma la grille à clef; mais il laissa la clef dans la serrure. Jacques s'affolerait, verrait enfin la clef, saurait qu'Alain s'était moqué de lui... Alain monta jusqu'à sa chambre doucement.

Jacques arriva, comme Alain l'avait prévu, effaré, peu de minutes plus tard. Et jamais clef, tournant dans une serrure, ne fut maniée plus terriblement. Jacques, n'ayant plus à se cacher d'Alain, monta presque sur les talons de l'impertinent. Il était joué ; il murmurait entre ses dents :

— Sale gamin ! Tu me le payeras !...

(A suivre.)

ANDRÉ BEAUNIER

A L'ASSAUT DES MONTS

(CROQUIS DE TIRAILLEURS)

LES MONTS

Une chaussée qui passe, rectiligne, au travers d'un bois clairsemé de bouleaux et de charmilles dont les teintes claires et les rameaux graciles se détachent en opposition vive sur les grosses taches noires, massives, des sapins. L'effet de contraste est intéressant où la douceur élégante des branchettes argentées met une discrétion de bon ton à la violence du vert sombre; mais la dentelle des bouleaux, par place, est déchiquetée, certains sapins sont décapités, d'autres sont culbutés et sous la chaussée et dans le sous-bois les obus ont creusé des trous. Les plaies du sol sont toutes fraîches, les taches de soufre qui jaunissent certains entonnoirs attestent que les éclatements sont récents.

Un camion nous a amenés jusqu'ici et la poussière ronge nos yeux, cuit la peau et assèche nos narines et nos gorges, nous sommes contents de sortir de l'entassement de l'auto et de nous ébrouer à la lumière matinale. Le canon, à l'aube de ce jour, est muet, des oiseaux chantent la joie du printemps et le soleil qui dissipe ses dernières buées, a un réveil en bonne humeur. Nous savons gré aux choses et aux gens de cette bataille de ne pas nous assourdir dès l'arrivée.

Nous sommes là un groupe d'officiers avec notre commandant, ce qui constitue l'état-major d'un bataillon de tirailleurs algériens. Notre division a mission d'emporter un de ces jours une position sur laquelle des troupes s'acharnent depuis

plusieurs semaines et nous venons reconnaître notre part du secteur d'attaque. Depuis trois jours, nous logeons à deux bataillons de tirailleurs dans un village exigu, le troisième bataillon, des zouaves, bivouaquant dans un camp. Voici plusieurs nuits que nous dormons assez mal sur des litières de paille trop rare, mêlés à nos hommes que la perspective de la bataille rend bruyants. Les uns, parmi les indigènes, répètent inlassablement des chants langoureux et plaintifs sur des flûtes étranges, les autres jacassent, les autres jouent leur dernier argent aux cartes et se disputent ; quelques Français se soûlent. Il faut bien, en vérité, profiter de ses derniers instants et la trêve que la nuit impose aux cris paraît trop longue à ces gens qui se disent que les lendemains sont incertains. Toutefois, dans l'ensemble, la tenue est bonne et le moral satisfaisant; les indigènes acceptent posément la perspective du combat, en professionnels indifférents et fatalistes.

A la descente du train qui nous a amenés dans cette région, d'un tertre, nous avions pu voir au loin des crêtes dénudées dont le front chauve fumait. Leur silhouette aride, lunaire et volcanique à la fois formait, par delà les champs, les bois, la campagne pacifique et verte, une apparition bizarre sur l'horizon ; quelque chose d'artificiel et d'irréel, découpé dans une fantasmagorie et posé là ; un décor farouche pour quelque drame walkyrien que des opérateurs noieraient dans la fumée. Nos organes, que les expériences précédentes ont avertis, avaient alors senti par anticipation l'arome frelaté de ces artifices et de cette chimie.

Sur les bords de la chaussée, s'amorcent des boyaux crayeux où nous attendent des guides, et nous partons vers l'avant. Nous nous enfonçons dans le bois où un parfum de sève émane de la terre ; de jeunes feuilles sortent des bourgeons ; ces impressions de fraîcheur nous remettent des ennuis de la poussière. De-ci, de-là, des emplacements de batteries, soigneusement masqués ; tout y dort à cette heure ; dans les longues batailles, la lutte qui a duré tout le jour s'est aigrie pendant la nuit où l'obscurité traîtresse fait tendre les nerfs, et c'est à l'aube que les deux adversaires lassés se recueillent. Tout d'un coup, une bouffée de chaleur épaisse : il n'y a plus

d'arbres sur nos têtes et nous voici dans la plaine. Un désert, cette plaine. Au loin, face au boyau, la silhouette des monts. Nous marchons toujours sous la chaleur accablante et l'horizon semble reculer à mesure que nous avançons. C'est bien le décor aperçu il y a quelques jours, son dessin se précise. Sur la plaine dévastée, les monts apparaissent comme de grosses taupinières fraîchement soulevées, percées de trous, remuées d'éboulis. Le plan directeur signale des bois sur leurs flancs; nous les cherchons, curieux de repérer où passent nos lignes et celles de l'ennemi, mais les artilleurs nous ont fait la farce de tout raser et rien n'en subsiste, même pas un tronc déchiqueté.

Le canon se réveille et le mont se met à sursauter et à fumer. Les sifflements de la réplique ennemie passent par-dessus nos têtes et les éclatements vont fracasser le bois que nous avons laissé loin derrière et d'où nos batteries tonnent sans arrêt au milieu du brouillard de poudre. En l'air quatre avions français ronronnent, ils jouent entre eux, tournoyant autour des flocons blancs dont les encadre le tir des canons allemands. Il se dépassent, se survolent, contournent dans une volte audacieuse et moqueuse le dernier éclatement. Des abris, des têtes curieuses sortent pour suivre leurs évolutions. Tout à coup, un frisson d'angoisse, notre souffle s'arrête dans nos gorges serrées. Là-haut, bêtement, deux avions se télescopent : des ailes qui se replient, un fuselage amputé de ses plans s'abat, chute lourde d'un corps, tournoiement éperdu de l'autre avion qui n'a plus qu'une aile et qui tombe désemparé. Trois pièces d'étoffe, trois ailes détachées qui flottent comme trois loques, marquent dans le ciel la place du drame. Vers le point de chute, entre les lignes, des hommes courent et les batteries allemandes convergent leurs feux pour écraser ce qui reste de cet écrasement.

En silence, notre course vers l'avant s'active à travers les boyaux tandis que la bataille se rallume. Voici ce qui doit être le bois des Bouleaux, il n'en reste plus que cinq ou six arbustes mutilés, penchés de-ci de-là sur le bord des entonnoirs. Mais les obus ont creusé ici dans l'humus et, du sol, où sont hachés pêle-mêle des racines et des branches, se dégage le parfum délicat et exquis de la sève des bouleaux ; senteur à la fois

fraîche et grisante, puissante et discrète, comme celle qui imprègne la lettre qui a séjourné dans un cuir de Russie, comme sentent aussi certaines chevelures d'enfants. Parfum de l'âme des bouleaux blessés, senteur extraordinaire qu'il n'est donné de rencontrer qu'à la bataille, lorsqu'un grand nombre d'arbres viennent d'être au même moment pilés jusqu'à la racine. Dans la nuit cette odeur est un repère embaumé qui guide celui qui erre dans la plaine, lorsque le vent, empesté des puanteurs de la chimie teutonne et des charognes, s'est, par hasard, rafraîchi, au passage, sur ce qui fut un jour le joli bois des Bouleaux.

Plus loin le sol se transforme en chaos, le délabrement est devenu un ravage où chaque parcelle du sol a subi un désastre. On croirait marcher sur les cendres calcinées d'un immense foyer. Loin, trés loin, lorsque nous nous retournons, la ligne du bois par où nous sommes entrés fait un trait vert, qui s'estompe dans la buée fumeuse des départs, couronnée par le panache des éclatements. Le duel d'artillerie s'acharne là-bas ; sur la plaine, entre nous et le bois, plusieurs barrages dressent leurs barrières successives et donnent l'impression de portes qui se sont refermées derrière nous. Il semble qu'il a fallu marcher longtemps, longtemps, pour en arriver où nous sommes et pourtant nous nous enfonçons plus loin encore dans l'enfer.

De place en place, dans un abri, quelques hommes tapis ; d'autres qui se pressent en rasant le long d'une levée de terre ou qui courent de trou d'obus en trou d'obus. « Où sont les postes de secours? Où sont les lignes allemandes? A mi-côte ou sur la crête? » Ils ne savent pas, ils ne savent rien. En somme, bien peu de monde sur ce champ de bataille en proportion des obus. Si les canonniers visent autre chose qu'à défoncer le terrain, ils perdent leur temps.

Le commandant a vu les quelques officiers survivants du bataillon que nous relevons. Nos emplacements sont reconnus; si les monts restent à prendre, ces pentes anciennement allemandes sont à nous et, ma foi, notre artillerie les a joliment travaillées ; en ce moment même, cela a l'air de pleuvoir dru sur l'ennemi : « On les aura ! »

Nous refaisons en sens inverse l'interminable trajet des

boyaux. Enfin voici le bois. Pendant ce temps la rumeur du canon élève sa voix tempêtueuse ; on dirait que d'énormes vagues s'écrasent contre la falaise, et comme des monstres apocalyptiques, là-haut, les monts fument toujours et grondent.

LES TIRAILLEURS

Les hommes que nous allons mener au feu, « les tirailleurs », sont mêlés, pour la moitié Kabyles, pour la moitié Arabes ; parmi eux quelques noirs des oasis sahariens et, très rares, quelques Juifs et peut-être un ou deux Mozabites. Arabes et Kabyles sont de beaux hommes minces, souples, aux membres allongés. On les distingue à première vue par leur profil ; si leur figure est de teint également mat et chaud, légèrement bronzé, les Arabes ont le visage ovale, le nez busqué où l'œil largement fendu en amande évoque l'Orient, tandis que les Kabyles, un peu plus trapus, qui ont la tête ronde et dont quelques-uns sont blonds, rappellent des types auvergnats ; ils se targuent, certains qui sont plus cultivés, de descendre d'anciens légionnaires romains. Les uns et les autres sont résistants, étonnamment. Les uns et les autres présentent pour beaucoup, au déshabillé, des peaux maculées de chancres et de lèpres, mais sous l'uniforme kaki cela ne se voit pas et la chéchia cache bien des pelades. Ils sont encadrés par quelques Français, pour la plupart des Français d'Algérie, d'origine italienne, maltaise, espagnole ou levantine ; ces Algérois sont résistants, frugaux, disciplinés ; ils parlent un français étrange et ont, des races méditerranéennes, le bavardage, l'emphase et quelque astuce qui ne gâtent cependant pas leurs grandes qualités. Algérois et Algériens vivent côte à côte dans le régiment, cachant, sous l'ordre militaire et les relations de camaraderie, la mésestime que les uns et les autres se gardent dans leur cœur. Le Français d'Algérie, qui reste intraitable sur la question de préséance, vous prévient dès l'abord que l'indigène est menteur, fainéant et faux, et capable, après des années qu'il vous a servi avec docilité, apparente résignation et même amitié, de vous assassiner; capable, ce qui est plus grave, de travailler au rabais, à des tarifs inférieurs à ceux

des syndicats. L'Arabe, de son côté, vous confie que le Français d'Algérie, qui vous parle avec son accent italien ou espagnol, est un étranger, qui l'exploite, et il nous affirme que, lui, a des titres à être Français antérieurs aux siens ; et il l'accuse de le gruger sans vergogne, d'être menteur, fainéant et faux. L'Arabe dégrossi qui peut s'exprimer laisse entendre que les indigènes attendent, de leur effort dans cette guerre, une amélioration de leur régime politique. Ils vous disent : « Les Arabes font les tirailleurs, il n'y a pas un assaut de cette guerre dont ils ne soient, tandis que les Juifs, que vous avez naturalisés d'emblée, font campagne dans les batteries côtières d'Algérie. » Le Français de là-bas, qui a entendu la conversation, abonde alors dans ce sens ; c'est un des rares points où les deux partis sont d'accord et ceci me rappelle la fable bien connue du caïd qui bat l'Arabe, lequel bat le nègre, lequel tape sur le Juif, qui n'a comme consolation que de rosser l'âne. Ici, à défaut d'ânes, nous avons des mulets.

Ces contestations mêmes viennent confirmer l'impression de loyalisme sincère qui se dégage au milieu des troupes algériennes, et ces contestations ne sont à tout prendre qu'une surenchère des uns et des autres à vouloir être plus Français. Certes le tirailleur, à qui on demande le gros effort fourni par les troupes de choc, trouve parfois que la bataille est dure et longue la guerre, mais jamais je ne l'ai vu manifester un sentiment contraire à l'esprit loyaliste. Là seulement où il revendique, c'est au sujet de son tour de permission qu'il voudrait régulier et de son désir d'être en tous points traité comme les Français. Là il est jaloux. L'ordre coranique basé sur la notion du droit et le compte exact du juste et de l'injuste lui a appris à ressentir violemment l'injustice ; autant il se soumettra, d'ailleurs, au châtiment, si rude soit-il, s'il a failli.

Nos tirailleurs actuels ne sont plus les vieux guerriers légendaires des colonnes d'Afrique. De ceux-là, il n'en reste plus que des morceaux. Ce sont encore des volontaires, mais recrutés par mode de conscription presque obligatoire, qui les appelle sous les drapeaux, tout en leur laissant les bénéfices de l'engagement. Ils appellent cela « être engagés bésiff ». Ces gens ne sont donc plus des êtres d'exception, des homme de guerre, mais représentent, comme nos régiments, la mas

populaire et sont le reflet de la race ; ce sont des artisans, des paysans, et l'amour de la terre transparaît chez nos Kabyles dans l'empressement qu'ils mettent à aider le paysan lorrain à cultiver sa terre lorsque les loisirs du cantonnement le leur permettent. Les qualités militaires de ces gens sont ainsi sensiblement les mêmes que celles des ruraux français ; ils rachètent en endurance les quelques défauts de finesse et d'attention qui les font inférieurs pour certaines spécialités délicates ; car, dans cette guerre savante, la fantassin tout court a vécu ; il est mitrailleur, fusil mitrailleur, grenadier à main, pionnier, grenadier à fusil, signàleur, coureur, bombardier et les quelques rares voltigeurs, titre donné aux non spécialisés, doivent avoir la hardiesse et le coup d'œil du patrouilleur. L'Arabe lanceur de cailloux excelle dans le lancement de la grenade. Il partage le dégoût du Français pour la pelle et la pioche, mais, si chez ce dernier la claire vue de la nécessité d'aménager le terrain a raison maintenant de son ennui, l'Arabe, qui est un grand enfant, fait moins le profit de l'expérience ; il a dans les traditions du sang l'amour de la guerre en fantasia, il n'aime pas le combat immobile et silencieux et attend pour se taire ou se cacher que son insouciance l'ait fait repérer et que les obus écrasent la position ; alors, malgré sa passivité native, le bombardement fatigue vite ses nerfs et l'Arabe fataliste se révèle être aussi un émotif et un impulsif. Il est avant tout l'homme du « baroud », de la bataille, de la ruée au milieu du feu et des cris. Disciplinée et combative, cette troupe est une belle troupe d'assaut.

En marche. La colonne étend à perte de vue son long ruban kaki. Devant moi, berceur et m'endormant sur ma selle, c'est toujours le cahotement bruyant et monotone des voiturettes de mitrailleuses, crissement de roues, tintinnabulis de gamelles, de seaux, de marmites mal arrimés sur les caissons, que secoue l'allure saccadée des mulets rétifs, que leurs caprices forcent à trotter à grand renfort de jurons pour rattraper la place qu'ils ont perdue. De temps à autre, sur la houle des casques qui se balancent au loin à la cadence de la marche, les fusils se dressent, fixés à l'épaule, le pas se rythme, des bouffées de clairon et de tambour arrivent, c'est la traversée d'un village.

Les enfants amusés sont contents de voir des tirailleurs ; sur le pas des portes, les femmes regardent en silence, un peu effarées et l'on sent qu'elles font des vœux pour que cette bande de mograbins, qui ne leur dit rien de bon, aille cantonner plus loin. Des rangs, un loustic parmi les indigènes singe l'accent des bonnes Lorraines et crie : « Marie, ferme el porte, v'là les noërs ! » Et, à cette plaisanterie toujours renouvelée, la section des mitrailleurs s'esclaffe. Les mitrailleurs rient, mais pas les muletiers ; l'Arabe qui conduit un attelage ou tient un cheval est grave et n'admet pas la plaisanterie alors qu'il accomplit sa sérieuse besogne ; je lui trouve toujours ainsi un air d'officiant. Sur le bord de la route, les hommes en bleu horizon, les tringlots, les territoriaux, regardent passer ces guerriers bronzés qui sont la terreur des Boches et les tirailleurs se redressent. Hors du village, la marche reprend « à volonté » ; la colonne redevient bruyante, car l'indigène assez silencieux, recueilli presque, lorsqu'il est au cantonnement, est bavard pendant les marches : il marche plus facilement que le Français et ne fatigue pas et puis le vieil instinct du nomade l'excite et le changement met son cœur en joie.

Tout à coup, une chanson de route enlève le pas des mitrailleurs. C'est une sorte de refrain auquel un rythme oriental met une note originale et que les hommes scandent en frappant dans leurs mains tandis qu'une voix clame le chant ; cette voix grêle, nasillarde et perçante doit être la même que celle du muezzin qui verse du haut du minaret sur la ville rose, qu'illumine le soleil levant, l'appel aux fidèles... Il neige... C'est étonnant ce que ces Africains supportent aisément les rigueurs de cet hiver lorrain alors que l'été gras et épais de la Champagne leur pèse terriblement. Ces nostalgiques du grand soleil d'Afrique ruissellent alors sous la lourde capote ; mais, à les croire, l'atmosphère torride du pays natal est limpide et légère.

Quelques types. — Le Kabyle des champs porte souvent une moustache frisée dans une figure ronde au teint cuit. Il est robuste, simple, ouvert aux idées occidentales et donne l'impression d'un honnête terrien ; il frappe par ses ressemblances avec de braves campagnards de quelque village perdu

d'Auvergne. L'Arabe des villes, celui du « Bled » — car, quoi qu'en pense la majorité des Français, le « Bled » veut dire la ville, le lieu habité, civilisé, par opposition à la campagne, à la brousse — ce citadin, souvent gras, a le nez entre des yeux en amande, ou bien il est mince, flexueux et blême sous son teint mat ; tantôt il sent le Levantin, tantôt il a les allures troublantes de quelque éphèbe exotique et douteux ; intelligent, verbeux, il vendait avant la guerre des tapis ou des olives, était garçon de café ou chauffeur ; il est polyglotte, parle arabe, sabir, français et argot ; c'est le client du « toubib », l'assidu de la visite, c'est de tous le moins bon soldat. L'Arabe des champs : celui-ci, sec, le nez busqué, la barbiche en pointe, l'œil profond, est sombre et taciturne ; ce doit être quelque pasteur montagnard ; distant et impénétrable, il ne parle pas français, cause peu aux autres Arabes ; son œil ne s'allume de quelque affection ou de quelque malice que pour tel de ses intimes qui, passant, lui lance une parole ; il peut rester une journée entière adossé au pilier d'une grange, figé dans son immobilité muette. Il est loin de nous et farouche. Parmi ces sauvages, il y a, égarés dans le bataillon, quelques Marocains ; grands, barbus, mystérieux, leur colère doit être féroce car leur sourire énigmatique montre les dents et fait flamber les yeux, cruellement. On frappe à la porte : « Qui est là? — C'est moi. — Qui, moi? — Hadji ben Mohamed. » Entre un Arabe grand et fort ; sa barbe clairsemée cache mal dans le visage des trous de petite vérole. « Moi, ne veut rien dire, on donne son nom ! — Je vous avouerai, monsieur le major, que, dans le cas présent, je suis obligé de reconnaître que le terme n'était pas très explicite... » Langage aussi savant et distingué sortant de cette barbe embroussaillée peut vous étonner, mais celui-ci est un personnage : l'écrivain, le « taleb ». Les indigènes écrivent beaucoup à leur famille, à laquelle ils semblent très attachés, mais beaucoup ne savent pas écrire, alors, ils dictent leurs lettres au taleb.

Aujourd'hui, revue de cheveux ; la tondeuse va sévir, mais ici plus encore que dans un régiment de France, son travail salutaire, mais attentatoire à l'esthétique individuelle, va soulever des protestations. C'est que, chez nos hommes, une curieuse originalité règne en matière d'art capillaire, et

pour sauver leur élégance, les tirailleurs vont se retrancher derrière la religion : ils sont « marabouts », pèlerins de la Mecque, et revendiquent de porter le marabout. Voyez ces têtes rasées où le blanc du crâne tranche sur le brun du visage et admirez cette houppe de poils qui s'élève du sommet du crâne comme une flamme noire. Cette mèche audacieuse s'appelle le marabout, elle est l'apanage du pèlerin de la Mecque, du parfait croyant, par où Allah le saisira après sa mort pour l'emporter au paradis des houris ; aussi notre homme y tient-il. D'où palabres sans fin avec l'officier tandis que la tondeuse rageuse grince d'impatience. Autre mode qu'il est de bon ton de porter, consiste à se faire couvrir le chef d'une gamelle ; le coiffeur rase tout ce qui dépasse et il reste sur le sommet de la tête une calotte noire qu'auréole le blanc du pourtour épilé ; l'effet ainsi obtenu est irrésistible. Quelques marabouts qui ont fait la preuve de leur dignité sont autorisés au port emblématique de la mèche, mais le marabout triomphant a toujours l'air quelque peu farceur et ses camarades, qui semblent bien souvent le considérer comme tel, le craignent respectueusement cependant : c'est un rusé compère qui a droit à l'estime de ses congénères.

Voici des noirs. — Ils proviennent des oasis du Sud ; les Arabes bronzés méprisent ces fils du Sahara, car leur peau est vraiment trop foncée à leur avis ; les Français les appellent tous indistinctement « Blanchette ».

La visite. — Une cour des miracles au dessin de laquelle Callot aurait collaboré avec Delacroix ; l'anachronisme des manières répondrait peut-être à l'étrangeté de la chose où, sous le ciel pâle et parmi les pâles couleurs d'une cour de ferme d'Occident, des gens accroupis au long d'un vantail ou des béquillards appuyés sur d'indescriptibles bâtons, expriment leurs douleurs plus ou moins véridiques en des attitudes dramatiques et des jérémiades d'un lyrisme tout oriental, qui demanderaient l'ampleur d'un burnous plutôt que la stricte sobriété d'un uniforme kaki. Quelques figures nouvelles, parmi lesquelles quelques vrais malades, mais, dans l'ensemble, de vieux clients qui inventent chaque jour

une nouvelle maladie et qu'aucune des défaites quotidiennes ne rebute. Ils sont ainsi une douzaine au bataillon, c'est peu, mais cela suffit pour que leurs ruses compliquent la visite. Ils trichent en enfants et inventent de si énormes malices qu'elles sont vite découvertes ; mais certaines sont tellement grosses qu'elles peuvent vous éblouir. « Ia toubib, tu vois comme je suis malheureux. Tu es un père, je me confie à toi. Vois comme j'ai la fièvre aux jambes, elles ne peuvent plus me porter ; je tombe, là, pour toujours. » Il est incontestable qu'à ces mots votre bonhomme s'assoit par terre ; il dit avoir « la fièvre », ce qui, en sabir, est un mot passe-partout qui signifie toutes les douleurs et toutes les maladies. L'examen ne révèle, chez le soi-disant mourant, aucune affection. Faites-lui-en la remarque, il se défendra un peu, mais changera vite d'avis : « Peut-être je n'ai rien aux jambes, cela est puisque tu ne vois pas de mal, mais, vois, comme j'ai la fièvre au ventre. — Non, il n'y a rien. — Soit ! mais alors je dois avoir la fièvre aux yeux. — Makache ! » Après ce marchandage, que n'abrègent que les menaces, cet éclopé s'en va en gémissant. Dans la coulisse, vous pouvez l'entendre qui invoque Allah et les prophètes avec accompagnement de soupirs mélodramatiques. Une heure après, vous le retrouvez ingambe au travail, riant avec ses camarades et qui vous salue amicalement en vieille connaissance. Il recommencera demain s'il n'est pas en prison. Il ne vous en veut pas et ne conçoit pas que vous lui en vouliez. « C'est la guerre », dit-il, avec une résignation fataliste ; il a tenté sa chance, vous avez gagné au jeu, tant pis, « Mecktoum ».

L'Arabe surveille à la visite si vous êtes un « homme juste », il craint les inégalités et, peut-être, est-il bon d'ignorer si tel est Arabe, Kabyle, noir, Français d'Algérie ou de France, pour ne connaître chez tous que le soldat français.

Amar et Ben Guelfond. — Amar est mon cheval, Ben Guelfond mon ordonnance ou mieux son ordonnance, à lui cheval, car je connais Amar et j'ignore tout de Ben Guelfond ; alors qu'Amar et Ben Guelfond ont l'air d'être très liés. Ben Guelfond sert Amar avec une passion amoureuse et, sous le respect de l'indigène, je sens que je commets une profanation, moi

Roumi, en montant le bel animal. Celui-ci est un coursier arabe, fin, gracieux, nerveux et joueur, dont les caprices font mes délices. Il méprise le trot et adore les galopades sans frein ; il aime faire des farces et, au gué, si une minute d'inattention le lui permet, il s'empresse de me jeter dans la rivière ; ceci, en manière de plaisanterie. Au demeurant, nous sommes les meilleurs amis du monde. Lorsqu'on le comprend, Amar est enjoué, affectueux et franc. Ben Guelfond, docile et serviable, est insaisissable; outre qu'il est impassible et muet, il ne parle pas français. Ben Guelfond qui porte, entre deux mèches tombantes de moustaches, une barbiche vénérable, ressemble à s'y méprendre à Confucius, non que je connaisse ce dernier, mais tel que je me l'imagine : teint jaune de vieille porcelaine, œil songeur bridé aux tempes, front sillonné de rides, profondes comme un concept boudhiste. Mais Ben Guelfond, qui est mahométan, doit ignorer Boudha. Ainsi, tant il est taciturne et réservé, je ne connais à Ben Guelfond d'autre ami même arabe que le cheval ; leurs tête-à-tête à l'écurie sont interminables, Ben Guelfond accroupi considérant amoureusement Amar et Amar secouant aimablement sa crinière : au fait, ils doivent parler entre eux du pays lointain que dore le soleil.

Les cadres. — Les officiers sont pour beaucoup d'anciens sous-officiers. Anciens de l'armée d'Afrique, gens de carrière qui aiment le métier, ils connaissent les tirailleurs et savent les manier. Ils ont un passé militaire qu'attestent leurs médailles coloniales ; ils ont fait l'apprentissage de la guerre dans les colonnes du Maroc, mais la rudesse monotone de cette campagne leur fait regretter les aventureux et pittoresques combats du Maghreb. Ce sont d'honnêtes professionnels qui tiennent la comptabilité de leurs exploits en regard de leurs annuités ; ils ont l'expérience de la discipline et l'esprit militaire est tout entier absorbé chez eux dans un très vif esprit de corps. Tout en regrettant l'antique « flottard », le large pantalon rouge à bande bleu ciel et le képi de satin mou, cabossé en fantaisie, ils estiment que le drap kaki vous confère, de son fait, les splendeurs de la gloire et posent en dogme que les troupes kaki sont les premières de toutes. Il

est certain qu'à leurs yeux les « bleu-horizon » sont des « pékins » et, s'ils éprouvent quelque commisération pour le fantassin, frère de misère, les artilleurs, les aviateurs, sont d'ignobles embusqués et ce terme implique beaucoup d'indignation et aussi, peut-être, quelque envie. Ils tiennent en médiocre estime les freluquets et les pommadins qui ne savent pas absorber les pleines rasades de rouge pinard, ainsi que ceux, seraient-ils saint-cyriens, « qui ont appris dans les livres » ! Certains font usage d'une langue curieuse dont la syntaxe originale est adoucie par des liaisons extraordinaires ; ce n'est pas de l'arabe, non plus que du sabir, cela se rapprocherait plutôt du français ; cela s'appelle, je crois, le « gendarme ». Ils ont gardé de leur séjour sur la terre africaine un amour profond et nostalgique de l'Algérie et une méfiance de l'indigène, puisée dans les opinions du colon, entre deux absinthes ; méfiance que ne partage pas celui que l'Arabe appelle par excellence le Français, l'officier d'avant-guerre, soldat intègre et frugal qui vivait dans la brousse infinie, comme lui nomade, et que sa curiosité des choses de l'Afrique attirait bienveillamment vers les fils de l'Islam. Dans l'ensemble, nos nouveaux officiers que sont ces vieux tirailleurs connaissent les ruses du « carottier » indigène et sont les bons conducteurs de leur section.

A côté d'eux, il y a quelques « cosaques », des « risque-tout », deux amis inséparables, chefs d'une même compagnie. Ce sont deux gamins, l'un mitron et l'autre saute-ruisseau, ou quelque chose d'analogue, deux recrues qui ont gagné leurs galons à la pointe de leurs baïonnettes. Le ruban de leurs croix de guerre est bardé d'étoiles et de palmes, l'un d'eux qui a vingt et un ans porte la croix de la Légion d'honneur. Les Arabes, grands connaisseurs en bravoure, amants de l'honneur et de la gloire, les adorent et suivent les exemples de leur héroïsme.

Voici une figure originale : le dévotieux de Barbusse, néophyte si fervent qu'il lui a dédié son fils en holocauste, zélateur de l'antimilitarisme qui exige de ses hommes une discipline qui le fait craindre comme pas un et qui se bat comme un brave qu'il est. Bourgeois coquet, raffiné, amateur de luxe, qui proclame une foi de prolétarien bolchevik ;

anarchiste qui passe pour un aristocrate ; officier bienveillant dont les hommes détestent la sévérité distante ; il est parti comme simple troupier et son courage véhément l'a distingué au feu et pourtant il est suspect à ses camarades. Intelligence subtile, aiguë, nerveuse, toujours en éveil, curieuse de nouveauté, qu'absorbe tout entière une facilité oratoire par où fuit sa pensée ; où l'affirmation paradoxale sert de logique. Mais lui-même, paradoxe vivant, gagne votre sympathie : c'est un charmeur ; c'est un joueur qui joue avec les idées comme il joue avec sa vie, élégamment, comme il joue au pocker ; c'est un beau joueur et aussi un beau soldat.

Il y a, au bataillon, quelques officiers indigènes. Ils ont été parmi les tirailleurs les meilleurs, ils ont gagné leur récompense et ne cherchent plus guère qu'à vivre sur ces lauriers. Ils n'ont droit qu'à la chéchia quand les autres portent le képi et en ceci seulement ils se distinguent

Un nouvel officier vient d'arriver au bataillon, c'est un ancien de la Somme. Svelte, distingué, juvénile, il a un visage fin et joli. C'est un chasseur d'Afrique qui s'est engagé dans l'infanterie. Ce bel officier vient de commettre un crime; il a déserté. Oui, il a tout simplement déserté, profitant d'une permission pour quitter, quelque part dans le Midi, le dépôt auquel il avait été affecté après blessure glorieuse; il l'a quitté pour venir au front rejoindre ceux qui vont se battre. Les menaces de punition, les arrêts, le conseil de guerre, rien ne fait à cet entêté ; son insoumission est totale, il veut se battre.

Cet autre, capitaine, est un Salésien, inspiré et paternel. Il s'efforce de comprendre et de pénétrer affectueusement l'âme de ses Arabes et ceux-ci lui confient les secrets de leurs chagrins. Ce moine guerrier, prêtre et soldat, est un psychologue averti. Nous avons de longues discussions métaphysiques ou bien nous nous enfonçons dans les mystères de l'âme guerrière où nous cherchons la qualité essentielle de la bravoure pour ne trouver que ses formes infiniment variées. Les braves sont ceux qui bondissent dans la gloire et aussi ceux qui tiennent dans l'obscurité ; l'un affronte la mort parce qu'une foi l'inspire et le console, cet autre la nargue et la cherche parce que désespéré ; celui-ci joue sa vie

parce qu'il croit à sa chance ; celui-là est impavide, car il ignore la mort, sa rude écorce ne la sent pas qui rôde autour de lui ; l'un néglige le danger parce qu'il est dominé par l'action où sa part de besogne absorbe son attention ; l'autre est ivre ; l'autre est un héros, qui accepte en fanatique de l'idée le sacrifice suprême.

La nouba. — Ce qui constitue le plus bel ornement d'un régiment de tirailleurs, par quoi il affirme son originalité et son exotisme, c'est sa nouba. La nôtre est la coquetterie du colonel et il la choie. En tête, marche son drapeau vert et rouge, bordé de bleu ciel, brodé d'une main de Fathma et de croissants jaunes. Notre nouba fait beaucoup de bruit ; quelque vingt moricauds soufflant dans des ritas, qui sont des clarinettes primitives aux sons aigres et nasillards et cependant perçants comme ceux des trompettes avec lesquelles on amuse les enfants ; cette musique donne au loin l'impression de quelque fête champêtre. Il n'y a pas d'autres instruments que les ritas. Il n'y a en plus que des tambours ; les tambourinaires les tiennent sous un bras tandis que de l'autre, avec l'unique baguette courbe qui leur sert à taper, ils scandent le rythme du chant des ritas. Il y a aussi une grosse caisse, énorme, que porte un nègre gigantesque ; sa tête domine toute la nouba de sa pleine lune noire.

Malgré le faible débit, quant à la sonorité de leurs instruments, nos noubistes à force de peiner et de s'acharner essaiment toute la journée leur musique aigrelette et leurs fausses notes dans l'atmosphère du cantonnement. Qu'ils apprennent ou qu'ils donnent un concert, ils répètent inlassablement, graves, imperturbables, la même phrase. La redite obsédante de cette phrase où la gaîté même s'exprime en mineur, où l'accord des tonalités est imparfait, où le chant finit sur une note indécise comme un appel inquiet, met dans l'air quelque chose de trouble et d'irritant comme une nostalgie.

Parfois les clairons se joignent aux noubistes et lancent à tue-tête les accents connus du *Père Bugeaud* qui alternent alors avec les vagissements des ritas qui s'essayent à *la Mère Michel*. Avec *la Mère Michel* et *Lustucru*, nos noubistes se

distinguent ; sous leurs lèvres, l'air prend un cachet exotique du plus amusant effet ; c'est là leur grand morceau, car, lorsque ces pipeaux arabes se mêlent de musique occidentale, l'affaire devient du plus haut comique. Ainsi, nos gens ont entrepris un beau matin de jouer la marche turque de Mozart, mais le faux orientalisme de cette turquerie se trouva fort mal en point de l'expérience ; car, les ritas ayant un nombre de notes très limité et leur tonalité ne concordant pas avec la gamme usée par le vieux maître, le jeu consista à ne rendre que les notes exprimables dans leur langage simpliste, quitte à passer outre et à compter la mesure en attendant, de-ci, de-là, une note qu'ils puissent rendre ; pour boucher les trous on les remplit avec une ritournelle de la belle Fathma. Il est fort utile en l'occurrence de posséder le programme pour retrouver de loin en loin dans l'air bien connu une mesure. Comme a pu le dire quelque part le bourgeois dont Molière fit un grand mamamouchi, ce divertissement est du dernier galant.

La danse des tirailleurs. — Voici un grand rassemblement d'indigènes pressés autour de la nouba, qui fait un cercle. Au centre, un homme se ceint d'une écharpe rouge, et l'air de la danse commence, lent et langoureux, l'homme a croisé ses mains derrière la tête qu'il renverse ; les yeux mi-clos, il glisse quelques pas et son corps souple ondule et se tord et tressaille par instant dans des trémoussements lascifs. Les Arabes autour accompagnent la nouba en battant la cadence de leurs mains, chantant et riant. La nouba est redevenue arabe pour la danse primitive, sexuelle, provocante, où s'exprime la sensualité africaine. Deux joueurs de rita se sont détachés, ils suivent pas à pas le danseur se penchant à son oreille pour lui verser les accents nerveux de leur chant. Celui-ci se précipite, presse ses appels, s'affole et le danseur s'exalte. L'homme qui tout à l'heure était laid est devenu beau, ses yeux flambent, sa face renversée prend une immobilité extatique tandis que se convulse son corps et la danse voluptueuse se mue en une furie barbare. Le rythme des tamtams devient désordonné, inverse la mesure ; ritas et chanteurs ne poussent plus que des cris sauvages. Les Arabes ne rient plus, ils se

taisent, et, lorsque le danseur vertigineux les approche, ils s'écartent apeurés, fascinés cependant, et l'on sent que dans leur imagination de grands enfants ce convulsionnaire répand une terreur mystique. Le danseur s'arrête exténué, il titube et fait le tour du cercle des curieux qui plaquent sur son visage des pièces d'argent qui adhèrent sur son front et sur ses joues ruisselantes de l'effort. Tout à l'heure, il reprendra la danse de tout son corps sans que bouge sa figure et que tombent les pièces qui ont l'air d'y être incrustées. A la fin, d'un revers de main il cueillera cette fortune et la mettra comme une chique dans sa bouche.

En ordre de marche et quand le canon tonne au loin, les chants aigres de la nouba prennent des accents sauvages qui évoquent la vision pittoresque et féroce de hordes barbaresques. Mais, derrière elle, nos tirailleurs, au pas cadencé, donnent l'impression d'une troupe disciplinée, solide et résolue.

L'ordre est venu. C'est demain que nous montons à l'attaque et cette nuit même que nous partons. Les noubistes seront mes brancardiers.

LES COMBATS

Dans le noir, un homme courbé en deux nous guide à grandes enjambées ; nous le suivons, nous roulons plutôt, dans un désert de pierre, bosselé de trous et de talus informes ; il faut marcher des pieds et des mains pour s'accrocher aux montées des talus, tandis que les pierres roulantes se dérobent, tandis que l'on glisse dans les trous d'obus, en butant contre des blocs de béton ou dans des lacis de fils de fer épars. Mes hommes, qui portent des paniers, des sacs de masques et de pansements, ahanent et jurent en arabe. La lueur fugace d'un éclatement éclaire par instant notre caravane qui tend le dos alors que chante par-dessus nos têtes le vol des éclats. Une odeur de phosphore se répand. Une fusée qui jaillit de temps à autre siffle en jet de vapeur, trace une parabole d'étincelles, puis allume là-haut son globe incandescent ; sur la craie, dont la blancheur nous éblouit, les aspérités sur-

gissent alors, exagérées par les ombres qu'avive le contraste des contours illuminés, et cette clarté, qui nous déshabille de notre manteau d'ombre, semble vouloir nous trahir. Nous sommes sur les pentes du mont, sur ce qui fut la position allemande au début de l'offensive, mais les Allemands sont encore là, tout près, qui tiennent le sommet et nous dominent des crêtes voisines. Voici des heures que nous avançons dans la plaine désolée, nous avons si chaud que nous sommes trempés sous notre équipement de combat, casque, vivres, masque, qui pèsent. Nous nous félicitons du calme relatif de cette nuit, l'ennemi nous a ignorés et nous a laissé traverser la plaine sans incident. Il a même eu l'obligeance d'attendre que nous ayons traversé le bois et la zone des batteries pour y concentrer une canonnade qui nous semble assez nourrie. Derrière nous, des incendies s'allument, des gerbes de feu d'artifice s'élèvent ; ce sont, dit-on, des dépôts de fusées et de grenades qui sautent.

Voici au ras du sol un trou qui bâille comme une bouche d'égout, au milieu d'éboulis de craie. Ceci va être, paraît-il, mon quartier général, le poste de secours du bataillon, le P. S. Les obus qui ont ravagé les environs ont fait une masse informe de la butte de craie qui le recouvre, elle est échancrée de tous côtés par les trous des explosions. Un trou plus noir tranche à cette heure sur le moins noir ambiant et s'enfonce dans la terre. Quelques planches supportées par deux madriers étayent cet orifice étroit dans lequel nous nous aplatissons et nous laissons glisser sur le dos accompagnés des pierres qui l'obstruent et roulent avec nous dans le fond. Cette descente originale aboutit à une excavation d'un peu moins de deux mètres de large sur un peu moins de trois mètres de long, creusée à une profondeur de vingt marches dans la craie. Nous nous sommes engouffrés dans ce trou, deux médecins, quelques hommes, tandis que le reste des infirmiers et des brancardiers essayent vainement de s'y insérer, eux et beaucoup de paniers.

C'est ici un carrefour de boyaux, ou de ce qui fut autrefois des boyaux, car il n'en reste plus qu'une ébauche dont les bords rongés se sont évasés à mesure qu'ils se comblaient. Mais les vestiges de boyaux constituent des pistes, les pistes

que suivront d'eux-mêmes les blessés qui peuvent marcher, et ceci les amènera à passer chez moi.

Voici cinq jours et cinq nuits que notre bataillon occupe les positions. Les hommes se creusent des niches dans la craie ; de-ci, de-là, d'anciens abris effrondrés ont été dégagés et tant bien que mal réparés. Ce travail de terrassement est dur, car la craie est rebelle à la pioche et le trou s'approfondit lentement. C'est le travail de Pénélope, car à mesure que sur le terrain rasé se révèle une levée de terre, l'artillerie ennemie s'acharne sur elle et la nivelle. Il a fallu vingt hommes et une journée pour obtenir un remblai capable d'abriter un homme jusqu'aux jambes, on a poussé ce travail sur quelque trente mètres et les obus arrivent qui annihilent tout cet effort. A ce jeu décevant les effectifs fondent, une compagnie a déjà perdu le tiers de ses hommes, car les obus tombent sans arrêt. Cependant ces coups ne sont encore que fantaisies de solistes, maintes fois dans la journée les chœurs interviennent et ils sont infatigables ; leur grosse voix ne se tait plus une heure durant, deux heures, parfois même trois heures, une nuit entière ; ce n'est plus le martèlement distinct de tout à l'heure, c'est le pilonnage continu, forcené. Il faut rentrer dans son trou, seul le guetteur veille. Dans notre caveau, on entend le double bruit du choc en terre que répercute le sol et l'explosion à la surface. Il y a un grondement lointain qui ressemble au bruit que font les bulles qui éclatent à la surface d'un corps en fusion, on dirait que la terre est en ébullition. Puis, sur cette basse continue, des coups plus proches dont l'explosion violente fait trembler le sol et qui détache des blocs de craie aux parois de notre abri, des éclats ronronnent en passant l'orifice de notre trou. Rompant le sourd tamtam, des sifflements hurleurs, rageurs passent au-dessus de nous dont le vent nous gifle et qui soufflent la bougie qui grésille dans l'ombre humide de notre tanière. Puis, toujours les vols cinglants d'éclats qui piaulent ou vrouvroutent. Un craquement déchirant après un hurlement lugubre, comme un coup de masse asséné sur nos têtes, la sensation d'un choc perçu par tout l'organisme, la bougie qui nous éclairait est une fois de plus soufflée par le vent, une fumée âcre nous enveloppe dans l'obscurité, de la pous-

sière nous étouffe, des pierres roulent, le boisage a gémi. Abasourdis, à tâtons, nous rallumons, nous sommes saupoudrés de terre, l'entrée est à demi bouchée par les gravats ; pendant une demi-heure, il va falloir déblayer pour qu'un second coup ne nous enfouisse pas et que l'accès soit libre pour les blessés qui vont arriver dès que le ralentissement du tir de barrage permettra à une âme vivante de s'aventurer hors de sa cachette. L'air est infecté d'odeurs sulfureuses, phosphoriques, aliacées et autres innommables et nous ne savons au juste si le masque est utile ou non. Tout à l'heure, au-dessus de nos têtes, quelques hommes sont passés en courant dans le noir, sous l'averse d'acier, s'appelant au milieu du vacarme, cherchant à tâtons un chemin qui les sorte de cet enfer, ahanant. L'un d'eux nous a entendus, dans l'obscurité il a aperçu notre abri et a pu s'y engloutir. Il est là, muet, qui halète dans un coin, c'est un soldat du génie. Nous autres, travaillons toujours à nous dégager, de la pelle et de la pioche, et la terre bouillonne toujours et les coups de pioche font voler des pierres qui viennent battre les parois de notre escalier tandis que les éclats d'acier s'enfoncent dans les madriers qui l'étayent. Des cris arrivent de la sape qui aboutit à notre abri, on me raconte précipitamment en arabe des choses que je ne comprends pas. La tête d'un Français émerge. Qu'est-ce qu'il y a? L'extrémité de l'abri vient de s'effondrer, un obus a pénétré dans la sape ; des hommes, ils étaient dix, sont ensevelis. Par le haut, rien à faire, un amas de je ne sais combien de mètres cubes de pierre ; tout est enfoncé, et sous cet effondrement il ne doit plus y avoir qu'une bouillie. Nous tentons le dégagement par la sape, nous ne pouvons travailler qu'à deux à la fois ; à la longue, une jambe vient qui n'a plus de corps. Nous sommes ici peu de monde et désarmés, j'envoie chercher du secours. Peut-il venir au milieu de ce déchaînement de mitraille? Il faudrait cent hommes, et qu'ils travaillent deux jours sans répit et que la moitié, durant ce travail, soient assommés par les obus... Aucun cri, il n'y a plus là que des cadavres... La sape est pernicieuse lorsque l'obus l'écrase ; ce n'est pas seulement la blessure, c'est plus que la mort, l'enfouissement inéluctable.

Un choc sourd, violent, brutal, tout proche comme un coup

de pic, dans le roc, puis un silence, puis l'explosion sourde, profonde et le gémissement étouffé de la terre comprimée. Ce sont des obus de rupture qui éclatent loin dans le sol, après avoir cheminé à la recherche des abris. O ce silence angoissant qui suit le choc, l'attente de savoir où va cette poussée qui perfore à la recherche de sa proie. De nouveau, une bordée de cinq obus. Un souffle brutal qui nous a effleurés. Encore des pas en haut, un homme qui appelle. Aussitôt un craquement déchirant, un effondrement ; l'abri a résisté, une forme humaine s'effondre au milieu de nous, blessé? Non. L'homme est hébété.

Puis, petit à petit, les coups s'espacent ; un silence impressionnant remplace le vacarme ; seuls quelques coups isolés éclatent encore, comme si les batteries se taisaient à regret ; les artilleurs ont dû sortir quelques provisions qui leur restent et ils veulent s'éviter la peine de les rentrer au caisson. Dans le silence on tend l'oreille, ce bombardement est-il le prélude de quelque action? L'attaque va-t-elle se déclencher?... Quelques coups de fusil de guetteurs qui s'énervent, quelques grenades. Venant de loin, passant haut dans le ciel, le sifflement grave et magistral des gros obus, gens imposants qui vont sans se presser chez l'ennemi ou bien... en viennent. Au loin le grondement des éclatements, sur l'arrière, vers les batteries, et le ronflement des bordées lointaines qui tombent sur quelque secteur voisin du front d'attaque. C'est redevenu la musique normale du champ de bataille. Les volées rageuses de nos 75 dont le départ sonne comme un coup de clairon lorsque donne la batterie de droite, et qui fait entendre, lorsque fonctionne la batterie de gauche, se détachant nettement à coups précipités dans le silence, le double bruit « toum-pam ». Maintenant tous ces bruits font à nos oreilles assourdies, partie du silence.

Des plaintes, des cris, ce sont les premiers blessés qui arrivent. Puis des piétinements dans l'obscurité, des discussions en arabe sur la façon de descendre le brancard, ce sont les porteurs qui amènent un homme avec quelques autres blessés graves, qui se sont traînés à leur suite. Il était dix heures et demie cette nuit quand le tir de barrage a débuté, voici l'aube où il vient de finir. Le travail commence, les

pansements, les gémissements, l'encombrement, le sang, l'horreur pitoyable des plaies, l'odeur fade et écœurante de la sanie, et il faut faire vite avant qu'un nouveau tir vienne interdire les transports. J'ai quatre brancards, il leur faut une heure pour faire le trajet jusqu'au poste régimentaire avec de grands blessés à qui je dois réserver ce mode de transport. Mais voici des tirailleurs qui ne sont blessés qu'à un doigt, à la main, qui peuvent marcher; eux aussi revendiquent l'honneur d'être portés ; ils encombrent ce bout de tranchée éventrée, non protégée, et d'un moment à l'autre je sens que le tir de barrage va se déchaîner à nouveau et tout hacher. J'essaye de les décider à partir d'eux-mêmes sur l'arrière ; pendant ces vains palâbres, un maudit 88 arrive mathématiquement, toutes les cinq minutes, et éclate sur nos têtes. Le bonhomme qui tire ainsi depuis des jours doit être actionné par un mécanisme d'horlogerie. Mais quand diable dort-il, l'Austro-Boche servant cette pièce? Quel enragé maniaque ! On a dû lui signaler quelque agitation à mon carrefour, car le voici qui lance une rafale. Elle a un résultat. Ce sauvage de Teutonie a l'amour de la discipline poussé réellement à l'extrême : plus que tous mes arguments, sa délicate et obligeante attention a rétabli l'ordre dans mon domaine et tous mes faux mourants, amateurs de palanquin, se lèvent et courent comme des lapins vers le poste d'arrière.

Un brancardier nous apporte la nouvelle : G..., le médecin auxiliaire, vient d'être tué. Pendant qu'il faisait un pansement un obus lui a tranché la carotide. Il est porté mourant au poste de secours régimentaire. C'était un collégien encore, un enfant gai et sympathique. C'était un brave qui ne craignait pas la bataille ; lorsque nous étions montés au feu, sa résolution sereine et joyeuse se lisait dans un sourire fier. Il connaissait le devoir et l'aimait. Il est mort en brave.

Le sixième jour de notre entrée dans la bataille est passé, et l'ordre de donner l'assaut n'arrive toujours pas. A subir plusieurs fois par jour le pilonnage, le régiment, qui fond, s'impatiente, nos tirailleurs voudraient en finir une bonne fois avec l'ennemi. Les salves des canons, comme des vagues de fer et de feu, s'écrasent et jaillissent en gerbes sur les pentes des

monts ; à grands coups de bélier, nos 400 frappent et défoncent le sol pour crever les voûtes des tunnels dont l'ennemi a creusé toute la colline. Les mines, les torpilles s'acharnent et labourent le sol. Ce sont des coups sourds, profonds, angoissants, et il semble que la terre craque et tressaille dans ses entrailles.

Le commandant et son capitaine adjoint viennent prendre avec moi leurs repas ; on fait réchauffer des viandes conservées dans une gamelle, une vieille boîte de conserve où flambe de l'alcool solidifié est notre cuisinière, nos genoux sont notre table. Par la conversation du commandant et de son adjoint, j'entends que les attaques précédentes ont raté parce que, nos vagues d'assaut lancées et ayant occupé le mont et ses pentes septentrionales, deux contre-attaques ennemies se déclenchaient ; l'une en flanc partant de tranchées intactes, l'autre débouchant immédiatement sur nos derrières, prenant à revers, entre deux feux, nos troupes fatiguées par l'assaut Cette dernière contre-attaque était effectuée par des troupes fraîches, que l'on avait dépassées sans les voir, et qui sortaient de terre comme par enchantement par de mystérieux orifices. Ces portes de l'enfer étaient l'orifice de tunnels immenses que l'ennemi avait creusés sous le mont et dont les galeries pouvaient contenir, cachés et abrités, la valeur de deux régiments. L'ennemi cernait alors ainsi nos soldats surpris, fatigués par leurs efforts victorieux, les massacraient et, ayant anéanti les occupants, redevenaient maîtres du terrain. Maintenant nous connaissons le procédé de l'ennemi, les issues de son tunnel sont repérées et sa manœuvre sera déjouée. Il faut donc tout d'abord bloquer les tunnels, aveugler leurs sorties, effondrer leurs voûtes, asphyxier leurs occupants. C'est l'œuvre des 400. Notre régiment est spécialement chargé d'assurer une progression sur les flancs de l'attaque principale pour enrayer la contre-attaque latérale ; car l'ennemi, en face de nous, est là, en avancée, dans de solides tranchées que la contre-tpente rend peu accessibles au tir d'artillerie elles sont munies d'abris résistants où il y a une garnison respectable et d'où il s'élancera pour prendre à revers ceux des nôtres qui auront conquis la crête. Cette tranchée est la tranchée d'Erfurt. Tandis que nos torpilles et les 210 s'acharnent sur les blocs de béton qui l'étayent, notre artillerie pilonne Erfurt.

Nos patrouilles s'efforcent de savoir si dans Erfurt les Allemands tiennent toujours et peuvent offrir quelque résistance. Nous devons prendre et nous prendrons Erfurt. En attendant, notre situation est précaire. En face d'Erfurt profonde, solide, garnie, nous n'avons que des trous d'obus écornés. Pour permettre l'abordage d'Erfurt, il faut tracer à coups de pioche une parallèle de départ assez proche d'elle pour que d'un bond notre attaque tombe sur ses occupants. L'ennemi s'en doute et écrase notre travail et nos travailleurs sous un feu infernal. Combien restera-t-il de combattants pour l'attaque?

La nuit vient de tomber et, pour rompre la monotonie du feu d'artillerie, les fusils tiraillent sur les lignes, les mitrailleuses se dérouillent et les grenadiers s'essayent. Un camarade arrive dans mon poste, c'est le lieutenant mitrailleur, adepte de Barbusse, l'ami H... Au feu décidé et brave, il est beau joueur, comme au pocker. Il essuie sa figure barbouillée de terre avec le plus exquis petit mouchoir de soie kaki, tandis que la boue qui encroûte ses vêtements se craque à l'endroit des genoux qu'il plie pour s'accroupir dans mon repaire. Il est essoufflé, exténué ; je sais qu'il descend de patrouille.

« Avez-vous quelque chose à boire?... Oui, je vous raconterai cela tout à l'heure ; à boire d'abord, mon vieux ! »

L'ami H... a fini de boire et il me raconte son extraordinaire aventure. Un drame vient de se passer là-haut. Les travaux de terrassement qui préparent la fameuse parallèle se font la nuit ; dans l'obscurité, les hommes creusent parfois à genoux lorsque le bombardement l'exige. Pour qu'ils joignent les deux points obscurs que leur travail doit relier, il faut le jalonner. Pour jalonner, il faut voir clair. S'il fait clair, le jalonneur est vu et tué. Il faut profiter de la pénombre du crépuscule. Donc au crépuscule deux patrouilles partant chacune d'un des points extrêmes doivent parcourir le trajet dans le *no man's land*, à la rencontre l'une de l'autre, et se rejoindre à mi-chemin des quelque cinq ou six cents mètres qui les séparent. Il est important qu'elles partent à la même heure, car leur temps, tout autant que leur direction, est leur plus sûr repère. Dans le sol haché, défoncé, où le valonnement absurde et paradoxal des trous d'obus vous désoriente, où les repères

que sont les quelques ouvrages espacés et qui pourraient vous guider sont camouflés et trompeurs, sous les fusils hostiles et la mitrailleuse qui vous guette, il faut aller droit autant que possible et ne pas s'égarer chez l'ennemi. Sur ce terrain contesté, les obus des deux partis exercent leurs méfaits.

A l'heure prescrite, H... s'engage avec deux hommes dans ce ravage inexploré. La pénombre est propice, l'instant est suffisamment calme. Ramper de trous d'obus en trous d'obus ne va pas, cela trompe ; il est plus certain de marcher debout, l'œil fixé à la boussole phosphorescente. Nos gens se dressent... l'ennemi reste dans une ignorance indifférente. Que de grenades à terre ! Il faut s'en garer. Des fils de fer enchevêtrés dans lesquels il ne faut pas buter, le bruit d'une chute est traître... un petit bois ! du moins ses restes. Mon Dieu, que les branches mortes qui craquent sont bruyantes dans cette solitude silencieuse... Là, en face, des formes ! On dirait qu'elles bougent. Amies ou ennemies? Ramper vers elles... ce sont des tronçons d'arbres mutilés qu'anime la fantasmagorie du soir. Bon, la nuit vient plus dense... Depuis combien de temps notre patrouille marche-t-elle? Dans cette jungle de ferrailles, de piquets, de pierres, il est difficile de se rendre compte. Il y a longtemps cependant. Où est donc l'autre patrouille? La jonction aurait déjà dû se produire. Mais au fait quel est ce bois qu'aucune carte n'indiquait? Est-ce chez l'ennemi ici? Pourtant la boussole indique bien la direction « est, nord-est, est », c'est cela même... La nuit s'assombrit... qu'il fait noir ! Une fusée s'élève... qu'il fait clair ! combien d'yeux braqués?... L'ombre règne à nouveau, il fait bon dans l'ombre. Les artilleurs s'énervent, il serait peut-être prudent de ne pas s'attarder. Les autres sont peut-être là à côté, si on appelait?... Quelques appels, discrets d'abord dans le silence, puis qui s'enhardissent... nul ne répond.

Il faut prendre une décision : revenir sur ses pas? C'est loin ; l'autre rive du désert doit être plus proche ; en tout cas autant jalonner jusqu'au bout et achever le travail puisque les autres se sont égarés. Se sont-ils égarés ou sont-ils tombés dans une embuscade? Les Allemands prévenus ne guettent-ils pas un peu plus loin? H... est sûr de sa boussole, la direction est bonne. En avant donc ! Marcher, ramper, tomber, s'écor-

cher, s'embourber... Enfin voici une levée de craie au ras du sol qui semble bien avoir des contours plus réguliers qu'un simple cratère d'obus. Ce doit être un ouvrage : Français ou ennemi? bonnets ronds à bande rouge ou casque kaki? On dirait ici un casque... oui... on parle tirailleur. Allons ! un bond et cela va être fini. On s'agite dans la tranchée. Il faut être prudent et d'abord se faire reconnaître. Appels : « France ! deuxième régiment ! Lieutenant H... ! » Un coup de feu. Les deux tirailleurs de la patrouille qui s'étaient dressés s'affalent dans les trous. « Ne tirez pas ! France ! C'est moi, H... ! » Deux coups de feu... des grenades... une salve... et puis tac, tac, tac, la mitrailleuse qui balaye implacable et cherche la voix entendue dans le noir. Seraient-ce les Boches? Mais non, puisque c'est une mitrailleuse française qui tire. « Bon Dieu ! ne tirez pas ! Patrouille amie ! cessez le feu !... » Rien à faire que s'aplatir au fond d'un trou jusqu'à ce que ces gens se fatiguent de tirer. C'est tout de même enrageant d'être arrivé si près du but et de ne pas s'en sortir. L'ondée de la mitrailleuse cingle l'air et écorche les bords du trou d'obus. Il faut se faire petit petit, rentrer la tête sous le casque et gratter la terre avec ses doigts. Ils tirent avec une précision qui fait honneur à la mitraille française ; malgré le délicat de la situation, cette constatation réjouit le cœur de H... : parfait mitrailleur, il n'a pas mal dressé ses hommes. Mais vont-ils s'arrêter !... Enfin cela se calme. Quelques coups de fusil encore d'un qui se tait à regret... se dresser, un bond, quelques enjambées, sauter dans la tranchée et se faire reconnaître : « Debout ! » Mais les sacripants font bonne garde ; nom de nom ! les fusils repartent de plus belle : ils auront leur proie, ces imbéciles; les voilà maintenant qui lancent des grenades. De plus en plus proches les explosions gagnent et leur gerbe d'éclats sifflent aux oreilles. Rien à faire ; si, une chance encore à tenter : il faut les égarer; il n'y a que cela, se taire, puis bondir sur le côté de trous d'obus en trous d'obus. Les Allemands commencent à s'agacer de ces tiraillements et ils tirent de leur côté, sensiblement inquiets. Combien sont-ils, des deux côtés, à guetter cet homme? Heureusement qu'un homme est mince dans la nuit. Encore quelques bonds... sauvé ! Les deux fidèles tirailleurs aussi. La boussole, que l'on avait plaisantée,

avait donc raison : H... est arrivé au point extrême, à l'endroit désigné. Mais pourquoi donc ont-ils tiré? Il paraît qu'une patrouille boche... mais ceci est une longue histoire.

Et H..., que raconter son drame a détendu, rit de l'affolement de nos gens à sa vue; il plaisante et conclut : « Nous recommencerons demain. Allons, vieux, encore un peu à boire ! » Et je lui verse à pleins quarts l'eau de mes blessés, si précieuse denrée qu'il faut aller chercher, sous la rafale, là-bas, là-bas, au bois des bouleaux parfumés. Ce tonnelet, il a fallu le détacher tout à l'heure du cou du porteur qui s'est fait tuer ; et l'autre, le remplaçant, a mis une heure d'angoisse à apporter ceci sous le barrage.

Voici une nuit qui ne sera pas tranquille. Bombardements, puis bombardements et bombardements, toujours le pilonnage. Les nuits sont nerveuses, l'ennemi cherche à enrayer une attaque qu'il sent menaçante ; il multiplie ses tirs de barrage pour nous isoler, il coupe les passages et cependant seule la nuit est propice pour les corvées qui montent des vivres, des grenades, des sacs à terre. Et dans l'obscurité où ils s'égarent, s'appelant à la recherche de leur route, s'affolant pour s'abriter un instant contre un parapet puis rebondissant, chassés par l'obus, mus par la volonté d'arriver, des hommes courent vers l'avant, vers l'arrière et l'on entend des bruits de pas pesants, des gamelles qui s'entre-choquent, des soupirs de fatigue. C'est une galopade de bêtes traquées. Quand le feu est trop serré, des hommes pantelants s'effondrent parmi nous et s'abritent un instant, sans mot dire ; c'est dur quand il faut qu'ils repartent. Il faut bien. Pour combler des vides, on a rappelé de l'arrière, où ils se croyaient assurés contre la bataille, un cuisinier et une ordonnance français. Ils sont impressionnés et me confient leur angoisse au passage. L'un d'eux qui est monté il y a trois heures vient d'être massacré par une torpille. L'autre se présente au poste et me dit qu'il ne peut trouver sa compagnie, il tremble; je l'oriente; il me serre la main en me quittant et me dit : « Je sais qu'il faut que je meure cette nuit. — Allons, allons ! quelle idée, il y a dix jours que nous sommes ici et tous ne sont pas morts ; attends un peu, remets-toi. — Non, il faut que je parte, je dois mourir. » Sans attendre de réponse, il s'est lancé dans le noir, comme un

fou. Les obus s'écrasent autour de nous ; dans un craquement, il m'a semblé entendre un cri déchirant. On l'a retrouvé enfoui à moitié, dans un creux d'homme sculpté dans le parapet, il était assis, son corps n'avait plus de tête. On vient demander du secours pour une équipe de territoriaux. Ils montaient des caisses de grenades et se sont fait surprendre par les obus; les grenades ont sauté, mêlant leurs éclats à ceux des obus; c'est un métier scabreux de porter des grenades sous le feu de barrage. Ils se sont fait surprendre dans le mauvais passage, celui que j'appréhende toujours pour mes blessés et mes brancardiers. Il y a là, entre nous et l'arrière, un passage de plusieurs centaines de mètres où aucun parapet ne peut résister ; il est nivelé à chaque minute, il est au vu de l'ennemi et aucun repli de terrain ne le garantit. Il n'a, comme abri possible, que des trous d'obus et ceux-ci tour à tour comblés et bouleversés par de nouveaux cratères font de ce terrain un sol mouvant qui n'est jamais pareil à chaque passée. Il me coûte du monde.

Des jours et des nuits, dont chaque minute semble interminable et qui ensemble fuient dans une monotonie d'angoisse, de fatigue, d'insomnie, pareillement écrasés sous les obus, se succèdent ; que c'est long, que c'est long, quand va-t-on donc attaquer? Il n'y aura plus personne !... Le bruit court que c'est pour ce soir, l'attaque. Voici une visite. C'est B..., un jeune lieutenant, le joli chasseur d'Afrique, flegmatique et élégant. Un brin de causette, un fond de gobelet de « gnaule », une cigarette. Il vient de voir le commandant. La parallèle est à peu près faite maintenant. Nos patrouilles, chaque nuit, s'efforcent de savoir où en est la préparation d'artillerie sur Erfurt, la tranchée ennemie. Les uns la disent écrasée, évacuée, fils de fer rasés ; les autres, intacte, les Allemands aux aguets.

Ces patrouilles de nuit ne disent rien qui vaille à B... La nuit on ne voit rien; avec ces renseignements contradictoires d'aveugles ou d'affolés, on risque de tomber dans des pièges ou sur un guêpier, où l'on se fera écharper sans pouvoir passer. B..., en bon cavalier, aime les éclaireurs qui voient. Il vient d'offrir au commandant d'y aller lui-même, en plein jour. Point n'est besoin d'une cohorte, il se fait fort avec deux hommes sûrs de tenter l'aventure — « avec du culot » cela

réussit toujours — qu'on lui laisse le loisir de choisir son moment et d'ici la nuit la chose sera faite.

C'est audacieux. C'est judicieux aussi, mais quels risques ! « Evidemment, répond tranquillement, posément B..., mais quel beau coup à tenter, et puis... si cela rate... c'est que j'y reste... Si j'y reste ? Eh bien alors, c'est la preuve faite qu'il y a du monde là-bas. Si j'y reste?... Et après?... Je suis convaincu qu'Erfurt est garnie, mais je suis certain qu'en y allant carrément on se tire de ces machines-là. »

Ce détachement calme, réfléchi, décidé exprime la volonté inflexible d'accomplir ce devoir. Une grande pitié me prend de pleurer, de le retenir, de ne pouvoir supporter ce sacrifice. Mais il est de ces acceptations, conscientes et si lumineuses, indiscutables, qu'elles n'admettent pas que leur virilité soit souillée d'une pitié qui les blesserait. La noblesse de certaines âmes les fait si grandes que vous n'avez droit envers elles qu'à un respect muet. Le soldat n'admet pas que l'on discute son droit à se dévouer, lorsque l'acquiescement entier de son âme au devoir fait qu'elle-même est le devoir, sa raison même de vouloir et d'obéir. Cette discipline est sainte parce qu'elle dépasse l'homme pour jaillir du plus pur de son âme. Cette discipline m'ordonne, à moi, de me taire, respectueusement... Et pourtant, il va se faire tuer !... « Au revoir, vieux, bonne chance, quand vous reviendrez de là-haut venez vite me voir, n'oubliez pas que j'ai un petit fond de « gnaule » que je vous garde. »

En cette fin de journée, j'écoute les coups de fusil qui résonnent douloureusement dans mon cœur, je cherche à deviner leurs intentions, anxieusement. Voici B... ! Le miracle s'est produit. Il est un peu pâle, fatigué. Les vêtements sont déchirés par les balles, une a traversé son portefeuille mais lui est indemne. « Eh bien, voilà ! Cela a été très bien. Nous sommes partis tout tranquillement avec mes deux tirailleurs. Deux bons que je connais ; ils emportaient chacun une musette de grenades ; rien d'autre, cela fait du bruit ; moi, des grenades dans mes poches et mon revolver. Nous rampons jusqu'en face d'Erfurt ; plus de fils de fer ; c'était exact. Le parapet par contre est en état et vient d'être réparé, on l'entretient donc soigneusement... pourtant je ne vois

personne. Il faut cependant savoir. Un bond : je saute dans Erfurt, revolver au poing. De loin en loin deux ou trois guetteurs qui se sauvent effarés. Partout des amas de fusées et de grenades prêtes à l'usage, des sacs à terre prêts à combler les dégâts de nos tirs de destruction. Je me promène un peu pour voir : partout des abris intacts... Des cris d'alerte, il sort des Boches de tous les côtés. J'ai vu, cela me suffit, je rejoins mes deux tirailleurs qui lancent leurs grenades dans le tas de Boches pour me dégager. Et alors, sauve qui peut ! Un temps de galop vers nos lignes, dans les trous, les bosses et les fils-ronces. Les Boches se sont ressaisis et nous mitraillent ; fusils, grenades, tout s'en mêle ; des fusées demandent l'artillerie. Un cri ! je me retourne, c'est ce pauvre Aïssa qui touché s'effondre. Je me dis : « C'est dégoûtant de courir comme cela devant les Boches, ils vont croire qu'ils nous font peur. » Je retourne et ramasse Aïssa et nous rentrons tout doucement. Aïssa qu'on va vous amener doit avoir une cuisse fracassée. Pas malin, les autres, ils avaient une cible merveilleuse, ils n'ont réussi qu'à loger dans le pan de ma capote et dans la cuisse d'Aïssa ; tir un peu nerveux. En revenant vers Aïssa, j'ai pu observer Erfurt : les Boches qui étaient alertés et sortis de leurs casemates, étaient là au coude à coude. Je sais ce que je voulais savoir, Erfurt est garnie et solidement. Et voilà, ce n'était pas plus malin que cela. Nous sommes fixés. »

Là-dessus, nécessité d'un ajournement de l'attaque pour reprise de la préparation d'artillerie. Compte rendu du commandant sur les résultats de la patrouille de B... pour expliquer les choses à qui de droit, qui s'imagine qu'Erfurt est évacuée, et lui signaler qu'il y a erreur. Qui de droit, à qui le colone la transmis la note, ne veut rien croire ; ses avions lui ont dit qu'ils ne voyaient personne dans la ligne ennemie (évidemment, puisque la garnison non alertée était cachée sous terre). On répond que l'on a envoyé tant et tant d'obus, donc tout doit être nivelé. Qui de droit ajourne néanmoins l'attaque ; mais il n'est pas convaincu et demande d'autres preuves. C'est bien, B... recommencera demain !

On vient de m'apporter B..., il y est retourné. Il est pâle sur son brancard, très pâle. J'ai envie de m'agenouiller devant

lui et de pleurer : « Eh bien, quoi, vieux? qu'est-ce qu'il y a? Ceci n'est pas grave? vous voulez nous faire peur !... » Il a deux balles dans le ventre, cela ne pardonne pas. Il est blême, son pouls se dérobe et bat follement. Il ne se plaint pas, sa voix est faible mais ferme. Ses yeux lucides et clairs voient encore. « Je sais ce que j'ai, ce n'est rien, un séton, une balle qui m'a écorché le ventre. » Je sais qu'il sait aussi, ce que signifie la balle qui a pénétré dans l'abdomen et je sais, alors, qu'il veut ne pas savoir parce qu'il veut ne pas faiblir. Double plaie pénétrante, c'est la mort étant donnés sa pâleur, le cerne profond de ses yeux ; il saigne en dedans. On l'emporte rapidement vers l'arrière, vers les chirurgiens pour qu'ils tentent l'ultime chance. Cette chance, pourvu qu'elle le sauve ! Il est si jeune, si beau, si belle son âme... Mais cet espoir n'existe pas. Ainsi mourut B..., sans peur.

B... a sauvé notre bataillon d'un désastre. C'est ce soir à cinq heures l'attaque et maintenant l'artillerie s'acharne sur Erfurt et la pulvérise. Les 210 écrasent ses abris et le tir est si nourri, si puissant, qu'il a fallu pour un instant évacuer notre parallèle où ronflaient les éclats de nos obus.

Tins, voici Zaouï ! C'est un jeune tirailleur, à la bonne figure ronde, éveillée, des yeux gais et loyaux : « Tu es blessé? — Non. » Il a une balafre au front et profite de ce qu'il passe ici pour se faire panser. Ah non ! Il ne veut pas se faire évacuer, l'heure est trop belle! C'est ce soir que l'on se bat, il ne voudrait pour rien au monde ne pas en être. Il a grande allure : en trophée, deux baïonnettes allemandes ornées de leurs glands rouge et blanc sont passées à la façon d'un yatagan au travers de sa ceinture de cuir, un casque allemand pend à son côté, il se redresse et porte fièrement, comme une décoration, la balafre qui lui coupe le front. Il a été conduire au poste de commandement deux prisonniers qu'il vient de faire dans un raid audacieux sur les lignes ennemies. Trois de ses camarades l'accompagnent, leurs yeux flambent et rient à la fois; tout est démoli là-bas, disent-ils, et ils sont certains du succès.

Un jeune sous-officier d'artillerie : d'allure correcte et distinguée, il n'a certainement pas vingt ans. Sa figure est criblée de petits éclats de grenade, il vient me demander quelques touches de teinture d'iode et une piqûre antitéta-

nique. D'où vient que lui, artilleur, a reçu de la grenade? « Oh! c'est bien simple, j'étais aux avant-postes comme observateur du tir de ma batterie quand j'ai vu une patrouille chez vous qui partait vers les Boches. Alors cela a été plus fort que moi, j'ai ramassé une musette de grenades et je suis parti avec eux. » Il ajoute comme pour s'excuser : « Je me suis dit, puisque je suis observateur, c'est encore dans la tranchée ennemie que je verrai le mieux les effets de notre tir... Et puis je n'avais jamais vu ce que c'était qu'une patrouille. — Alors, vieux brave, êtes-vous content? — Oui, bon tir ! Nous nous sommes promenés un peu là dedans. Mais à un tournant de boyau, des Boches sont sortis d'un abri et nous ont envoyé des grenades, j'ai juste eu le temps de me coucher pour éviter de prendre toute la gerbe ; j'ai surtout été touché par des pierrailles, c'est pour cela que je viens vous demander du sérum. — Vous savez donc que les éclats de pierre peuvent être plus mauvais que... — Oui, mon père qui est médecin m'a renseigné. » Ce grand garçon est sympathique. Son équipée l'a laissé absolument calme. On devine qu'une flamme enthousiaste brûle en lui et éclaire son âme et pourtant il est froid, concis, mesuré. Il s'en voudrait que son courage ne fût pas réfléchi, il s'en voudrait que l'on pût croire qu'il a couru un risque inutile et qu'il a commis quelque faute de technique dans l'exécution de son devoir ; c'est un sport dont il veut avoir la pratique. Il y en a beaucoup comme lui dans les jeunes.

Le bombardement croît en intensité, on n'aurait jamais cru que cela fût possible. Les batteries allemandes, muettes au début de la journée, prises sans doute alors à partie, se réveillent. Elles ont dû changer de place. Il arrive maintenant sur nous de plein fouet des obus, ils battent mon abri. Je vois avec regret que le parapet qui protège l'entrée s'écorne de plus en plus ; c'est ennuyeux, car nous sommes obligés de travailler en plein air sous cette modeste protection, étant donné que le souterrain est trop étroit. Je crains qu'il y ait des dégâts dans ma clientèle. Un obus arrive encore sur l'entrée, ébranlant tout notre antre et il faut encore déblayer et dégager l'accès... mais nous commençons à en avoir l'habitude.

L'heure est venue. Un grand silence, notre artillerie s'est

tue. C'est une grande impression de silence que celui où l'on n'entend plus que les rafales des 75 et le pilonnage allemand. On dirait une chorale enfantine après l'ouragan des cuivres d'un grand orchestre. Attente où l'on épie tous les mouvements, où l'on guette tous les bruits pour savoir. Je ne vois que des trous d'obus; d'ici et là, un coureur qui bondit; debout sur les buttes de craie, les signaleurs qui agitent leurs fanions, impassibles au milieu des éclats. Coureurs, signaleurs et pigeonniers qui transmettent les ordres et doivent faire connaître la bonne nouvelle ; les progrès de l'artillerie nous ramènent aux anciens temps, car les fils téléphoniques ne résistent plus aux bombardements, maintenant ils sont hachés. Les signaleurs croient que cela va bien, ils ne savent pas, mais on a transmis à plusieurs reprises l'avis « allonger le tir », c'est un bon sigue.

Une lourde galopade dans le boyau. Une vingtaine d'Allemands débouchent. Deux s'enfoncent dans mon poste de secours. J'accours et les en déloge. Ils cherchent à s'abriter des obus allemands dont le tir semble leur déplaire considérablement. Toute cette bande affolée virevolte sur place dans mon carrefour, demandant la direction de l'arrière. Je les fais mettre sur la voie et tout ce monde dévale en sautant sous les bombes. Ils courent courbés en deux, tenant à deux mains sur leur tête leur gros casque de tranchée qui s'entête à ne pas tenir, le feldwebel qui détale devant tient en l'air son portefeuille comme s'il exhibait un coupe-file. La fuite éperdue de ces prisonniers allemands sous le tir allemand est assez grotesque et égayante ; ils mettent un empressement non caché, somme toute assez compréhensible, à sortir de la guerre.

Toute la nuit ce sont des blessés, les innombrables blessés, l'horreur des visages fracassés d'où pend un œil, des épaules déchiquetées, des poumons à nu, des membres écrasés, du sang, des gens qui rendent, des plaintes, la cohue, la pestilence fade, la lumière vacillante de la bougie. « *Elma ! Elma ! Shrob !* (De l'eau ! de l'eau ! à boire !) » Les grands blessés muets se plaignent sourdement. Il y en a qui meurent pendant qu'on les panse. Ces terribles cadavres, que l'on enterre, que l'obus déterre un instant après, et qu'il faut ensevelir à nouveau jusqu'au prochain obus. L'afflux des blessés va croissant.

Voici la nuit passée, l'aube passée et nous faisons toujours des pansements. Quatre brancards et seize porteurs, quelquefois trois kilomètres de portage dans un sol effondré par les obus, des obus qui labourent ce sol et le soulèvent en gerbe, de la mitraille qui s'abat en pluie sifflante, des pierres qui cinglent; à tâtons dans le noir ou aveuglés par l'explosion, toute la nuit et toute cette matinée blafarde, mes brancardiers ont accompli leur humble et méritante mission. Il y a des vides parmi leurs équipes, des morts. A cette heure, ils titubent de fatigue, exténués, ils s'effondrent sur le sol n'importe où, incapables de chercher mieux... et, lorsqu'il faut repartir, ils repartent. Une compagnie pour combler mes pertes m'avait donné parmi elle ses meilleurs soldats, elle ne m'a pas trompé. Lâchant les brancards qui prennent deux et quatre porteurs pour un blessé, chacun a chargé un blessé sur ses épaules ; c'est lourd un homme, les épaules plient sous le poids, les pieds butent sur le sol traître et inégal; il est impossible dans ces conditions de songer à éviter les balles ; comme au désert, ils recommençaient sans accepter un répit, imitant en cela un vieux marabout qui se distingue à ce combat par son dévouement. Ce marabout est un type parmi mon personnel ; il vit à l'ordinaire taciturne et réservé, plongeant son nez busqué et sa barbiche mince dans ses songeries ; il ne quitte celles-ci que pour jouer sur une flûte aux sons très doux des chants mélancoliques ; il ignore la rigidité des attitudes militaires, mais il est d'une politesse exquise, politesse arabe aux rites cérémonieux. S'il se tient solitaire, renfermé dans son existence discrète et raffinée, il est pourtant toujours prêt à aider quiconque dans son travail; au feu, il fait plus que son devoir, discrètement toujours ; il faut le surveiller pour savoir et ne pas abuser de ses forces. Il est marié et est père de deux enfants, il semble les adorer, et je sais que bien loin au delà de la mer, dans une bourgade aux maisons blanches, sa femme est cruelle et le rend très malheureux.

J'ai vu mes deux camarades, les deux inséparables braves, le jeune lieutenant de vingt ans qui a la Légion d'honneur et son émule. Leur compagnie a bien donné, leurs hommes ont été splendides comme ils l'escomptaient. Ils sont partis à l'assaut une soixantaine, ce qui restait après le pilonnage ;

celui-ci avait encore commis un méfait quelques minutes avant l'heure fatidique : les Allemands avaient placé une bordée de 210 en avant de la parallèle, une autre en arrière, devant et derrière, la terre s'est soulevée en deux vagues formidables qui se sont brisées l'une contre l'autre, enfouissant la parallèle et douze hommes qui étaient sur ce point. Les survivants, comblant le vide, ont serré les rangs — si tant est qu'il y ait rang dans nos batailles actuelles — et, à l'heure dite, suivant ses chefs, la compagnie s'est ébranlée... Sans courir, lentement, posément, pour ne pas s'essouffler, pour ne pas dépasser le rythme de l'accompagnement d'artillerie. « Pour ne pas aller trop vite et nous enfourner dans le barrage, me raconte-t-on, je marchais en comptant mes pas, l'œil fixé sur ma montre, calculant la cadence ; cela empêche de s'intéresser trop aux éclatements. Arrivés au niveau de la tranchée boche, un bond au milieu des grenades et nous étions dedans. Nous nettoyons les abords à la grenade, les Boches sortent des abris en faisant camarade... mais il y en a au moins deux cents. Quelques hommes pour les tenir en respect, et en avant ! vers leur seconde ligne. Cela avance bien, mais voilà une mitrailleuse qui nous prend en flanc, l'ennemi nous attend et nous reçoit avec des salves de grenades. Nous tombons sans pouvoir aborder. Nous tombons toujours... nous ne sommes plus qu'une poignée... rien à faire... il faut reculer. Alors, pour que l'on ne se sauve pas, j'ordonne de ramener tous les blessés, ce sont eux qui régleront la marche. Nous revenons au pas — mais dans la première tranchée, nos prisonniers, se rendant compte de la résistance sur leur ligne de soutien et se voyant en nombre supérieur, redeviennent mauvais. Ils ne font plus du tout camarade, ils nous reçoivent à coups de fusil et de grenades... Nous sommes pris entre les deux tranchées. En avant ! il faut sortir de là, nous rattaquons à rebours la tranchée que nous avions déjà une fois conquise à l'aller. Il ne s'agit pas de se faire prendre. Nous abordons la tranchée, nous la franchissons, car il ne faut pas espérer nous y maintenir à un contre quatre, toutes munitions épuisées. Nous transbordons nos blessés par-dessus et nous rentrons à la parallèle... ; il a fallu faire vite cette fois, car le 75, dans la crainte d'un retour offensif de l'ennemi, com-

mençait à déclencher son barrage qui nous barrait la route; les obus boches s'en mêlaient aussi, se disant que quelques dizaines de tirailleurs seraient peut-être encore capables de les réattaquer. On a dû abandonner du monde. Nous n'étions plus beaucoup et il a fallu nous réorganiser aussitôt en vue d'une contre-attaque. Heureusement que l'ennemi, que nous venions d'échauder, ne se sentait pas en verve. »

Ce que les deux amis ne disent pas, c'est qu'ils étaient à l'aller, les premiers, comme à la manœuvre, et, au retour, les derniers.

Malgré des vicissitudes, le régiment a l'un dans l'autre progressé et occupé de nouvelles positions. On annonce qu'on va nous relever, depuis le temps que nous sommes en bataille nos troupes sont décimées, si l'on peut appeler décimé ce qui est réduit de moitié et parfois des deux tiers. Les survivants sont exténués, un à-coup nous laisse deux jours sans vivres, il devient difficile de tenir. Puis on annonce que nous réattaquons le lendemain. Tous ces bruits s'infirment l'un l'autre, ce sont des on dit d'agents de liaison ou d'hommes qui remontent des cuisines ; on ne sait rien. Les blessés qui arrivent disent que telle compagnie n'a plus que quarante hommes et que si les Allemands veulent reprendre le terrain, il n'y a plus assez de défenseurs pour les repousser. Mais plus grave que tous ces propos aigris, désolant plus que tout, des fantassins qui errent dans le secteur racontent que la révolte gronde à l'arrière, que l'on nous laissera là parce que la division qui devait nous relever a refusé de monter. Allons-nous être obligés de nous faire tuer jusqu'au dernier à cause de ces lâches ! Et chaque jour la relève est ajournée. Puis les esprits reprennent leur sérénité, il paraît que nous allons refaire une attaque pour rectifier nous-mêmes la ligne et ceci raffermit les cœurs.

Bombardements, rafales des barrages, martèlements systématiques, la bataille se ranime. Toujours la même sensation de vie précaire, la même fatigue, les mêmes nuits sans sommeil, l'estomac qui vous brûle de mal manger. L'inquiétude des camarades au sujet de la faiblesse numérique de leurs troupes, désorganisées par les vides, qui vous tourmente. Tantôt la pluie et la boue qui vous pénètrent, tantôt un soleil torride qui vous accable. Le manque d'eau, la crasse qui vous étreint.

Les Allemands mènent la vie dure à nos avant-postes, surtout à nos postes de mitrailleuses qu'ils écrasent sous d'énormes torpilles. Leur fracas est terrifiant et, outre les pertes qu'elles occasionnent, leur ébranlement dont frémissent toute la terre et l'air, lasse horriblement les survivants.

Sur le terrain désolé, délabré, pulvérisé, je chemine avec un tirailleur quand les maudits artilleurs allemands décident de se livrer sur moi à une expérience psychologique qui me paraît d'un goût désastreux. Nous allons sur les pentes du mont, titubant parmi les trous d'obus et je constate avec satisfaction que le tir ennemi tape à droite, tape à gauche à une distance somme toute raisonnable. Nous allons cahin-caha ; mais voici qu'il me paraît que le tir gagne sur ma droite, il progresse vers nous systématiquement ; mais voilà qu'à gauche, il se rapproche aussi. Oh là ! ceci devient réellement inconvenant : les deux branches de l'étau se resserrent, régulièrement, mécaniquement, ces deux barrages se rejoignent sur notre route, les sifflements se font de plus en plus proches, leur souffle nous gifle, les éclats nous rasent de plus en plus... et nous ne sommes pas encore près d'être arrivés à mon poste. J'ai, ma foi, fort envie de courir, mais il y a derrière trois odieux ballons boches qui semblent regarder avec une curiosité déplacée cette scène ridicule. Être surpris par l'ondée, soit ; mais la voir venir progressive, implacable ! Je rage, mais l'idée que quelque ballonnier teuton, regardant par hasard en cet instant dans sa longue-vue, pût s'esclaffer de me voir galoper dans la plaine me retient, et puis... il fait si chaud.

Qu'il est difficile de s'orienter sur cette mer de craie, les vagues des cratères limitent la vue ; nul arbre, nul abri, nul être sur cette solitude fumeuse. Tout à l'heure il m'a semblé voir au passage une roue de caisson démonté ; il faudrait retrouver cette tache noire, c'est notre route.

Je revois comme en songe un mur que nous avons longé pour venir ici. Ce mur vénérable couvert de sa barbe de mousse était effondré par place et ses trouées laissaient voir le beau tapis verdoyant d'une prairie qui s'inclinait doucement vers un ruisseau, caché dans le bosquet. Des arbres en fleur, les pétales neigeaient sur l'herbe verte. Lorsque nous redescendrons, les arbres n'auront plus de fleurs. Mais nos morts,

eux, n'en verront plus le printemps. Ici la fureur teutonne a fait un désert, un désert qu'il faut des heures et des heures pour franchir. Il ne faut pas que les barbares attentent plus longtemps au printemps de la vallée, où la sève, qui sourd, espère et croit à la joie de vivre. L'attaque est encore remise, nous continuons à subir le pilonnage.

Un porteur m'apporte un mot. Il émane de quelque sommité dans un lointain centre d'évacuation, c'est un blâme à mon adresse. Il paraît que j'ai oublié une paperasse, j'ai attenté aux formalités administratives. Après tout il a peut-être raison ce chef, car ce souci du règlement qu'il me rappelle a une valeur de grande sérénité ; le calme de cette conception qui veut ignorer la bataille, le désarroi absurde des obus, des mines, des mille accidents qu'ils occasionnent, pour leur substituer la règle normale; pour que reste, permanente au milieu du fracas, la volonté intelligente des hommes et l'ordre qui a élaboré la discipline. Il y a un apaisement dans la compréhension de cette discipline ; elle dépasse les hasards qui peuvent atteindre les individus et elle émane d'un ordre qui veut et doit rester supérieur aux contingences de la bataille.

Des blessés qui gémissent se pressent dans le boyau. Des brancardiers se faufilent, enjambant les gens couchés et assis, dans l'embarras du poste, où sur deux mètres carrés dix hommes sont tassés dont deux sont des blessés couchés à qui nous faisons leur pansement ; de la sape, d'où ils sortent en rampant, les brancardiers s'interpellent en arabe, passent par-dessus les têtes un brancard ; en haut, le caporal brancardier sacre et jure, insistant sur ses jurons qu'il répète en sabir et en arabe. Des blessés appellent : « Elma ! Elma ! (De l'eau !) » Là-dessus les obus mènent grand tapage. Près de la bougie qui nous éclaire obscurément, dans le bruit, dans la cohue, sur une planchette qui vacille, mon caporal secrétaire écrit sur les carnets les nom, grade, références diverses de chaque blessé. Voici vingt jours et vingt nuits qu'il tient cette comptabilité ; tout son temps et tout son esprit sont pris à cette besogne. Il écrit sans arrêt et vite tant il y en a ; il n'en oublie pas un. Pour lui la bataille consiste à écrire sans fin sur des carnets réglementaires. Cette besogne l'absorbe et je m'étonne qu'il ne s'inquiète jamais du sort même de la

bataille : telle compagnie avance-t-elle ou recule-t-elle? Ce brave Cévenol, placide et blond, semble indifférent, le combat ne l'intéresse pas ; les blessures, les pansements, le portage ne l'intéressent pas ; il n'a d'attention que pour ses carnets et il souffre visiblement, lorsqu'il faut que j'appose mon diagnostic, que mon écriture vienne troubler la belle ordonnance de sa calligraphie de sergent-major. Je m'imagine qu'il remplirait aussi posément ses écritures à deux kilomètres en arrière s'il nous fallait reculer, qu'à deux kilomètres en avant si nous emportions la position. Son cœur ne participe-t-il donc pas de l'effort de cette lutte?... Un obus tout proche a fait frémir tout l'abri ; un souffle empoisonné balaie choses et gens ; les pierres tombent ; la bougie est soufflée ; des cris ; dans le noir, la poussière s'ajoute pour nous aveugler. On rallume. Et j'observe alors que mon bon secrétaire a sauvé son encre, sa plume et ses précieux carnets, au milieu du désastre. Il se remet en place près de sa bougie, nettoye sa table, époussète ses papiers pour reprendre vite ses écritures interrompues de si grossière façon. Mais il constate avec consternation que de la boue et du sang ont maculé quelques paperasses. Il va les recommencer, « on n'envoie pas des papiers tachés ». Pour le reste, tel maintenant étendu dans le boyau et qui était porté sur les rapports comme petit blessé, passera dans la catégorie des décédés, mais le fameux état récapitulatif des pertes de la journée partira à l'heure prescrite. Il n'y a certes pas dans la conduite de ce brave garçon l'héroïsme de mes brancardiers, mais il y a quelque grandeur dans cette sérénité méticuleuse !

Le billet que j'ai reçu tout à l'heure me confirme que B..., qui s'est sacrifié en preux pour sauver le bataillon, est mort. Je le savais déjà après avoir vu ses horribles blessures. Mais sa mort même n'est pas une fin, elle est une action.

Le feu des batteries d'accompagnement s'accélère. L'heure est venue... on entend quelques coups de feu, des mitrailleuses... joie ! les mitrailleuses se taisent, de ce silence brusque qui s'éteint comme la voix dans une gorge que l'on serre. Ils ont réussi à les « museler ». Des gens circulent sur les pentes et le tir ennemi ne les en empêche pas.

Le duel d'artillerie se ranime. Si l'ennemi contre-attaque,

pourrons-nous tenir? Il ne nous reste plus que quelques hommes disséminés sur le mont par petits postes ; il n'y a pas moyen de réunir les maillons de la chaîne. Nous avons engagé jusqu'à notre dernier homme, il n'y a plus de réserve à la tranchée de soutien ni aux secondes lignes. Derrière nous, l'espace sur la plaine est libre sur huit kilomètres, jusqu'aux batteries. Nous avons l'impression qu'on nous exprime jusqu'à la dernière goutte, et dans ce désert ravagé par les tirs d'artillerie, dans cette solitude qui a des kilomètres et des kilomètres de profondeur, où il faut marcher pendant des heures et des heures avant d'en sortir, les quelques paquets de fantassins isolés ont le sentiment d'être perdus dans un monde étrange et lointain où règne la rage brutale des obus qui sont cent contre un.

... Enfin voici les reconnaissances de la relève. Cette fois nos remplaçants sont là, le bruit ne sera pas infirmé. Longue marche à travers la plaine dans l'aube morose. Des obus au passage sur le bois des Bouleaux, où l'humus est de plus en plus bouleversé, mais où le parfum délicat du bois persiste toujours, malgré que les derniers obus y mêlent, flottant par bouffées, des relents de phosphore ; mais la senteur de la terre est plus forte que la puanteur des compositions teutonnes. Le bois des batteries est tout vert maintenant, avec de larges tonsures pelées là où le tir a été violent. Les départs des grosses pièces qui crachent à notre nez, cachées dans la pénombre du sous-bois, nous surprennent et nous aveuglent : éblouissement subit, lueurs violettes et grandes flammes rapides comme une langue de feu qui lécherait la brume, puis le fracas et le souffle de l'explosion, un sifflement. Pour la forme, quelques shrapnells allemands. Une journée de bivouac et la marche plus loin vers l'arrière, du bataillon, gros maintenant comme une compagnie. Puis, le cantonnement dans quelque village étriqué et effondré par le tir des batailles passées. Mais, entre les murs délabrés, l'herbe verte a repoussé, une eau claire et joyeuse chante au bout de la prairie; on peut se laver de son masque de crasse, respirer la vie sur une terre vivante. Là-haut le profil des monts tressaille et fume toujours, là-bas où la terre est morte.

ANDRÉ GILLES

LES ARTS ET LA VIE

Le retour aux principes suppose une très belle âme que nous n'avons pas. Cela n'a lieu qu'en présence des agents de police.
ANDRÉ BRETON et PH. SOUPAULT
(Les Champs magnétiques.)

I. L'ESPRIT NOUVEAU EN ART. — II. OBJETS D'ART PRÊTÉS III. LA « JEUNE PEINTURE »

L'esprit nouveau en art.

Je lis : « *Le romantisme nous a laissé le culte du talent et de l'originalité... Il semble que le monde se soit liquéfié, et glisse entre les doigts. Tout est possible, tout est permis, tout est bon* » ; et encore :

« *Mais l'homme désire avoir des croyances et des valeurs. Il sent qu'il a possédé un bien irremplaçable ; il s'efforce de le reconquérir par la ruse, et installe de petits sanctuaires dans un monde mécanisé, comme on plante des jardins sur le toit des usines. Dans le stock des temps passés, on va chercher ici une religion de la nature, là une superstition, une rareté, une naïveté artificielle, une fausse gaieté, un idéal de la force, un art futuriste, un christianisme épuré, une antiquité, une* stylisation. *Pendant un temps on vénère l'idole, moitié par conviction, moitié par comédie, jusqu'à ce que la mode et l'ennui la fassent tomber dans le néant.* »

En découvrant ces lignes qui m'avaient été signalées par André Gide, il me sembla que je rélisais des fragments de mes anciens articles. Les circonstances firent que je reçus le livre de M. G. Raphaël sur W. Rathenau pendant un séjour que je faisais à l'hôtel, dans une ville d'eaux qui est un microcosme

facile à étudier. L'hôtel, le « Palace » est sans doute la demeure de l'avenir ; il était curieux de m'y retrouver enfin, après la guerre, c'est-à-dire après « *la révolution universelle, l'éruption tumultueuse des couches profondes des laves souterraines, innombrables et enflammées de l'humanité. Cette révolution ne s'accomplit pas, comme l'annonçaient de vieux augures démodés, sous la forme désordonnée de foules en émeute, la fourche et la faux à main, une si faible secousse n'eût pas suffi à soulever le monde hors de ses gonds.* »

Ce fut donc en face d'un Ruhl-Palatz à 18 étages, encore sous séquestre, et si disproportionné avec une petite ville du Bourbonnais, que je me familiarisai avec les vues d'un Allemand éminent dont nos ennemis d'hier attendent tellement pour l'avenir, et déjà autour de nous circulaient des mittel-Européens hépatiques, ramenant de chez eux des chapeaux du Tyrol et des « complets » à épaules hautes et carrées. Le faste, l'élégance des nouveaux riches se fondaient dans une foule de provinciaux venus de toutes les parties de la France, pour refaire leur santé dans ce qui est, pour eux, un Eldorado, la cité des plaisirs, des luxes, des fêtes. Théâtre, concert en plein air, dancing, concours hippique, bataille de fleurs et une vingtaine de galeries de tableaux anciens et modernes, donc presque autant que de parfumeurs et de joailliers. Les orchestres en plein vent répandent leurs mélodies comme un jet d'eau sur des parterres aux fleurs chaque jour renouvelées.

« *Les années de travail consacrées à une broderie précieuse, sont irrémédiablement perdues pour l'habillement des malheureux ; les pelouses d'un parc, au gazon coupé six fois l'an, auraient produit du blé à moins de frais ; le yacht de plaisance avec son capitaine, son équipage, son charbon, ses vivres représente, tant qu'il existe, une perte sèche pour le tonnage mondial productif.* »

Qui parle ainsi? Un grand artiste, un amateur milliardaire capable de posséder les plus belles collections, un homme qui s'enferme, dit-on, pour faire de la musique, auprès de sa mère ou pour lire des poèmes, sa journée une fois conclue, et cet idéaliste, c'est le chef de l'Allgemeine Elektrizitäts-Gesellschaft, l'industriel qui par son génie pratique a sauvé l'Allemagne de l'étreinte du blocus, pendant la guerre.

« *Lorsqu'un Romain envoyait cinq cents esclaves capturer un poisson rare, lorsque l'Égyptienne faisait dissoudre ses perles*

dans du vin, leur conception du luxe pouvait peut-être se justifier, car les esclaves étaient nourris pendant leurs journées de travail, et les pêcheurs de perles dédommagés des périls qu'ils couraient pour plusieurs années à l'avance. Notre conception doit être différente... »

Quant on vient de lire de nombreux extraits des livres écrits par cet étrange personnage sur *le Royaume de l'âme, la Rénovation économique, la Rénovation morale, la Rénovation politique,* on regrette que Rathenau ne se soit pas exprimé sur l'avenir de l'art tel que le concevait son esprit d'artiste, de savant, de philosophe, d'homme d'action, de capitaine d'industrie.

C'est bien souvent malgré nous qu'à lire, le crayon à la main, des pages choisies par M. Gaston Raphaël, nous avons pour nous-même prolongé ce qui nous semblait être le raisonnement de l'*Industriel idéaliste* et nous en avons déduit des conséquences, en nous tenant au point de vue de l'artiste.

A la *Critique du temps présent* fut consacré le premier grand ouvrage de Rathenau. Il analyse les imperfections que chacun y constate et envisage les moyens éventuels d'y remédier. Eh bien ! Certains problèmes se sont éclairés pour nous, à la lumière de sa lanterne. D'abord, il nous rappelle à propos ce que nous oublions trop dans notre orgueil d'artistes, à savoir que nous sommes nés peu après les débuts de l'ère que Rathenau appelle de « mécanisation » et que nous avons été formés par elle ! Combien parmi nous en effet se doutent-ils de la formidable révolution au milieu de laquelle nous reçûmes les principes qui allaient se développer au point de faire de nous des individus aussi différents de leurs père et mère qu'un Américain est différent d'un Anglais, ou un jeune homme de 1920 d'un autre de 1914 ? La seconde moitié du XVIIIe siècle subit en effet l'empire de la machine, règne dont le début du XXe siécle marque, grâce à la guerre « cubique algébrique », l'apogée. Plus nous nous éloignions de la civilisation qui nous précéda et dont notre atavisme nous avait marqués, plus devenaient graves, bizarres et déroutants les effets qu'inconsciemment nous subissions de cette « mécanisation » universelle.

On pourrait presque expliquer par le plus ou le moins de tradition héritée qui demeurait en chacun de nous, les divergences de vues, les querelles esthétiques souvent absurdes qui nous divisèrent ; absurdes, vaines, stériles, parce qu'elles

étaient de moins en moins inspirées par une conviction, par un amour sincère ; si bien qu'un caractère comme celui de Degas, complètement isolé, égaré dans la société pratique et « mécanisée » où il acheva sa vie, faisait figure de fou, pour la plupart de ses cadets.

« *Les trois générations — si à nos pères et à nous on joint nos enfants — qui se sont succédé depuis 1850, nous les comprenons de plain-pied, et connaissons bien leur caractère : elles sont mobiles et sociables, primesautières, avides de réflexion et pleines d'aspirations mélancoliques, arrivistes et agitées. Celles qui sont en deçà de la coupure nous sont plus étrangères : elles sont faites d'hommes sédentaires, fixés sur leurs biens héréditaires, entourés d'objets faits à la main, accomplissant leur vie selon les cycles traditionnels.* » Il faudrait ajouter : se contentant de peu.

En considérant nos contemporains, on dirait — et c'est là une des caractéristiques de l'esthète bourgeois d'avant-garde, comme de l'artiste créateur, — on dirait qu'ils veulent se faire pardonner leur atavisme, qu'ils « s'évadent » plus bruyamment, pour courir à la recherche du nouveau, du rare, de l'étrange. Les « arrivistes » et les « agités » sont plus nombreux parmi nous.

Ce qui nous a tant de fois frappés, dans les premiers des « temps nouveaux », et nous frappe davantage à mesure que nous progressons, c'est que notre agitation est celle du cauchemar, au moins du rêve ; nous sommes dupes d'une illusion d'optique ; la plupart de nos aspirations nous entraînent vers un idéal hautain d'indépendance, vers un individualisme qui — prétendent certains — caractérise l'art d'aujourd'hui ; très soumis au contraire, nous ne faisons qu'un métier, étant des ouvriers, des manœuvres sous un patron anonyme et supérieur, qui nous régit très durement, sans jamais se révéler à nous, en appliquant des lois économiques encore mal définies. Si bien que jamais, peut-être, l'artiste n'aura été sans le savoir plus dépendant, que depuis qu'il se proclame libre ; captif de son désir illimité, malgré toutes les voies que semblent ouvrir à son imagination les moyens matériels de le satisfaire, il produit infiniment plus qu'il ne devrait, en quelque sorte à la série, d'après le modèle qui lui impose son mystérieux patron — la foule. Les lecteurs de ces chroniques comprendront pourquoi je leur parle des écrits de Walther Rathenau ; ils illustrent ce que nous n'avons

cessé de dénoncer dans cette Revue, comme un des pires écueils de notre époque : l'œuvre d'art devenue un article de commerce courant, la surproduction, les rapports de l'artiste avec le public par le canal de l'intermédiaire ou du marchand. Or l'intermédiaire, le placier, le commis-voyageur, on devine qu'ils sont la bête noire de Herr W. Rathenau, ainsi que le critique, le faiseur de préfaces, le littérateur aux gages du commerçant d'art et de l'artiste, et usant de la plume comme un bateleur débitant un boniment devant une baraque de foire ; la concurrence ; l'exportation, enfin et surtout la nécessité du jeu à la hausse ou à la baisse ; la hausse extravagante, le plus souvent sans aucun fondement ; les ventes aux enchères où les « porteurs » d'un certain titre feront l'impossible pour l'empêcher de tomber ; bref l'objet d'art traité comme une balle de coton. Et, contrairement à ce que la plupart des gens croient, c'est, comme conséquence, une monotonie remarquable dans les ouvrages modernes qui se rangent tous à peu près dans deux vastes catégories correspondant (grosso modo) à deux « demandes » du public — comme les meubles ou les toilettes.

Avant de donner des exemples, pour plus de précision, citons, de M. Georges Raphaël, ce commentaire à des pages de Rathenau : « Quel contraste entre l'existence patriarcale, toute proche de la nature, contemplative d'autrefois, et celle que mènent les hommes actuels ! L'école, les voyages les instruisent, ils voient dans une seule rue de leur ville plus de richesses et de merveilles que n'en possédaient Babylone, Bagdad, Rome ou Byzance... on juge, on classe, et l'on passe avidement à d'autres nouveautés. D'autre part le travail n'est plus une fonction de la vie, une adaptation du corps et de l'âme aux forces naturelles, mais une fonction étrangère, un gagne-pain qui n'en finit jamais. Aussi le respect de l'autorité s'efface ; quand le fils répétait exactement le travail du père, il savait que celui-ci avait acquis plus d'expérience que lui, et demandait naturellement son conseil. De nos jours, le fils qui voudrait ne rien changer aux méthodes de son père sombrerait sans rémission ; d'autres procédés et d'autres habiletés sont nécessaires, on ne respecte plus que le succès. »

Ceci, qui a trait à la production en général, serait aussi vrai, s'appliquant aux arts. Mais il n'y a rien à faire là contre !

Telles les conditions communes à nous tous, et, en effet, l'artiste doit chercher sans doute d'autres procédés. S'il s'obstine, comme nous l'y avons souvent encouragé, à se pénétrer des maîtres et à s'instruire par leur exemple, il fait œuvre caduque.

Sinon...? mais nous connaissons trop ce à quoi peut aboutir l'artiste qui veut tout briser. M. Picabia est célèbre.

Si nous apercevons les tares de l'état de choses actuel, quels en sont les remèdes? L'Art épuré dans l'Avenir, est encore pour nous une nébuleuse, d'après l'auteur de *Die neue Wirtschaft*.

***

Je crois que c'est dans son discours à la jeunesse germanique (*An Deutschlands Jugend*) que Rathenau, en rêvant d'un ordre nouveau, étatisé, tenant du communisme et s'appuyant sur les Élites, vitupère la femme d'aujourd'hui, la « femme de luxe » qui fait des emplettes immodérées ; il lui attribue la dépravation du goût, car elle ne sait pas discerner le bon travail sincère et utile, à quoi elle préfère le clinquant ; désir d'éclipser les autres, abus dignes de peuplades nègres, qui sont tolérés sous le régime dit de « liberté économique », mais qui seraient impossibles dans la Cité Future, dans l'*ordre nouveau*.

Bien plus, Rathenau combat l'esprit de famille. Ceci est plus grave ; néanmoins il faudra le supprimer ce sentiment, car il contribue à maintenir l'inégalité sociale. L'Élite aristocratique devant être une sélection, opérée dans les quatre classes : la noblesse, la grande et la petite bourgeosie et le prolétariat. « *L'hérédité physique et matérielle sera supplantée par l'hérédité spirituelle qui, aujourd'hui déjà, régit les domaines immatériels ; plus de descendants, mais des disciples; plus de népotisme, mais partout le choix. Ce sera l'apanage de peuples entiers de transmettre les coutumes et les convictions ; l'éducation sera l'affaire de la communauté; l'aristocratie, qui devra à la fois servir et commander, sera elle-même l'artisan de son destin et la protection de ses « Élus ». On inspirera à nos petits enfants l'horreur des apparences trompeuses, on leur apprendra l'amour de la sincérité.* »

Nous ne citons ce tableau un peu banal, quoi qu'y ajoute

Rathenau, que pour que le lecteur se demande quelle sera la place de l'art. Je vois l'art — peut-être est-ce heureux! — disparaître tout à fait pour des siècles; oui, c'est heureux, car quelle renaissance, au xxve siècle! Voyons un peu quelle idée s'en fait Rathenau : « *On estimera davantage le travail d'un balayeur que celui d'un bavard ou d'un intrigant* (quel?), *condamnera avec moins de sévérité des bizarreries maladives que les parades de la richesse et jugera avec plus d'indulgence les maisons pour matelots dans les ports que les petits cénacles d'artistes!* » Bravo! le côté « prud'homme » de Herr Rathenau, ne nous déplaît pas. On le retrouve chez presque tous les grands sociologues, même chez notre Proudhon — sans jouer sur les mots. Donc, ni la vanité ni l'ambition n'ont jamais rien créé de grand. Nous tâcherions en vain d'imaginer l'art plastique de l'avenir, selon le désir de notre idéaliste, de ce grand mystique; il supprimerait même la peinture religieuse, puisqu'il dit : « *Je tiens les églises pour des formes terrestres de la mécanisation — qui encadrent la foi pure, la protègent contre l'atteinte des siècles et l'adaptent aux foules conformément à leur nombre et à leurs capacités; je crois à la durée, à la mission sacrée et à la spiritualisation croissante des églises et estime particulièrement celles qui savent comme un organisme vivant se renouveler et se développer; mais je crois aussi à la possibilité d'*une religion sans église, *de la communauté libre et d'une confession individuelle...* »

De quelque côté qu'on appréhende les ouvrages écrits par cet étonnant réformateur de la société, si l'on est convaincu, entraîné par la noblesse des aspirations et si l'on approuve sa sévère critique du temps présent, il faut avouer que l'œuvre d'art semble avoir perdu sa raison d'être et qu'il ne lui sera guère laissé de place sur ce globe (si ce globe doit jamais connaître le bonheur). Ce qui ne veut pas du tout dire que disparaîtrait le sentiment de l'art. Au contraire! Mais l'art, qui est pour tant d'hommes la joie de la vie, on le concevrait, comme fait Rathenau de la religion *sans église*, épuré, spiritualisé, à part et au-dessus de l'œuvre, indépendant de la main de l'homme; la nature n'est-elle pas à elle seule l'œuvre d'art-type? De la contempler n'offre-t-il pas des jouissances esthétiques bien supérieures à ces pauvres bibelots où la chétive créature s'évertue à la représenter avec un pinceau, des couleurs, un crayon ou un ébauchoir?

***

Dans une ville d'eaux où, préoccupés uniquement de leur pauvre carcasse, des centaines d'individus subissent un même régime, une même discipline hygiénique, les mêmes exercices, et accordent dans l'intervalle un répit obligatoire à leurs activités habituelles, nous avons, pour la première fois, cru deviner ce que pourrait être le charme d'une existence réglée comme les théoriciens sociologues l'entrevoient... vaguement. Il suffit pour cela de se livrer à une légère transposition.

Voici des hommes, des femmes, jeunes, mûrs ou vieillards qui, pour leurs loisirs, écoutent, pendant vingt et un jours de cure, des symphonies qu'exécutent des « mercenaires » ; certains contemplent des jardiniers — payés, mais qui pourraient ne pas l'être et faire ce joli travail pour l'État (comme d'autres conduiraient des locomotives), composant, semblables à des émailleurs chinois, des plates-bandes ravissantes ; d'autres buveurs d'eau lisent les romans du cabinet de lecture, brodent en soie des pantoufles ou des coussins ; il y en a qui, frustrant trois cent mille camarades, achètent des bijoux. Une émeraude d'un million exposée dans une vitrine tente bien plus de dames que ces tableaux de Didier-Pouget, de Fragonard, ou de Marquet, dont s'honorent d'autres vitrines de bazars environnants. — Tous les divertissements, depuis la manucure, la leçon de beauté, jusqu'au cinéma et à la chiromancienne, convoquent de honteux oisifs. Eh bien ! Nous imaginons assez bien le même rythme d'une telle existence, où la discipline observée avec joie, à cause des bienfaits qu'elle répand sur la communauté, serait aussi rigoureuse pour la culture physique que pour les quelques heures de travail dues par chaque citoyen à l'État. Il est presque trop facile de transformer le tableau que nous offre un Vichy, un Luchon, avec quelques touches, afin qu'au lieu d'être animé par des ploutocrates et des esclaves de l'âge de la mécanique, il nous présente les images pacifiques et purifiées des heureux bénéficiaires de la « rénovation morale » selon Herr W. Rathenau.

Les jardins ravissants des Thermes sont remplacés par des champs de blé et d'avoine ; les palmiers par des pommiers

ou des cerisiers, ce qui est bien plus utile ! Les kiosques à orchestres mécaniques sont suspendus en l'air, les casinos, gratuits, sont souterrains pour ne rien faire perdre à la culture et à l'habitation ou bien sont construits au-dessus de ces demeures communes, « Palaces Sanatoria », au prix desquels nos Excelsior, nos Ritz et nos Majestic ne sont qu'un décor de théâtre de mauvais goût. L'hygiène a fait place nette de ce clinquant, de ce faux art d'époques de mécanisation et de richesse individuelle. L'idéal, dans une demeure, ne serait-il pas en effet celui de la maison d'opération? Quelque chose de net, de lavable, qui n'exclut en rien les belles lignes. L'œuvre d'art ne pouvant et ne devant plus être la propriété d'un seul individu, rien ne nous empêche d'espérer, comme tant d'esthéticiens socialistes, qu'il serait à nouveau créé des œuvres d'art anonymes comme les cathédrales gothiques et destinées aux monuments publics, aux promenades, aux théâtres, aux ministères et aux écoles. C'est cette transformation, cette « réforme » esthétique, qu'à côté de Herr W. Rathenau, chacun de nous a le droit de se représenter.

L'auteur croit à la nécessité de réglementer la production et c'est là une des plus curieuses parties de son plan. Il ne s'exprime pas particulièrement à celle des artistes, mais, de même que nous le signalions plus haut, pour la vie quotidienne, il n'y aurait que quelques touches à ajouter au projet qu'il a publié en vue de tirer le meilleur parti de ce dont dispose son pays (pour l'Office d'Économie politique). Il s'agit de supprimer la libre concurrence contraire au bon rendement économique, d'abolir le commerce des intermédiaires.

Les lecteurs, qui ont suivi mes campagnes de presse et lu mes derniers livres, savent l'importance que prend à mes yeux la question de l'intermédiaire — marchand professionnel, avoué ou masqué ; et ce que nous pensons du rôle du faiseur de boniment, c'est-à-dire le critique, le journaliste, le littérateur même du plus grand talent. Nous sommes parvenus à un stade où, positivement, il n'y a plus rien de légitime, de sage et de raisonnable, dans le métier d'artiste. La peinture et la sculpture modernes deviennent redoutables comme des plaies bibliques — mettons comme des pétrolettes dans la rue. Il faut que cet ordre de choses ait une fin ; nous la sentons proche.

Mais, dira-t-on, voulez-vous donc supprimer l'art? Non ;

encore une fois, il ne sera que transformé... et pour l'éducation. Pour l'éducation des masses, il y aurait des musées où s'exhiberaient des modèles — types de toutes les écoles, de toutes les civilisations, de tous les climats, depuis l'origine dont la mémoire humaine garde le souvenir jusqu'à l'heure bénie où l'homme aura enfin compris que l'Art épuisé ne devrait plus être pratiqué pendant quelque mille ans.

Toute plaisanterie serait odieuse en uns i grave sujet; disons donc, avec toute la gravité dont nous sommes capable, suppression partielle de ce qu'à l'âge de mécanisation les peuples civilisés ont fini par dénommer *art*; il est sinon probable, souhaitable du moins que les exercices en soient abolis, comme immoraux, malsains, antisociaux, puisque, pauvres copies, ou restes d'une civilisation inique, cruelle, barbare.

Mais que vaut le grand espoir de Walther Rathenau en une « rénovation morale » des hommes? N'est-ce pas une utopie que d'attendre une amélioration de la nature humaine? Certes oui, si l'on entend par là que l'engeance des méchants disparaîtra de cette terre, mais là n'est point la question. Si notre regard exercé sait faire le partage entre les bons et les mauvais, ces derniers de plus en plus se verront mis au ban de la société. Et il ne s'agit nullement de l'amélioration de la nature humaine, mais de l'esprit qui domine la société actuelle et qui, lui, est susceptible de changer. Nous pouvons être demeurés cruels, corruptibles, serviles, n'empêche que nous n'admettons plus la torture, les procès de sorciers, les lazarets d'incurables (MM. G. Raphaël et Rathenau sont optimistes) ni les tabatières bourrées de sequins d'or glissées dans la main des diplomates ou des juges (MM. G. Raphaël et Rathenau ignorent le monde des objets d'art et de la curiosité et que nos soldats et paysans ne tolèrent plus d'être menés à la cravache). Un jour peut donc venir où l'injuste et vicieux génie de la mécanisation sera proscrit à son tour. Quand se produira la transformation annoncée? A de certains moments, il semblait qu'elle fût en cours d'exécution; déjà esquissée dans l'ordre économique actuel, elle n'aurait besoin que d'un effort relativement faible et de brève durée pour s'achever. « *Du moins en Allemagne, dit Herr Rathenau, en tant que politiquement, l'État national pourrait être réalisé sans qu'on modifiât même une seule ligne du droit écrit — y compris le droit constitutionnel prussien.*

» *A d'autres moments, au contraire, l'échéance est reportée*

à une date non fixée, mais infiniment lointaine. L'œuvre à accomplir est incommensurable; l'univers est sorti de ses gonds, et nulle main ne paraît assez puissante pour le remettre en place. »

Nous ne savons rien des conditions actuelles de l'Allemagne, mais il n'y aurait pas grand'chose, en tout cas, à regretter, si les conceptions de Herr Rathenau, si terriblement redoutables pour les faiseurs d'objets d'art — disons même de l'Art, dans le sens moderne du mot — devaient bientôt être réalisées dans la pratique par un régime draconien d'impérialisme étatiste.

En France, quant à nous, nous voudrions espérer que les quelques bons artistes qui sont l'honneur de notre race, fussent protégés... mais par qui le seraient-ils? Pourrait-on espérer qu'ils le fussent mieux sous un régime qui nous est décrit comme le meilleur et dont une partie des habitants de ce globe de toute l'ardeur de leur âme souhaitent la venue?

*
* *

Objets d'art prêtés.

Si nous admettons que des milliers d'artistes se détruisent en détruisant l'art et le sens du Beau, et souhaitons même qu'ils se décident à cultiver les champs — il faudra néanmoins protéger les œuvres d'art, les chefs-d'œuvre du passé — lesquels deviendraient l'ornement des futures existences, et des ustensiles d'éducation. Il y aura des musées. Qui est-ce qui choisira, éliminera?...

Nous avons posé cette question.

Il ne s'agit pas de savoir s'il existe quelque façon de faire un don, ou de léguer des œuvres d'art à un musée ; mais de rechercher quels seraient les hommes et quelles seraient les commissions propres à faire passer des examens de sélection, qui inspireraient confiance aux donataires, assureraient aussi l'avenir de nos collections publiques.

M. Louis Matinon nous rappelle que les murs et les vitrines des « Arts décoratifs » sont accueillants à tous, comme

leur gracieux conservateur. Nous ne l'ignorons pas, mais regrettons même qu'il ne soit pas plus sévère et qu'une sélection ne soit pas encore accomplie dans ce de plus en plus riche trésor ; non que l'on doive, comme le souhaitent quelques personnes trop renchéries et tendancieuses, supprimer radicalement le Salon Majorelle, le prodigieux piano de Prouvé, qui voisine avec le « surtout » aux petits enfants se jouant avec des paniers à primeurs, dus au ciseau d'un sculpteur officiel défunt. Ce sont là des documents d'époque, du style républicain spécial à l'ère Carnot-Loubet-Fallières, donc très intéressants pour l'historien. Néanmoins, le grand goût de M. Matinon doit souffrir parfois dans les salles modernes de son Pavillon de Marsan.

Nous savions, aussi, que le château des Papes, à Avignon, est un havre bien désirable, pour les œuvres d'art orphelines et sans toit.

Dans les réponses reçues je note, soit une bonne humeur sereine, un optimisme qui est celui de M. Raymond Kœchlin ; ou bien un scepticisme qui ne laisse guère de place à l'espérance. D'une façon générale, nos correspondants estiment qu'en France, nulle commission, nul examen, même à plusieurs degrés, n'empêcheront nos musées de recevoir de mauvaises libéralités et d'en refuser de bonnes. Un très distingué jeune critique d'art, M. René-Jean, cite l'exemple des Meissonier de la collection Chauchard ; certes, il en est trop, de ces Meissonier ; mais M. René-Jean se plaindrait-il si un Chauchard d'aujourd'hui léguait au Louvre soixante Van Gogh, même aussi détestables, aussi pauvres que le spécimen choisi par M. le comte Camondo, ou qu'un autre Van Dongen, légué au Luxembourg depuis la guerre? Non. D'autres personnes en seront scandalisées. Quant à nous, nous dirons : il faut que nous possédions des Van Gogh, historiquement importants ; mais alors, qu'ils soient des meilleurs.

Mais qui décidera? Un des plus illustres connaisseurs-amateurs, en peinture anglaise, a légué à l'État un Turner qui n'en est, assure-t-on, pas un.

Comment éviter de telles erreurs? M. René-Jean propose un mode de sélection où le Temps serait le principal juré. Six ou sept de nos correspondants émettent la même pensée. Il s'agirait d'inaugurer en France le système des « *Œuvres d'art prêtées* », comme il est tant appliqué en Angleterre, aux États-Unis, en Allemagne.

Ceci nous semble de beaucoup la solution la plus avantageuse, et la plus sûre. Comment n'y a-t-on pas encore songé chez nous? Est-ce faute de locaux assez vastes? Non, le Louvre ne manque pas de couloirs, de paliers, de vestibules. Le Musée des Arts décoratifs pourrait s'étaler encore. Non, la place ne manque pas.

En principe, tout don d'une certaine valeur artistique aurait le droit d'être vu, étudié par le public, pendant une période de six mois à dix ans. Les « modalités », comme on dit aujourd'hui, c'est justement elles que nos correspondants devraient rechercher.

Au bout de quelques mois, ou ans, l'opinion des visiteurs s'exprimerait suffisamment, pour que l'on pût savoir si le « prêt » intéresse ou n'intéresse pas le public — et ceci serait un premier degré dans les différentes épreuves dont le résultat est, en somme, ce que nous appelons réputation, gloire ; ou bien oubli, insuccès, etc., etc.

Ce ne serait certes pas là un verdict sans appel ; mais le jugement d'une époque. A chaque époque, surtout à la nôtre, il est deux classes d'œuvres d'art, deux tendances, deux formes d'opinion : celle de droite, celle de gauche. Il faudrait donc tenir compte de deux courants d'opinion. Or, ces courants ne sont perceptibles, dans l'océan de la production moderne, qu'autour des ouvrages qui ont quelque mérite et puissance, ne fût-ce que celle d'éveiller l'attention, et de faire parler d'elles.

Ce que nous voudrions savoir, c'est le sentiment des conservateurs de musées et des commissions officielles — quant à ces « *Œuvres prêtées* ».

***

La « Jeune Peinture ».

Galerie Manzi-Joyant.

Comme faîtage des salons du Printemps, et de la « Paris season » 1920, le directeur d'une nouvelle revue d'Art a présenté tous ses petits varlets sur les marches du palais, où Arlequin tient sa boutique.

Sachez, d'abord, qu'il y avait quelques œuvrettes assez gentilles dans ce « Salon ». J'aurais volontiers acquis une esquisse de 20 centimètres sur 22 centimètres par madame Marie Laurencin. Le prix ? — Quinze mille francs ! — En le divulguant, le commis-vendeur lui-même s'est pincé les lèvres. Si ces prix de débutants suivent la hausse des méconnus d'il y a trente ans, mon Laurencin vaudra deux millions au vingt et unième siècle. Il y avait un auto-portrait du fameux Luc-Albert Moreau, assez émouvant, dans ses proportions colossales à la Mirbeau. Un bien beau Cézanne, un exécrable Renoir comme dais à cette chapelle — et beaucoup, beaucoup de formules archiconnues, ennuyeuses comme des rengaines de music-hall.

La préface, au catalogue, digne de figurer chez les plus délicats bibliophiles, tient le record du genre. M. Louis Vauxcelles sortira toujours premier du concours après toutes les finales, car il est si « racé » qu'on pourrait étudier sur lui l'âme même, le génie pratique d'une grande « gens » — avec ses excès, ses passions, son instinct qui le pousse au dévouement, sa persistance dans la haine, son opiniâtreté, sa patience. Mais est-ce ici le lieu d'esquisser le portrait d'un homme qui, comme tant de gens, se dépeint lui-même à fond, dès qu'il prend la plume?

Ce qu'il y a de plus grave pour la « Jeune Peinture » — ou le groupe qui s'arroge ce titre habilement commercial — c'est qu'elle se laisse présenter par un critique-type de l'époque de la mécanisation, plutôt que par l'autre pasteur de ce troupeau, le lieutenant porte-drapeau Joachim Gasquet, leur ami et un artiste, celui-là,

Où donc apercevait-on une bizarrerie savoureuse, naïve et non préméditée, à l'exposition de la Galerie Goupil? Nous n'y avons reconnu que centons et anas, faiblement répétés et inscrits sur la toile, d'une main qui... voudrait, mais ne peut atteindre ni au style, ni à la construction, ni à aucune des qualités dont, seule, la naïveté, à défaut de la science, donne une sorte d'équivalent.

Les recherches de ces jeunes gens me sont d'autant plus sympathiques qu'elles ressemblent fort à celles auxquelles j'ai consacré une partie de mon existence. On approuve aujourd'hui ces peintres de faire précisément ce qu'on reprochait à ceux de ma catégorie. Je me suis vu accusé — et avec quelle violence — de me livrer à des essais dans toutes les

techniques, m'inspirant, disait-on, à chaque nouvelle œuvre d'un style qui rappelait celui d'un vieux maître. En effet, j'ai cherché tous les procédés, avec une curiosité infatigable, convaincu qu'en dehors des modèles classiques il y avait impossibilité de procéder à une création. L'indépendance n'a jamais favorisé la personnalité, ni donc la création. On se trouve ainsi dans les conditions de faire de la *bonne* peinture, mais pas de la *nouvelle*, comme veulent nous en persuader les cornacs de ces néo-maîtres.

M. Vauxcelles invite les amateurs à délier leur bourse (car tout, aujourd'hui, ramène à cela une expositon d'objets d'art) ; puis il gourmande l'État (dont il est le décoré) et s'adressant aux critiques : « Ah ! mes confrères, je vous en prie, quittez ces airs méprisants. Soyons humbles. Ne nous guindons point en pions de l'Idéal. Et surtout ne découvrons pas des artistes dont la carrière s'achève. Quel mérite y a-t-il à compiler deux cents pages sur un sexagénaire? Penchons-nous vers la jeunesse et vers la vie ! »

Ce morceau final est lapidaire, d'une noblesse digne du d'Hozier. Mais contre qui s'attaque donc ce fonctionnaire en service commandé ? Et « sa » jeunesse, « son » groupe, s'ils ont de quelque chose à se plaindre, ce n'est ni du manque de publicité, ni de l'indulgence, ni de la camaraderie. Nulle autre « jeunesse » n'aura respiré une pareille atmosphère de « générale » à triomphe, et où les auteurs sont traînés sur la scène. On aura fait d'eux d'effarants « m'as-tu-vu ».

Le catalogue, bien imprimé, beau papier, très dispendieux, s'enrichissait non seulement d'un chef-d'œuvre par le Président Écrivain-Esthète, mais de quelques croquis de ses administrés.

A part un dessin de René Durey, il n'y a guère que des griffonnages aussi plats qu'ambitieusement « stylisés ». De même que lorsque nous entendons *la Mort de Socrate*, nous nous demandons si notre émotion n'est pas due plutôt à Platon qu'à la charmante ingénuité de Satie, de même dans la compagnie de nos jeunes gens, agréable comme elle peut nous l'être, nous nous demandons si ce n'est pas à un heureux choix de souvenirs classiques qu'ils doivent leur charme. Ce qu'on aime surtout dans cette peinture, c'est ce retour du goût aux belles choses des musées et c'est évidemment le contraire de quelque chose de frais, de neuf, d'inventé. Si bien que ce pour quoi leur pré-

facier les loue a toutes les apparences d'une gageure. Il existe en littérature un procédé analogue qui est facile et qui consiste à se donner du style en empruntant à la Bible ou aux mystères du moyen âge des formules archaïques. Ne suffit-il pas, par exemple, de placer le verbe devant le sujet et de supprimer tous les pronoms sujets pour jouer le moyen-âgeux, ainsi que l'a fait M. Jean Variot ; on obtiendra des phrases comme celles-ci : « Se leva le guerrier, marcha trois jours, gagna la cité », le tout assaisonné de « oncques » et de « hors çà ».

Qu'on joigne à ceci leur volonté de réagir contre les formules les plus modernes de la peinture impressionniste et néo-impressionniste, voilà qui met bien des entraves à cette invention par où les peintres peuvent découvrir cette personnalité dont M. Vauxcelles est si féru.

Le plus évident des résultats c'est que les admirations changent constamment. Van Gogh, par exemple, est beaucoup moins prisé aujourd'hui qu'un bon daguerréotype de 1830. Un jeune maître comme M. Favory s'en va disant que Degas ne sait pas dessiner. Il se prépare une manifestation réparatoire en faveur de Cabanel. C'est la grande roue de la loterie qui tourne.

Mais j'emprunte quelques lignes à l'article de M. André Michel :

« J'ai pris le chemin de la rue de la Ville-l'Évêque et de cette galerie Manzi dont j'ai bien connu le fondateur, au temps où il dirigeait *les Arts* et collectionnait mystérieusement les vieilles pierres... Je me suis fait un devoir d'acheter — quoique vraiment un peu cher — le catalogue dont on m'avait dit que la préface était à lire... Et, pour me mettre en état de grâce, je l'ai lue du commencement à la fin.

» J'ai été fort déçu. J'attendais des explications ; je n'ai trouvé que des invectives.

» Elle débute ainsi : « Voici nos chers jeunes gens, la fleur de notre race, les plus sensibles, les plus hardis, partant les plus traditionnels. Ils se groupent, se serrent les coudes, *repoussant les faux sages de l'École*, n'accueillant chez eux que le talent et la sincérité. » Et ces quelques lignes étaient pour nous mettre en goût... Mais le ton change bientôt et l'éreintement qu'annonçait déjà l'allusion aux faux sages de l'École, l'inévitable éreintement de Bonnat et de Jean-Paul Laurens

se déclenche bientôt, suivi de couplets encore plus accablants contre la critique, la « critique ignare » qui préfère « les lauréats, les timides, les virtuoses, toutes sortes de gens sans muscles, sans nerfs, sans cœur ni cerveau », qui ne comprend rien à rien, réduit la fleur de notre race « à chercher en tâtonnant sa technique, son métier, à *consulter les ancêtres des musées* (bravo !) pour y retrouver les lois de la composition, les secrets de l'harmonie décorative, des accords, des valeurs ». Vous ne serez pas surpris des méfaits de cette critique ignare quand vous aurez lu la suite, — dégustez bien le trait final contre les malheureux qui, « ayant aimé Renoir et Monet vers 1885 » — (autant, n'est-ce pas, avant la naissance du monde et sa reconstitution par le cubisme) — « *ont préféré se reposer dans un musée qu'ils époussètent !* »

» De tels coups — et tombés de si haut — qui se relèverait, Seigneur ! *Domine, quis sustinebit*? En somme le préfacier nous laisse entendre qu'entre Baudelaire et lui, il n'y eut que des pions, « des pions de l'idéal ». Pour Baudelaire, il n'a pas assez d'épithètes, abondantes certes, mais bien mal choisies et qui donneraient à penser qu'il l'a insuffisamment lu et bien mal compris. Il le loue surtout pour « son courage *usuel* et généreux » (voyez-vous la tête de Baudelaire lisant cette petite phrase !) et nous invite pour finir, après nous avoir dit notre fait, à être « humbles », de cette humilité dont il nous donne chaque jour l'édifiant exemple, de cette humilité qui lui est *usuelle* pour tout dire et parler comme lui, et à nous « pencher vers la jeunesse et la vie ».

» Dès le seuil franchi, j'ai été comme assailli par une impression de sénilité, de rabâchage vieillot ; il m'arrivait, des parois, comme des grincements de formules creuses, de triangles et de polyèdres en fer-blanc peinturluré qui s'entre-choqueraient lugubrement...

» Regardons de plus près. Deux groupes d'exposants : 1° les invités (morts ou *mûrs*) ; 2° les sociétaires, les jeunes — et c'est eux, hélas ! après vérification, qui donnent surtout cette impression de sénilité.

» Si ces jeunes gens nous font trop souvent l'effet d'être empêtrés et comme ratatinés dans les liens d'une raison jacobine et sectaire, de travailler sous une cloche pneumatique, devant quelque glace déformante ou sous la discipline d'un géomètre ou d'un arpenteur délirant, s'il nous semble que, théoriciens éperdus et fous d'orgueil,

ils étouffent systématiquement en eux toute spontanéité, tout élan, tout amour, il faut prendre la peine de nous détromper autrement que par des calembredaines ou des injures[1]. »

JACQUES-ÉMILE BLANCHE

1. Qu'on ajoute, à ce témoignage, ceux de MM. Jean-Louis Vaudoyer et Longnon.

M. J.-L. Vaudoyer écrit dans *l'Opinion* :

« *Nous voyons bien les robustes, franches et solides qualités de M. Derain. Il est de la race des Géricault et des Courbet.* (Ici, je me permets de tirer Jean-Louis par le pan de sa veste de chambre : dites, ô mon ami, Chasseriau, Bénédict, Masson.) *L'admiration que lui portent certaines gens touche au fanatisme. Mais les obligations d'un artiste ne devraient-elles pas être à la hauteur de ses dons? Nous songeons, devant ces ébauches qui nous donnent tant de plaisir et de confiance et qui évoquent en effet le souvenir des maîtres, aux modulations très heureuses d'une très belle voix, mais qui ne donnerait jamais davantage que ces modulations alléchantes. Le seul tableau de M. Derain est un tableau vivant: cette* « Boutique Fantasque », *la meilleure chose* (*avec le* « Tricorne » *de Picasso*) *donné par les Ballets Russes nouvelle manière, et qui, par la justesse et l'aplomb de ses accents colorés, par une sorte d'épaisseur de la composition, rappelait sans cesse que M. Derain n'est pas seulement un décorateur de théâtre, mais un peintre-né.* »

A « peintre-né », j'ajoute en grognant : très menacé par ses panégyristes et autres entraîneurs. Voici ce que M. Longnon dit aux lecteurs de *l'Action Française* :

« *... La manière de Rubens ne réussit pas mieux à M. Favory. On le prend ici la main dans le sac ; c'est une transposition toute crue de l'Hélène Fourment à la petite pelisse, qu'il expose. Mais il prend Jordaens pour Rubens et c'est à travers Jordaens qu'il imite le peintre d'Hélène Fourment ; de là une redondance de dessin, une boursouflure des formes encore plus grossière que dans son tableau des Indépendants...*

... M. André Lhôte a abandonné le cubisme pour essayer d' « *intégrer* » *l'impressionnisme dans une espèce de néo-classicisme : il tâche à rendre le relief des formes par la décomposition du ton dans l'ombre et dans la demi-teinte. Tentative intéressante et digne d'être encouragée, mais c'est toute une technique à créer.* »

ESSAD PACHA

L'Albanie, qui n'a aucune unité géographique, aucune unité politique, a une réelle unité nationale : dans ses plaines, ses massifs, ses couloirs, ses bassins, parmi ses clans et ses tribus, chez ses orthodoxes, ses catholiques, ses musulmans, la langue, où les moins avertis retrouvent des racines latines, isolée entre le grec et le slave, a créé là une nation. Tant que l'Ottoman domina les Balkans, l'idée albanaise ne s'affirma guère au milieu de peuples également sujets. Dès 1878, le congrès de Berlin attribuant au Monténégro une fraction de l'Albanie du Nord, se constitua une *Ligue albanaise*, embryon des espérances nationales. Dès lors, aux dires de tous ceux qui ont connu le pays ou qui ont approché les notables en exil, « l'idée albanaise » fut un drapeau qu'agite l'élite et qui galvanise la foule. Cette passion s'affirme par un certain nombre de notions communes que répètent à l'envi les notables, chrétiens ou musulmans, beys ou cheiks, chefs de bande, propriétaires, commerçants : désir d'une Albanie indépendante ; haine du Grec ou du Slave voisin, accessoirement aujourd'hui impopularité d'Essad, haï comme instrument de l'étranger, tantôt du Grec, tantôt de l'Italien, surtout du Serbe.

Où les patriotes se séparent, c'est sur les moyens de réaliser

cette Albanie libérée : il y eut, depuis les guerres balkaniques, quelques rares partisans d'une grande Turquie, des grécophiles dans les villes commerçantes du Sud, parmi les marchands de Koritza en relations avec la Grèce, des serbophiles dans le Nord, des italophiles peu nombreux mais très actifs dans le Sud, des austrophiles massés dans le Nord et le centre, des essadistes, une clientèle, autour de Tirana, de Dibra, enfin quelques nationalistes intransigeants, faibles encore en 1912. Les austrophiles l'emportèrent d'abord. La conférence de Londres (août 1913), qui créait le royaume indépendant d'Albanie sous la souveraineté du prince de Wied, avait contraint les Albanais à ce dilemme : hégémonie de l'Autriche, mais groupement des Albanais en un État, victoire de l'Entente, mais partage de l'Albanie entre Grecs et Serbes. La conférence de Florence, qui, en décembre 1913, consacra les travaux de la commission de délimination de l'Albanie méridionale, guidée par le désir d'accroître le lot des protégés voisins, élimina serbophiles et grécophiles : l'Europe donnait aux Serbes le centre intellectuel de Dibra, aux Grecs le pays des Chameriotes ; les violences des nationalistes firent le reste, le sous-préfet serbe de Pogradets, les bandes grecques qui dévastèrent Tepeleni, Liaskoviki. Les grécophiles, jadis nombreux sous le régime ottoman, disparurent. Les Serbes gardèrent à leur solde quelques chefs de l'Albanie centrale : ainsi Essad pacha et son groupe, des clients fidèles à l'ancienne et illustre famille des Toptani de Tirana.

L'Autriche eut en Albanie une politique fort habile : vieille protectrice des confédérations catholiques du Nord (Malissores, Mirdites), elle réussit néanmoins, par une organisation libérale, à s'assurer le concours politique et militaire des musulmans du centre. L'indépendance albanaise fut proclamée, la langue albanaise considérée comme langue officielle, l'aigle bicéphale albanaise arborée à côté du drapeau autrichien, les pouvoirs indigènes maintenus, des fonctionnaires albanais établis comme préfets et pris indistinctement dans le Nord, le centre et le Sud, ce qui faisait une propagande pour les pays inoccupés (à Berat Haidar bey Staria de Colonia, à Elbassan Abdul bey Jupi de Colonia, à Doubrazzo Bedjet Arslan des environs d'Argirokastro). Il n'y eut qu'un

commissaire civil autrichien à Scutari, puis à Tirana, qui conserva la haute main sur les préfets.

Pourtant l'appui prêté par Bethmann-Hollweg et le baron Schenk aux revendications de la Grèce sur la Haute Épire, la famine et toutes les difficultés de la vie engendrées par la guerre, enfin la politique française à Koritza détachèrent de l'Autriche pas mal de partisans qui demandaient à la nation protectrice des bénéfices plus immédiats.

L'Italie, dès décembre 1914, édifie le camp retranché de Vallona ; ses soldats en sortent, en octobre 1916, pour occuper la grand'route Santi-Quaranta-Koritza : occupant Delvino, Argirokastro, Klissoura, Liaskoviki, chassant les Grecs de l'Albanie du Sud, ils furent d'abord accueillis avec enthousiasme. Mais les Italiens furent victimes de leur inexpérience coloniale et de leur mégalomanie : leur colonisation administrative ne tendait rien moins qu'à écarter les Albanais influents : ils réduisirent à un rôle de figurant le préfet albanais de Vallona, remplacèrent celui d'Argirokastro par un officier de leur armée, installèrent dans les tribunaux des officiers italiens, dans les écoles des instituteurs italiens qui durent enseigner obligatoirement l'italien, limitèrent au négoce des marchands italiens tout contact avec l'extérieur. Seule leur timidité militaire arrêtait sur la route de Koritza, près d'Ersek, leurs patrouilles qui assuraient la liaison avec l'armée française qui venait d'entrer à Koritza.

L'armée grecque, parvenue à Koritza en décembre 1912, avait dû l'évacuer dès mars 1914, en exécution des décisions de Florence ; elle y revint en octobre 1914. Deux ans après, l'armée française, avançant au delà de Florina, puis sur les rives orientales des Lacs, afin de couvrir son flanc gauche, s'installait à Koritza que les Grecs durent quitter (novembre 1916). L'administration militaire française laissa 14 notables koritzéens, chrétiens et musulmans, « délégués du peuple albanais », proclamer le 10 décembre 1916 l'indépendance du Kaza (province de Koritza) sous la protection militaire française. Jusqu'alors, les Albanais n'avaient connu que leurs protecteurs officiels, Autrichiens, Italiens, ne considéraient la France, la grande puissance philhellène, que comme leur ennemie décidée. L'attitude des diplomates dans les

commissions, les allégations des Italiens qui basaient leur refus d'octroi d'administration autonome sur le désir de ne pas déplaire à la France, les encourageaient dans cette méfiance. Soudain on hisse à Koritza le drapeau albanais, on institue une commission mixte de chrétiens et de musulmans, sans emprisonnement, sans exil (hormis 5 meneurs grecs), sans effusion de sang. Ce fut, dans l'Albanie du Sud et à l'étranger, parmi les Albanais d'Amérique, une explosion de joie : de nombreux notables voyaient dans la France le champion de la résurrection albanaise. La colonie américaine, dite *Fédération albanaise Vatra*, envoyait le 3 mars 1917 de Boston ce télégramme enthousiaste : « Les Albanais d'Amérique sont profondément reconnaissants au commandement français... pour avoir hissé le drapeau national albanais à Koritza. Vive la France libératrice ! » Les Albanais du Canada fêtaient également la « délivrance albanaise ». Essad pacha, qui avait débarqué à Salonique en septembre 1916, derrière l'armée française, ne se montrait point à Koritza.

L'histoire d'Essad pacha est obscure. Sauf la mention des postes qu'il occupa sous le régime ottoman ou dans l'Albanie du prince de Wied, on n'a en somme recueilli sur ses débuts que des histoires incontrôlables, si vraisemblables soient-elles. Son aspect extérieur — fortes moustaches noires barrant une figure saillante et dure, yeux noirs profonds, qui ne regardent jamais en face l'interlocuteur, tête carrée, massive sur un corps solide, grand, lourd — dénonce l'Oriental patient, tenace, habile, volontaire, qui ne s'embarrasse pas de scrupules. Un tel homme a des serviteurs et des ennemis : ceux-ci ont rempli de dénonciations la presse européenne ; les premiers sont payés pour se taire. En Albanie, il y a peu d'indifférents. Dans ces conditions, la vérité est malaisée à saisir. En tout cas, on rencontre peu d'Albanais qui défendent le pacha : ses plus proches parents lui reprochent sa cupidité, suspectent son patriotisme ; beaucoup de ses amis de jadis l'ont abandonné et accusent sa vénalité, sa duplicité.

Il est d'une grande famille de l'Albanie centrale, du clan des Toptani : il naît à Tirana en 1864. Il paraît avoir eu l'ado-

lescence tumultueuse, batailleuse de tous les jeunes gens, fils de propriétaires féodaux, qui se procurent les ressources à la mode du moyen âge. On le trouve avec son frère Gani à Constantinople vers 1884, au service d'Abdul Hamid : il passe pour un agent du sultan et on l'accuse de plusieurs méfaits, vols, assassinats (en 1884, meurtre d'Ibrahim Motch qui avait porté contre Essad une plainte pour vol de 50 000 francs ; en 1890, assassinat de Djavid bey, fils du grand vizir Halil Rifat, sur le pont de Galata), pillages (du Tékké de Kochtan près Klissoura en Albanie d'où il aurait tiré 200 000 francs), etc.

En tout cas, il semble avoir rendu à Abdul Hamid de signalés services, car nous le voyons en 1890 pacha, conseiller à la préfecture de Stamboul, puis commandant de la gendarmerie à Ianina. Aux dires de ses ennemis, ses fonctions de police furent moins fructueuses pour les populations que pour lui-même. Le maréchal Osman pacha, gouverneur de Ianina, se serait avisé que le rançonnement systématique dépassait les bornes permises même à un fonctionnaire hamidien et aurait demandé son rappel. La mutation fut faite : mais Essad, envoyé à Scutari, fut en même temps nommé général (1901).

Lors de la révolution jeune-turque de 1908, Essad s'entend aux côtés du Comité Union et Progrès qui pose sa candidature à Scutari et le fait élire député. En 1912, il est dans Scutari avec le commandant turc Hassan Riza qui défend la forteresse contre les Monténégrins. L'énergique résistance de la place valut à Essad une grande réputation militaire : il se fit acheter d'autant plus cher. Il communique avec les Monténégrins, leur promet Scutari en échange de sa reconnaissance comme chef de l'État albanais, invite à dîner Hassan Riza, qui, sortant de table, à quelques pas de la porte de son hôte, est assassiné ; Scutari est remis aux Monténégrins. Essad quitte la ville avec les honneurs militaires et se retire dans ses terres, à Tirana.

Dans l'anarchie albanaise qui précède le traité de Londres, on rencontre le nom d'Essad dans toutes les négociations engagées. L'Italie et l'Autriche semblent s'être disputé à coups d'argent l'influence du Toptani dans l'Albanie du centre. Mais il mange aussi aux râteliers turc et grec : Bekir bey est son intermédiaire auprès des Jeunes-Turcs et les Grecs lui

auraient fait tenir 150 000 francs par le métropolite de Dourazzo.

A Vallona un « gouvernement provisoire » a proclamé l'indépendance de l'Albanie, tandis que se réunissait la conférence de Londres. Les grands féodaux albanais furent les vrais maîtres de l'Albanie sous le « gouvernement provisoire » d'Ismaïl Kemal. Celui-ci, pour éviter les intrigues d'Essad, lui offre le « ministère » de l'Intérieur. Mais la brouille survient; Essad se rend à Dourazzo, y forme un autre « gouvernement », c'est-à-dire un comité de notables : il constitue ses forces, aidé, à la mode locale, des recruteurs de toute clientèle, son prêtre, le cheik Hamdi, son condottiere, Osman Rali, l'un et l'autre tout dévoués à sa cause, mais au surplus se détestant. En face d'Essad se dresse Salih Butka, petit homme borgne et laid, dont un fils a été tué par les gens d'Essad : il devait fatalement combattre tous ceux qu'Essad paraissait soutenir, le prince de Wied d'abord, l'Entente plus tard. L'histoire de l'Albanie n'est alors que la lutte entre ces grands chefs de clan. Essad a d'abord mené une violente campagne contre les décisions de Londres qui invitaient à démissionner les chefs de Vallona et de Dourazzo, puis contre le prince de Wied : on répand en Albanie des cartes postales allemandes, où les images d'actrices le plus légèrement vêtues sont censées les portraits de la future reine ! Soudain cette propagande cesse : on répand le bruit qu'Essad a reçu un million de Roumanie. Toujours est-il qu'il va chercher et intronise le prince de Wied.

Sous le règne nominal du *Mbret*, les chefs de clan restèrent les maîtres. Salih Butka, qui passait pour être à la solde de l'Autriche, assassina les deux fils du cheik Hamdi, le fidèle d'Essad. Essad fait pendre son propre cousin, Moussah effendi, mufti de Tirana, qui conspirait avec les austrophiles dans le propre fief des Toptani ; Essad alors soutenait la politique italienne. A son tour, Salih Butka ameute ses partisans à Dourazzo contre Essad, fait bombarder la maison du pacha, qui se réfugie à bord d'un torpilleur italien, puis à Naples.

C'est le tour du prince de Wied d'être contraint à quitter la place (3 septembre 1914). Essad rentre à Dibra, où il a également des partisans, établit un « gouvernement provisoire »,

se fait chasser par la foule, appelle les troupes serbes et, avec leur aide, frappe énergiquement ses ennemis : son « ministre des finances », Nedjati bey, est assommé à coups de gourdin. Ainsi se maintient-il plusieurs mois au pouvoir dans la région de Dourazzo, Kavaïa, Krouïa, Dibra ; il s'entend parfaitement avec les Serbes.

La puissance d'Essad est limitée à ces quelques villages de l'Albanie centrale : ses plus fidèles clients sont à Tirana, à Dibra. Les Grecs entrent à Koritza (octobre), les Italiens s'installent à Vallona (décembre). Le 29 décembre, le Monténégro capitule et l'armée autrichienne paraît dans l'Albanie du Nord. Les Serbes en retraite arrivent par les routes de Podgoritza, d'Elbassan. Essad propose son concours à la Serbie et à la France, offre l'assistance de 10 000 hommes, dont la solde lui est payée : il a, en tout et pour tout, 400 hommes. Les Serbes passent et s'embarquent. Essad, qui a lié sa fortune à celle de l'Entente, les suit jusqu'à Dourazzo, se rend à Corfou, puis en Italie.

Tant que l'armée française, débarquée à Salonique en octobre 1915, parut aventurée en Macédoine, Essad fut en Italie. Quand le général Sarrail commence en septembre 1916 la reconquête de la Macédoine, Essad débarque à Salonique, s'y fait recevoir en souverain, souverain *in partibus*, s'installe dans la ville et met à la disposition du commandement français son *tabor* de 450 fidèles.

C'eût été réclamer beaucoup d'un tel homme que lui demander d'être exclusivement francophile. Son ancien ministre, Chahin bey, qui ne l'aime évidemment pas, mais que nombre de compatriotes représentent comme un honnête homme, a dépeint le pacha « un commerçant politique qui se vend au dernier enchérisseur ». Un jour, au Konak de Salonique, Essad, en veine de franchise, se laissait aller à cette confidence : « Si les Français me gênent et si les Serbes ne veulent m'aider, je n'ai pas sur la tête un panier d'œufs pour craindre de les casser. Je connais les moyens de tomber d'accord avec les Autrichiens. »

Il ne se fit pas faute de les chercher. Tandis qu'il envoie dans les confins albanais quelques-uns de ses fidèles, il fait

de Salonique son quartier général, s'installe luxueusement dans le quartier des Campagnes, se fait donner de l'Excellence, gardé militairement par de paisibles sentinelles aux ceintures pleines de cartouches, au petit fez de feutre blanc. Son drogman, Nusset, reste en rapports avec les consuls d'Autriche, de Bulgarie jusqu'au jour où le général Sarrail met fin à ces intrigues en expulsant les consuls. Dans le palais même d'Essad, Nusset continue à manifester une véhémente germanophilie. L'organe d'Essad à Salonique est le journal turc *Havadis*, dont le propriétaire, Arif effendi, avait été jadis, avec ses journaux et le *Nouveau Siècle*, le *Ieni Assir*, à la solde du baron Schenk. La propre femme d'Essad, une Turque, est installée à Genève; son beau-frère, le docteur Aziz, du Comité Union et Progrès, est à Genève l'émissaire du gouvernement ottoman. Ce relais de Genève facilite la correspondance entre les Albanais de Salonique et les parents de Tirana occupée par les Autrichiens.

Le flirt d'Essad et des Autrichiens remontait à l'époque de la retraite serbe, où il recueillait les officiers ennemis prisonniers et les renvoyait en Autriche; en janvier et février 1916 il invitait ses amis des villages albanais à rechercher les officiers autrichiens, que l'armée serbe avait traînés avec elle, et à les faire rejoindre sous déguisement le front bulgare. Durant l'année 1917, de nombreux agents d'Essad franchissaient les lignes pour rassurer les émigrés sur le sort de leur famille. Les commensaux d'Essad, qui prennent le titre de « ministres » du « gouvernement albanais », ne manquent point d'étendre leur protection aux nombreux espions qui pullulent à Salonique, aux agents autrichiens qui ont réussi à passer nos lignes. Les Albanais qui, dans leur pays de montagnes boisées, de gorges abruptes, où le front n'est point continu, circulent sans cesse de la vallée du Skoumbi aux plaines de Koritza, trouvent très naturelle la contrebande du sel, du tabac, des bonnets, emportent la correspondance, celle d'Essad en particulier.

Telles furent, durant deux ans, les manifestations de l'activité d'Essad. Installé à Salonique, désireux d'y attendre en toute tranquillité la fin de la guerre, il s'assure pour plus tard aussi bien l'aide française que l'appui discret de l'Autriche.

Excepté pour les parties de chasse sur les collines de Naoussa ou les steppes de Ienidjé-Vardar, il ne sort guère de la ville ; il va visiter, généralement loin des lignes, à Negotchani, à Ostrets, dans la plaine de Monastir, les fidèles de son *tabor* ; une fois, en mars 1918, afin de soigner sur place sa popularité en baisse, il s'aventure jusqu'en Albanie, évitant Koritza, gagnant, par les Lacs et Pogradets, la région malaisée de l'Albanie okhridienne : là, dans la haute vallée du Skoumbi, ses hommes, disséminés par groupes de 10 ou 15 sur quelques pitons avancés, guettaient de loin quelques petits postes semblables perchés sur les crêtes que les Autrichiens paraissaient tenir. C'est à quoi se bornèrent ses relations avec le *tabor* : il se contentait ordinairement, irrégulièrement, tous les deux ou trois mois, de faire tenir la solde par son caissier, Eumer effendi, qui emportait aussi, clandestinement, les lettres : ies mercenaires les glissaient, durant la nuit, de l'autre côté des lignes.

Partout où il passe, Essad affirme, clame sa fidélité à l'Entente : il invite ses gens à se plier à la discipline des guerres modernes, vante l'utilité des travaux de campagne aux hommes qui trouvent indigne de délaisser le fusil pour la pioche, a l'air de s'étonner des désertions qui le couvrent « de ridicule », refuse de transmettre aux autorités militaires des demandes de relève « indignes de lui ». Avant tout, on le voit préoccupé de son influence, d'une propagande en sa faveur : il se soucie de l'attitude des notables albanais restés dans la zone autrichienne, projette l'envoi d'émissaires qui gagneraient à sa cause des austrophiles comme Salih Butka ; il s'intéresse fort aux entretiens qu'un de ses clients aurait eus avec le kaïmakan (sous-préfet) de Dourazzo, envoyé de l'Autriche, qui aurait prêché la fin des luttes albanaises fratricides. Naturellement, il écarte ces offres fallacieuses : il préférait, disait-il, rentrer les armes à la main dans le pays de ses pères. Il est l'allié de l'Entente. Mais en Orient notre influence est fonction de nos succès sur le front occidental : Essad, avec sa finesse coutumière, ne manque point de faire entendre cette note à quelques interlocuteurs.

En juillet 1918, tandis que les Italiens s'avancent dans un pays vide, entrent à Bérat, franchissent le Devoli, les troupes

françaises enlèvent les massifs boisés de l'Albanie okhridienne; en août, tandis que, devant des renforts autrichiens, les Italiens repassent le Devoli, évacuent Bérat et laissent en l'air la gauche française, deux de nos bataillons d'étapes, algériens, indochinois contiennent vers Tomoritza douze bataillons autrichiens. Le tabor albanais est appelé à la rescousse et occupe une partie du front.

Au delà des gorges du haut Skoumbi, au milieu de forêts de hêtres, dominée par les « selles » grises et nues du Goratop, par les murs de grès, escarpés, crénelés de Longa, une clairière : des chevaux broutent, des Albanais, le fez plat et blanc sur la tête, le vêtement kaki des coloniaux français, flânent ; quelques tentes : c'est le poste de commandement du « chef de bataillon » Halid Leche. Ce féodal d'Albanie (c'est un notable des environs de Dibra) paraît plutôt un commerçant rusé qui trafique de ses fusils et de ses hommes : jaune, glabre, les cheveux hirsutes sous le bonnet albanais, vêtu d'un mauvais uniforme de troupe, sans galons, les yeux plissés énigmatiques, les lèvres pincées et dures, le long nez pointu, il tient du Hadji Stavros et du Louis XI : ce chef qui a son monde, fait peur à ses hommes, n'ignore point la force de la France que, pour le moment, il lui convient de servir. En septembre 1916, quand les Français parvinrent sur les premières terres albanaises du Sud, quelques chefs de l'Albanie du Nord songèrent à créer des bandes : tous les Albanais sont habitués aux guerillas ; placés dans l'alternative ou de voir leurs biens saccagés ou de toucher des rations de vivres, les hommes de l'Albanie des Lacs préférèrent faire la guerre étant vêtus et nourris ; les agents recruteurs parcouraient au reste les villages, enrôlaient de force les mâles, depuis des enfants de quinze ans jusqu'à des vieillards de soixante. C'est ainsi qu'Halid Leche se mit à la tête d'un « bataillon » de 1 100 hommes; ceux-ci ignorent « le pacha »; Halid Leche est en fort mauvais termes avec Essad. A côté, un petit noyau de vieux essadistes, 400 fidèles de la région de Tirana. Leur chef, Osman Bali, épicier des environs de Krouïa, s'est élevé par la force de son poing, de son fusil et par la grâce d'Essad : son seigneur excepté, il n'obéit à personne.

Essad se donne volontiers comme chef de toutes les « troupes » albanaises : mais il ne retient même point ses clients qui ne se plient guère à la garde d'un secteur. La saison de la moisson fut toujours en Albanie l'époque de la trêve : en août pour la récolte des blés, en octobre pour celle des maïs, les soldats, recrutés dans l'Albanie conquise, rentrent chez eux travailler aux champs ; les « bataillons » fondent, se volatilisent ; après l'engrangement, les « déserteurs » reviennent.

Le 29 septembre 1918 l'armistice est signé avec les Bulgares ; l'armée autrichienne d'Albanie, en l'air, se prépare à évacuer le pays ; l'armée italienne la suit. Essad se propose de rentrer à Tirana, à Dourazzo en vainqueur. Les Italiens l'accusent d'avoir partie liée avec les Serbes : on l'invite à transférer son « gouvernement » de Salonique à Paris. Il y vécut princièrement deux ans. Cependant c'est à Tirana même que s'installe un « gouvernement national albanais », qui ne veut point entendre parler d'Essad. En avril 1920, durant les conférences de San-Remo, les partisans d'Essad, 150 venus de Dibra, 150 de Tirana (chiffres donnés par ses adversaires), tentent de renverser le gouvernement de Tirana : ce coup de main échoue. Les patriotes, qui revendiquent une Albanie libre des Italiens comme des Serbes, soupçonnent Essad d'intriguer à Paris avec les ennemis de l'Albanie. Le 13 juin, un jeune Albanais l'assassine.

JACQUES ANCEL

Le gérant : ED. PAUPHILET.

LIVRES NOUVEAUX

ANATOMIE SENTIMENTALE
par **Georges de Porto-Riche.**

Ce livre porte en sous-titre : *Pages préférées*. L'auteur y a rassemblé les passages où le caractère propre de son œuvre apparaît le mieux : il nous offre ainsi la théorie de l'amour sous la forme la plus vivante et la plus dramatique qui soit. On y trouve l'essence même de son théâtre qui doit à la science subtile du cœur, de ses délicatesses et de ses misères, une si émouvante originalité. On sait d'ailleurs que M. de Porto-Riche fait souvent tenir dans une seule scène une pièce entière avec sa progression, ses péripéties, ses retours et toute sa substance psychologique. De là le puissant intérêt qui s'attache à l'*Anatomie sentimentale* : c'est qu'elle nous permet d'apercevoir tout entière, dans un raccourci fidèle, une des œuvres maîtresses du théâtre contemporain.

LA VICTOIRE DES ALLIÉS EN ORIENT
par **Constantin Photiadès.**

Les lecteurs de la *Revue de Paris* connaissent déjà le récit d'une exactitude pittoresque que M. Photiadès a consacré à la victoire des Alliés en Orient. Rien ne pouvait mieux éclairer ces faits encore si mal connus qu'un livre comme celui-là, complet, clair et précis. L'auteur a été, dans le drame, à la fois acteur et témoin bien renseigné : de là vient cette qualité rare d'un coup d'œil qui donne du relief au moindre fait et sait embrasser les ensembles. Le style rapide et nerveux, et qui semble encore une action, convient excellemment à la manœuvre décisive dont il explique la genèse, la réalisation et les effets.

HISTOIRE D'UN RÉGIMENT D'INFANTERIE PENDANT LA GUERRE
par **Jules Mazé.**

Un officier qui a combattu pendant toute la guerre dans le même régiment nous dit ce qu'il a fait et vu. Son récit a l'exactitude d'un Journal de Marche sans en avoir les minuties fastidieuses. C'est de ces monographies que se servira l'historien futur, contrôlant telle assertion générale par un témoignage particulier. Si limité qu'ait été dans la bataille l'horizon d'un officier subalterne, il n'est donc pas inutile qu'il fixe ses souvenirs. Ajoutons que l'intérêt documentaire se double souvent d'un intérêt dramatique : les défenseurs du château de Vandières — les hommes de la section hors-rang du 317e — en juillet 1918, méritent dans notre histoire militaire une place plus belle que ceux de Sidi-Brahim et même de Bazeilles.

MESSAGES, DISCOURS, ALLOCUTIONS
par **Raymond Poincaré.**

Ce livre est un recueil — le second — des textes officiels rédigés par le Président de la République dans la période qui va du surlendemain de l'armistice au cinquième anniversaire de la déclaration de la guerre (13 novembre 1918-2 août 1919). Toasts, télégrammes, interviews, discours, allocutions, messages, ont trouvé place dans ce volume; dans le télégramme laconique et dans le discours magistral — celui, par exemple, qui retraçait, à la séance de rentrée de l'Ecole normale, l'histoire de la pensée allemande dans ces dernières années, — se retrouvent la chaleur, la dignité et l'exactitude de cette parole où s'est exprimée une des plus hautes pensées de la France.

CAHIERS D'UN ARTISTE (5e et 6e séries)
par **Jacques-Émile Blanche.**

Les deux nouvelles séries des *Cahiers d'un Artiste*, dont le titre rappelle un des succès littéraires les plus vifs que la *Revue de Paris* compte à son actif, sont très diverses de sujet. Dans l'une, *la Famille d'Aultreville et les Sommevielle*, M. Jacques Blanche nous montre un coin de la société provinciale étudié avec cette acuité d'observation et cette netteté incisive dans le trait qui font de lui, même littérairement, un si merveilleux portraitiste. Dans l'autre volume, il nous présente cette espèce sociale qui n'est pas absolument nouvelle mais que la guerre et aussi l'après-guerre ont fait si richement florir : les *Intermédiaires*. Ces deux ouvrages sont débordants de pittoresque et de malice. On sait que le talent de M. Blanche est double ; mais que ce soit le peintre ou le psychologue qui tienne la plume, on est toujours sûr d'être charmé ou amusé.

LES BATAILLES D'ARTOIS ET DE CHAMPAGNE EN 1915
par **le Général Palat (Pierre Lehautcourt.)**

Après *De la Marne à la Mer du Nord*, et *la Bataille de l'Aisne*, la collection des *Grandes Batailles de la Guerre*, publiée sous la direction de M. Joseph Reinach, vient de s'enrichir d'une étude nouvelle, consacrée aux offensives locales de 1915 sur le front français. On ne revivra pas sans émotion, en parcourant ce livre, ces tragiques tentatives prématurées, où l'ardeur de nos soldats, mal secondée par un matériel insuffisant, se brisait sans s'user contre le mur allemand.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE.	80 »	41 »	21.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	86 »	44 »	23 »
ÉTRANGER.	92 »	47 »	24.50

PRIX DE LA LIVRAISON : 4 fr. 50

On s'abonne à la Revue de Paris, 3, *rue Auber, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, 3, *rue Auber.*

Les annonces sont reçues à la Société Nouvelle de Publicité, 11, *boulevard des Italiens, Paris.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de 2 fr. 50.*

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.